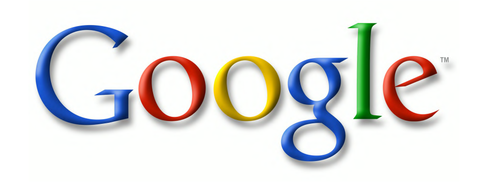
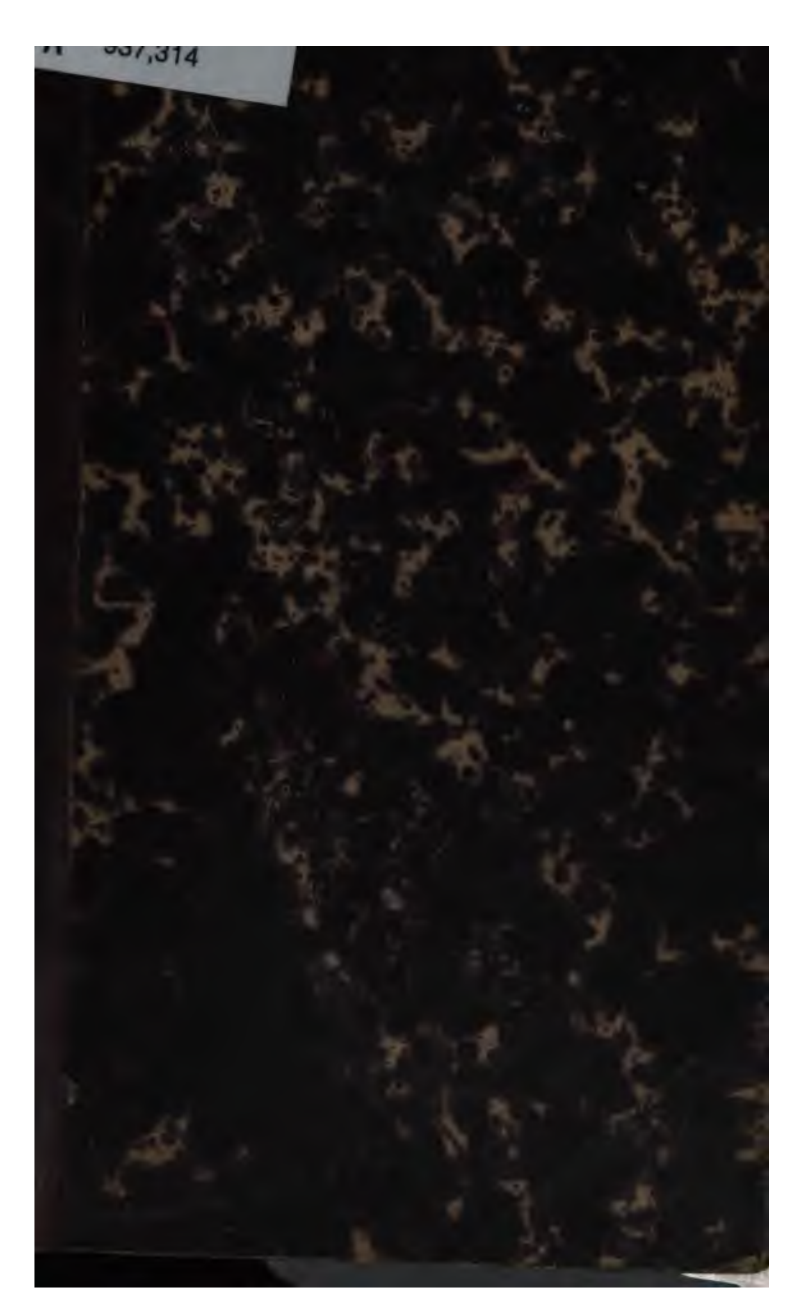
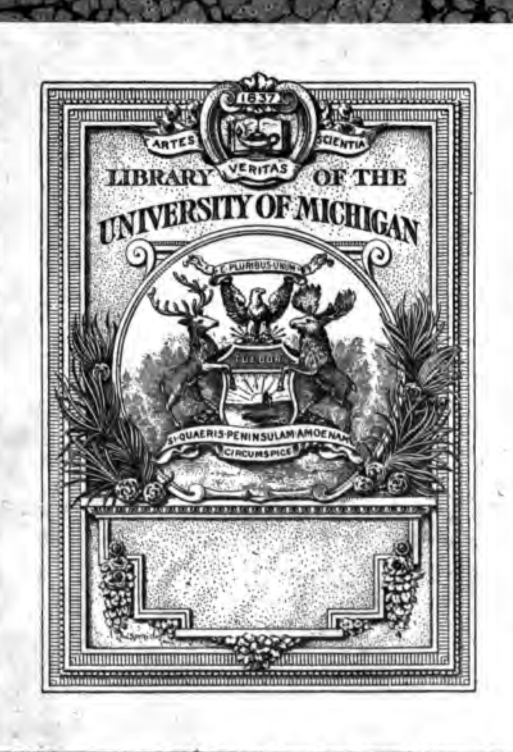
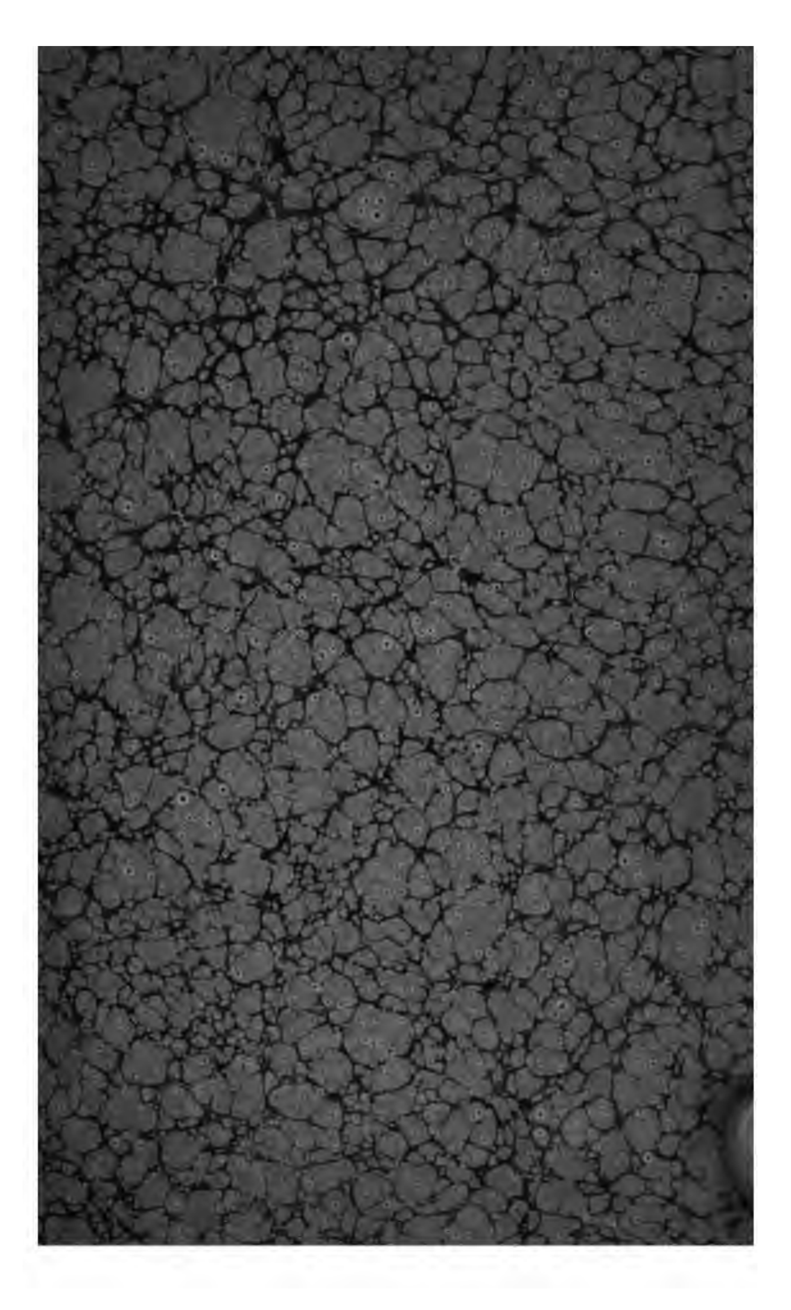



337,314


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

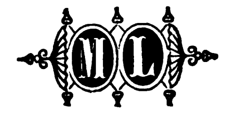
Clichy. — Impr. de Maurice Loignon et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

LE

PÈRE LA RUINE

PAR

ALEXANDRE DUMAS



PARIS

MICHEL LEVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864

LE

PÈRE LA RUINE

I

GÉNÉALOGIE, HISTOIRE ET PHYSIOLOGIE DE FRANÇOIS GUICHARD, DIT LA RUINE.

Avant de se jeter dans la Seine, à Charenton, la Marne se tord, se contourne, se replie sur elle-même, ainsi qu'un serpent qui se réchauffe au soleil; elle effleure la rive du fleuve qui doit l'absorber, puis, par un brusque détour, elle s'enfuit cinq lieues plus loin. Enfin une seconde fois elle s'en rapproche encore pour s'en écarter de nouveau, comme si elle ne se décidait qu'à regret, la chaste naïade, à abandonner ses rives ombreuses et verdoyantes, et à mêler ses eaux d'émeraude au grand égout parisien.

Dans un des méandres que nous venons de signaler, elle forme une presqu'île parfaite dont le bourg de Saint-Maur occupe l'isthme, et dont le contour côtoie les terr

toires et les villages de Champigny, de Chennevières, de Boneuil et de Créteil.

En 1831, cette presqu'île appartenait presque tout entière à l'illustre maison de Condé. C'était, ainsi que l'indiquait son nom de *la Varenne*, un des nombreux plaisirs de cette race guerrière, chez laquelle le goût ou plutôt la frénésie de la chasse se transmettait de père en fils.

Il résultait de cette disposition toute spéciale que, malgré son voisinage de la ville, en dépit des agglomérations d'individus et des constructions nouvelles qui se produisaient dans le reste de la banlieue, la presqu'île de Saint-Maur resta, jusqu'en 1772, parfaitement déserte. Les lièvres, les faisans, les perdrix, garantis, par cette large ceinture d'eaux profondes qui les entourait, contre les panneaux, les collets, les traquenards et autres engins à l'usage des braconniers, y vécurent longtemps dans une quiétude qui eût eu quelque ressemblance avec celle que leurs congénères trouvent dans les forêts du nouveau monde, si, de loin en loin, le fusil princier ne fût venu leur rappeler que, pour être gibier royal, ils n'en étaient pas moins gibier.

1793 mit en vente la Varenne en qualité de bien national; mais son sol sablonneux, ses bois de bouleaux et de chênes rabougris tentèrent si peu les spéculateurs, que, lorsqu'il revint d'émigration, en 1814, le dernier des Condés retrouva la Varenne encore plus solitaire que par le passé; Or si les hommes ne l'avaient point envahi dans leurs migrations colonisatrices, en revanche le petit monde à

poil et à plumes, qui jadis grouillait dans ses plaines et dans ses forêts, avait été impitoyablement passé au niveau de l'égalité.

Donc, en 1831, — date déjà citée et qui est celle à laquelle commence cette histoire, — deux ou trois maisons isolées, quelques fermes louées à des fermiers inintelligents, qui semaient du blé, voyaient pousser des lapins et récoltaient des indemnités, les chaumières des gardes et la hutte du passeur du bac de Chennevières constituaient les seules habitations de la presqu'île.

Encore une de ces maisons dont nous venons de parler ne subsistait-elle que par une grâce toute spéciale de monseigneur le prince de Condé.

C'était la maison de François Guichard, dit la Ruine.

Avant de raconter comment François Guichard avait conquis pignon sur Marne, nous dirons deux mots de sa personne, et nous escaladerons quelques branches de son arbre généalogique, car François Guichard avait une généalogie.

Il est vrai qu'elle n'était point couchée sur le parchemin, qu'elle n'était point émaillée d'arabesques, fleurée d'écus armoriés, certifiée Cherin ou d'Hozier. Non, la généalogie de François Guichard était naïvement traditionnelle, comme le fut celle d'Abraham ; mais elle n'était pas moins authentique, car elle s'était religieusement transmise de père en fils, avec charge à celui-ci d'y ajouter à chaque génération un nouveau chapitre; et tous s'étaient si scrupuleusement acquittés de ce pieux devoir, que (Fran-

çois Guichard le disait avec un certain orgueil) bien des gentilshommes eussent été embarrassés pour dire, ainsi qu'il pouvait, lui, le faire en toute assurance, comment avaient trépassé leurs aïeux, et cela pendant onze générations.

Il est vrai encore que les Guichard avaient eu une prédilection particulière pour un genre de mort exceptionnel, et avaient si savamment manœuvré tant qu'ils avaient vécu, qu'ils étaient tous parvenus à quitter ce monde de la même façon ; si bien que, lorsqu'on interrogeait François Guichard sur le problème précité, il répondait invariablement : « Pendus ! pendus ! pendus ! » Car, en effet, tous avaient été pendus, depuis Côme Guichard, attaché en 1473 à la croix du Trahoir, sous le règne du bon roi Louis XI, jusqu'à Joseph-Pierre Guichard, lequel, sans le marquis de Favras, qui reçut malheureusement cette singulière illustration, eût été le dernier Français hissé à la potence.

Il ne faudrait pas cependant que les dénoûments tragiques de ces onze existences fissent juger trop sévèrement les principes et les habitudes des Guichard ; si l'on pendait un Guichard, c'était bien plutôt la loi qui avait à rougir du supplice, que le patient, et celui-ci pouvait à bon droit en appeler à la postérité.

Les Guichard naissaient braconniers, ainsi que nous avons dit que les Condés naissaient chasseurs. Entre quatre et cinq ans, un petit Guichard lorgnait déjà, avec des yeux brillants de convoitise, les lapins du roi qui venaient manger les choux de son père ; entre sept et huit ans, il com-

mençait de se demander si, en vertu de la quantité de légumes successivement contenue dans le ventre de l'animal, il n'avait pas quelque droit sur le contenant; entre huit et neuf ans, il arrivait à la conviction de ce droit et à la résolution de reprendre ses choux partout où il les trouvait, et il tendait un petit collet de crin ou de fil d'archal; entre neuf et dix, il devenait, Dieu sait comment, propriétaire d'une arme à feu quelle qu'elle fût; à douze ans, il panneautait; à vingt, il assassinait, selon le progrès apporté dans l'industrie des armes, tout ce qui passait à portée de son arc, de son arbalète ou de son fusil; enfin, entre trente et quarante ans, le bourreau lui grimpait sur les épaules.

Il ne faut pas supposer cependant que la rude leçon que recevaient les uns après les autres les Guichard fût perdue pour la postérité des incorrigibles braconniers. Le supplice laissait après lui une impression salutaire qui persistait pendant la génération suivante. Le fils du pendu détestait ordinairement les lapins, et la vue d'un de ces innocents animaux le faisait tomber en syncope ni plus ni moins que Henri de Valois à la vue d'un chat, que César à celle d'une araignée; il devenait incapable de diriger contre lui la pointe d'une flèche, le vireton d'une arbalète ou la grenaille d'un fusil, ou de préparer à son intention le moindre fil de laiton. Le trépas dramatique de son père avait, comme disent les habitants de la Nouvelle-Calédonie, rendu *tabou* pour le jeune homme tout ce qui était gibier à poil ou à plumes; mais, comme en même temps il lui était impossible de se débarrasser des instincts de ma-

raude inhérents au sang des Guichard, il se vengeait sur les poissons.

De braconnier qu'était son père, il devenait, lui, rôdeur de rivière, et quand dans les rivières il ne trouvait pas une proie suffisante, il passait des rivières aux étangs, des étangs aux viviers, des viviers aux fossés des châteaux dont les carpes monstrueuses, deux ou trois fois centenaires, exerçaient sur son imagination l'effet de l'aimant sur le fer, et les choses, poil, plume ou écaille, s'arrangeaient toujours de telle façon qu'un jour quelque juge, quelque prévôt, quelque bailli délivrait au fils ce qui lui restait à percevoir de l'héritage de son père, c'est-à-dire la corde qui avait servi à pendre celui-ci.

C'est ainsi que, de pirates de bois en pirates d'eau douce, les Guichard en étaient arrivés à François, qui vivait en 1831, et dont nous allons nous occuper tout à l'heure.

Le père de François, nous l'avons dit en passant, avait été le dernier représentant que la gent taillable et corvéable eût envoyé au gibet, dont la féodalité avait généreusement accordé le privilége à sa famille. C'était au poil et à la plume, aux quadrupèdes et aux volatiles, que celui-là avait déclaré la guerre. Il est vrai que, pour ne pas mentir à son sang, les ordonnances sur la police de la chasse étant singulièrement adoucies depuis l'avénement de Louis XVI, il avait été forcé de joindre à ses victimes poilues ou emplumées un pauvre diable de bimane, sous prétexte que celui-ci, portant plaque et tricorne, menaçait de le con-

duire en prison ; mais enfin, la cause première de ce malheur étant restée la même, François, fidèle à la tradition, jura de se garder d'un péché aussi funeste que l'était le braconnage, et d'une arme aussi dangereuse que l'était le fusil. Nous le trouvons donc établi aux bords de la Marne, au lieu d'être obligé de l'aller chercher au fin fond d'une forêt, comme il nous eût fallu faire si son père avait eu la vocation de la pêche au lieu de celle de la chasse.

Ce fut en 1794, c'est-à-dire environ trois ans et demi après la fin tragique de son père, que François Guichard planta sa tente à la Varenne.

Enlevé par la conscription de 1790, il arrivait de Mayence, qu'il avait défendue contre les troupes de Frédéric-Guillaume ; il avait été compris dans la capitulation qui permettait aux soldats français de quitter la ville avec les honneurs de la guerre, à cette seule condition de ne pas servir d'une année. La Convention faisait face alors à la meute des aristocraties et des rois coalisés contre elle ; elle ne crut pas manquer à ses engagements avec la Prusse en dirigeant les Mayençais contre la terrible et rugissante Vendée.

Pour se rendre de Mayence à Saumur, il fallait traverser la France.

Quand battait le tambour, quand sonnait le clairon, quand retentissait *la Marseillaise*, François Guichard, rendons-lui cette justice, était à la hauteur de ses compagnons d'armes ; mais par malheur, si acharnée que soit une guerre, on ne peut pas toujours se battre, et la réflexion des jours de repos était fatale à son ardeur.

Les hallucinations s'en mêlèrent. Elles avaient prise facile sur ce pauvre cerveau.

François Guichard, sous l'empire de ces visions, devenait de jour en jour moins enthousiaste des escarmouches, des embuscades et des combats.

Aussi lorsque les bataillons mayençais passèrent à Lagny, François Guichard, en traversant le pont, jeta sur la rivière, par-dessus le parapet, un regard rempli tout à la fois de désespoir et de concupiscence.

Il était sept heures du soir, et, pour nous servir d'un terme de pêche, les poissons *bloquaient*, c'est-à-dire qu'ils traçaient à la surface de la rivière, tout en se jouant et tout en soupant, de petits cercles dont la multitude donnait une haute idée du nombre de ceux qui les produisaient.

François Guichard poussa un soupir.

A la suite de ce soupir, il lui vint un scrupule dont la cause ne pourra certes qu'honorer son caractère dans la postérité la plus reculée.

Il trouva que la Convention en agissait un peu légèrement à l'endroit de la capitulation ; il conclut que la situation avait été beaucoup plus absolue que n'en jugeait la célèbre assemblée; il résolut de décharger son chef, le général Kléber, d'un dix-millième de la responsabilité qui lui incombait; il fit semblant de rajuster quelques haillons sans couleur et sans forme qui lui servaient de chaussure, laissa filer la colonne, se cacha sous l'arche du pont, resta jusqu'à ce que le dernier traînard eût disparu à ses

yeux, jeta dans la rivière son fusil et son petit chapeau à flamme rouge, coupa avec son couteau les longues basques de son habit, mit une chemise de toile par-dessus cette sorte de veste, et, à peu près déguisé, il descendit le cours de l'eau, uniquement occupé de reconnaître au clair de la lune les endroits qui pouvaient être poissonneux.

Dans ces temps de crise, la police militaire n'était ni très-sévère ni surtout très-clairvoyante à l'endroit des déserteurs et des réfractaires ; d'autres soins l'absorbaient.

François Guichard fut si peu inquiété à la suite de son escapade, que, le lendemain du jour où il avait dit adieu à ses héroïques compagnons, il était assis au pied du saule que l'on voit encore aujourd'hui en amont du bac de la Varenne, les deux mains autour d'un roseau de moyenne longueur, et les yeux fixés sur un bouchon qui semblait valser à fleur d'eau dans le remou qui fait havre en cet endroit. Ce bouchon servait d'indicateur à une ligne fabriquée avec une ficelle. François paraissait aussi calme, aussi insouciant que l'eût été un bourgeois du faubourg Saint-Antoine qui fût venu là prendre ses récréations dominicales.

Il paraît que l'odeur de la poudre, dont les mains de l'ex-brave ne pouvaient manquer d'être imprégnées, ne répugnait pas trop au poisson ; car en quelques heures François Guichard réalisa une colossale friture d'ablettes, de perches, de goujons, de brêmes et de gardons, que le soir même il s'en alla vendre à un traiteur de Vincennes.

Cette friture fut pour François Guichard ce que le pot au lait devait être pour Perrette.

Nous disons devait être, parce que François Guichard, moins imprudent que la jeune paysanne du *bon* la Fontaine, — nous soulignons *bon* et pour cause, — ne répandit point sur la route son trésor écaillé. Il le vendit, au contraire, bel et bien, et le vendit d'autant mieux qu'à cette époque de disette les comestibles étaient chers. Du produit de sa friture, il acheta quelques centaines d'hameçons et quelques pelotes de ficelle. Il tendit des lignes de nuit auxquelles les barbeaux, les carpes et les anguilles vinrent s'accrocher par douzaines. Le soin de ses engins lui laissait les journées libres. Il cueillit de l'osier dans les oseraies d'alentour, fit des nasses, et celles-ci multiplièrent si bien les produits de son industrie, que, deux mois après avoir quitté le service, il pouvait acheter un bachot.

Un bachot était le but de toute l'ambition présente de François Guichard ; d'abord, parce qu'avec un bachot il ne pouvait tarder à gagner assez d'argent pour se procurer ce que tout pêcheur appelle *les outils*, c'est-à-dire verveux, éperviers et filets de toute sorte ; ensuite parce que l'automme approchait et qu'il n'était pas fâché d'avoir un autre gîte que le tronc creux du saule qui l'avait abrité jusqu'alors, et qu'il n'en savait pas de plus somptueux au monde qu'un bon bateau en bois de chêne, sur la levée duquel on pouvait se coucher et dormir enveloppé dans une chaude couverture de laine.

Pendant trois ans, François Guichard n'eut pas d'autre toit, d'autre chambre à coucher, d'autre lit.

Mais il était heureux! Comment ne l'eût-il pas été? Il était évident que durant des siècles le vieux sang celtique avait continué de couler pur et sans mélange dans les veines de tous les mâles de cette race. C'était lui qui conservait les instincts de fière indépendance et de liberté sauvage qui, du fond de leur cœur, protestaient contre la civilisation, et qui ne pouvaient se satisfaire que par un retour à la vie primitive. La Providence, en dépit de toutes les probabilités, avait accordé en plein XVIIIe siècle, au dernier des Guichard, ce que ses aïeux avaient si vainement poursuivi : à quatre lieues de Paris, elle avait en sa faveur ménagé un désert dont il pouvait se croire aussi complétement le roi que Robinson l'était de son île.

Et, en effet, pendant ces trois années, ce fut à peine si, de loin en loin, François Guichard rencontra sur la rivière quelque bourgeois de Saint-Maur, quelque citadin de Charenton qui venait pour un jour lui faire une impuissante concurrence sur la rivière. Il en était le seul et unique maître et seigneur, depuis Champigny jusqu'à Créteil. Et, tant que durèrent la République, le Directoire et le Consulat, les communes, qui, faute d'amateurs, avaient renoncé à affermer leurs pêcheries, songèrent si peu à troubler l'intrus dans sa jouissance, que celui-ci ne dut pas douter qu'elle ne fût éternelle.

Un jour qu'il pêchait des goujons à l'échiquier, entre les îles, il releva la tête et aperçut entre les saules une jolie fille qui lavait son linge accroupie au bord de l'eau en chantant une joyeuse chanson.

Les beaux bras, la figure rieuse, la voix provoquante de la jeune lavandière causèrent à François Guichard des distractions inconnues de lui jusqu'alors. Sans songer à ce qu'il faisait, il prit son *bouloir* à l'envers, et, *pilonnant* avec le manche, il déchira si bien son filet, que, lorsqu'il le tira de l'eau, les poissons retombèrent les uns après les autres, par la large brèche que sa maladresse leur avait préparée, et regagnèrent leurs humides demeures en frétillant.

La grandeur et la réalité de cette perte rappelèrent François Guichard à ses instincts matériels. Il s'assit dans son bateau, tira de sa poche du fil et une navette, et se mit en devoir de réparer cet accident.

La jeune fille continuait de chanter en frappant la mesure avec son battoir, et peu à peu l'attention du pêcheur s'absorba si bien de nouveau malgré lui, que la navette, n'étant plus méthodiquement dirigée, traça dans l'échiquier des arabesques fantastiques.

François Guichard laissa là ses outils.

Il se livrait à la pêche bien plus par passion héréditaire, si nous pouvons risquer ce mot, que par amour du gain ; mais l'émotion qu'il éprouvait en ce moment, émotion jusqu'alors inconnue, triompha de l'un et de l'autre. François Guichard, le brutal pêcheur pour lequel jusqu'alors la prise d'une carpe ou d'un brochet avait résumé les plus grandes jouissances, s'abîma, aux accents de la jeune fille, dans de profondes rêveries. C'était avec une sorte de timidité qu'il écartait les branches pour entrevoir le visage de

la chanteuse, lorsqu'en fouettant son linge de son battoir, celle-ci relevait sa tête, rouge du feu du travail, tandis que ses lèvres et ses yeux étaient tout entiers à l'expression de sa chansonnette.

Cette extase de François Guichard dura jusqu'à ce que la jeune fille eût tordu son dernier napperon.

Alors elle rassembla dans sa hotte le travail de la journée et se disposa à charger le fardeau sur ses épaules.

Ce départ ne faisait point le compte de François Guichard ; il fût volontiers resté toute la nuit à écouter celle dont les accents l'avaient charmé, et il ne comprenait pas qu'une personne qui chantait si bien pût avoir une autre occupation que de chanter.

Il descendit doucement son croc dans la berge, et, poussant brusquement son bateau, il le fit glisser avec tant de force et de rapidité, qu'il traversa le bras de la rivière d'un seul élan.

En se retournant pour ramasser son battoir, la lavandière, de son côté, aperçut le jeune homme qui la regardait la bouche béante et les yeux étonnés, et qui s'était approché avec si peu de bruit qu'il lui fit l'effet d'une apparition.

Elle poussa un petit cri ; elle voulut saisir sa hotte et s'enfuir ; mais son émotion était telle, qu'elle chancela, et que les chiffons rouges, bleus, gris, blancs, multicolores qui la remplissaient roulèrent sur la berge.

— La, voyez ce dont vous êtes cause, dit la lavandière à François Guichard, qui venait de sauter sur la rive ; comme c'est amusant !... du linge complétement rincé !...

François Guichard montra alors une physionomie si bouleversée, il parut si confus de l'accident qu'il avait involontairement causé, qu'aussitôt que le regard de la jeune fille se fut arrêté sur lui, l'expression du visage de celle-ci se modifia sensiblement.

Les larmes qui, dans un premier moment de contrariété, avaient monté jusqu'à ses yeux, y demeurèrent; mais ses lèvres, en découvrant trente-deux perles, s'entr'ouvrirent dans un éclat de rire joyeux, de sorte que l'on eût pu croire que c'était une exagération de gaieté qui la faisait pleurer.

La gaieté de la jeune fille acheva de déconcerter François Guichard. Il avait l'air si malheureux, que celle-ci le prit en pitié, et, lui imposant pour châtiment de l'aider à réparer l'accident qu'il avait provoqué, elle lui rendit un peu de courage.

Il s'agenouilla dans le sable et commença de rincer le linge aussi adroitement qu'eût pu le faire la jolie lavandière elle-même.

Mais celle-ci ne chantait plus, elle babillait, et François Guichard eût volontiers accepté une tâche quadruple pour obtenir l'aumône d'une pauvre petite chanson.

Ne la voyant pas venir, il prit le parti de la provoquer.

— Dis donc, citoyenne, comment se fait-il que, toi qui connais les plus jolies chansons qui aient jamais passé par le gosier d'une femme, tu ne connaisses pas celle-ci?

O Richard, ô mon roi,
L'univers t'abandonne!

Sur la terre il n'est donc que moi
Qui s'intéresse à ta personne...

— Qui t'a dit que je ne la connaissais pas? répondit la lavandière.

— Bon! je t'ai écoutée deux heures, peut-être davantage, car le temps a passé si vite que je suis incapable de dire depuis quand j'étais là, et je ne l'ai pas entendue.

— Si tu ne l'as pas entendue, citoyen, c'est que je n'ai pas voulu la chanter.

— Eh bien! citoyenne, comme depuis le jour où ma pauvre mère a quitté ce monde je n'ai pas entendu dire cette chanson que j'aimais tant quand j'étais petit, si tu veux me la dire, je ferai volontiers marché avec toi pour porter ta hotte au haut du coteau de Chennevières.

— Je ne fais pas de ces marchés-là, citoyen François Guichard.

— Tu me connais donc?

—Tiens! pêcheurs et lavandières sont cousins germains, ce me semble.

— Alors la chanson.

— Merci, par exemple! une chanson aristocrate qui me ferait arrêter, si l'on en entendait seulement l'air. Aidez-moi à charger ma hotte. Une chanson comme celle-là, on ne la chante que la porte close, la tête sur l'oreiller, tout bas, à l'oreille de son mari. Au revoir, citoyen Guichard.

Le pêcheur vit la jeune fille disparaître entre les troncs des peupliers. Lorsqu'elle fut arrivée aux vignes du co-

teau, elle se retourna pour lancer à son auditeur un adieu narquois. Celui-ci était toujours à la même place.

Il y resta longtemps, et, bien qu'il eût quelques centaines d'hameçons tout prêts, il n'alla point, comme il l'avait projeté, tendre ses lignes de fond au trou de *Javiot*. Il reconduisit son bateau à l'endroit où il avait fait une si longue station pour entendre la jeune fille. Il se coucha aussitôt que l'obscurité fut venue ; mais il ne dormit pas, et toute la nuit, en entendant les rossignols qui jetaient aux ténèbres et au silence leurs trilles amoureux, il releva la tête au-dessus du bordage de son bachot pour chercher la lavandière sur la rive.

II

OU, APRÈS NOUS ÊTRE OCCUPÉ DE LA GÉNÉALOGIE DE FRANÇOIS GUICHARD, NOUS PASSONS A SES AMOURS ET A CE QUI S'ENSUIVIT.

Les jours suivants, François Guichard eut des distractions.

Il oubliait d'*aicher* ses hameçons, et il eût fallu qu'un poisson n'eût pas un atome de cervelle pour s'accrocher aux fers nus et acérés avec lesquels il avait la prétention de les tenter.

Pendant des heures entières, il ruminait tous les airs que la jolie laveuse lui avait fait entendre, et pendant ce temps-là son bateau descendait tout doucement le fil de l'eau avec le *gilles* paré sur l'un de ses bords, et ce n'était qu'au

moulin de Boneuil qu'il s'apercevait qu'il avait oublié d'en descendre une seule fois la nappe.

Il prenait des feuilles de sagittaire pour les indicateurs de ses *coups d'amorce*, et lui, qui connaissait le lit de la rivière comme un paysan le champ qu'il laboure, jeta maintes fois son épervier dans des mottes ou sur des troncs d'arbre, d'où il le retirait en lambeaux.

Plus il allait, plus ses absences devenaient fréquentes.

Un jour qu'il était sorti pour retirer ses verveux, et qu'il s'était imprudemment abandonné à ces pensées dangereuses, il ne retrouva plus la faculté de sa cervelle qui, en ce moment lui était le plus nécessaire, la mémoire. Sur seize verveux qu'il avait placés, il en perdit quatorze, et encore, en sortant de l'eau, prit-il par la cueillette un de ceux qu'il retrouvait, de telle sorte qu'une superbe carpe que contenait son outil s'en échappa et retomba dans la rivière.

François Guichard jeta un coup d'œil effaré autour de lui pour s'assurer que cette maladresse de novice n'avait pas eu de témoin; il poussa un rugissement de colère, brisa son verveux en mille morceaux, et en lança au loin les débris. Puis il se laissa tomber sur la levée de son bateau, et demeura pendant quelques instants dans une sorte d'anéantissement; mais il n'était pas de la pâte dont le bon Dieu a fait les amoureux transis : il comprit qu'il fallait prendre un parti suprême et immédiat.

D'un furieux coup d'aviron, il fit virer son bateau, aborda la rive du département de Seine-et-Marne, planta son croc dans la berge, y amarra son embarcation, et

monta à Chennevières avec cette physionomie fatalement résolue que devait avoir Guillaume le Conquérant lorsqu'il posa le pied sur la terre d'Angleterre.

Seulement, les ennemis du duc normand épargnèrent à leur futur vainqueur la peine et l'ennui de les chercher en venant au-devant de son armée, tandis que François Guichard avait à retrouver la jeune fille qui avait porté cet incroyable désordre dans son âme.

Il parcourut dans toute sa longueur la rue du village, où sa présence causa une certaine impression ; car, peu familiarisé avec les règles de la civilité champêtre elle-même, le loup de rivière ouvrait sans vergogne la porte de toutes les maisons qu'il rencontrait, allongeant sa tête effarée dans l'entre-bâillement, inspectant le contenu de chaque habitation et s'en allant sans répondre aux jurons que ces procédés faisaient pousser aux hommes, aux invectives qu'il recevait des femmes et aux cris de terreur qu'il arrachait aux enfants.

Il arriva jusqu'à la dernière chaumière de la route de Champigny sans que ses visites domiciliaires eussent eu d'autre résultat que de lui procurer un cortége de petits garçons et de petites filles qui le suivaient à distance en manifestant leur intérêt pour sa folie par un chuchotement confus.

François Guichard songea à interroger l'un de ces jeunes curieux; la façon de le faire l'embarrassait cependant; il ne savait comment dépeindre l'objet de ses recherches : une jolie figure n'était pas un signalement.

Il s'avança néanmoins vers la petite troupe; mais celle-ci n'eut pas plutôt deviné ses intentions, qu'elle se mit en désordre, les plus avancés revenant sur ceux qui étaient restés en arrière, les plus grands bousculant les plus faibles, les uns tombant, les autres les faisant choir, tous s'enfuyant à tire-d'ailes, comme une nuée de moineaux surpris à la picorée.

Cet effet, auquel il était loin de s'attendre, acheva de mettre François Guichard de mauvaise humeur; il saisit l'un de ceux qui étaient restés sur le carreau, et le secoua avec tant de violence, que le pauvret éclata en sanglots et tendit vers lui ses petites mains suppliantes.

François Guichard essaya vainement de le rassurer; plus il lui parlait doucement, plus l'enfant criait; force fut donc au pêcheur de le mettre à terre; mais alors celui-ci éclata d'un rire narquois et joua des jambes pour rejoindre ses compagnons.

François Guichard n'eut pas plutôt relâché son captif, qu'il s'en repentit; la physionomie de l'enfant, en cessant de grimacer la terreur, avait pris une ressemblance qui l'avait frappé. Les grands yeux noirs qu'on apercevait brillants et humides sous les cheveux ébouriffés qui retombaient sur le front du petit bonhomme, il les avait déjà vus quelque part; le sourire qui se dessinait sur ses joues fermes comme une pomme et rouges comme une cerise, c'était le sourire de la jolie lavandière.

Le pêcheur poursuivit son prisonnier; mais, si François ne courait pas mal, le petit drôle courait mieux que lui.

Ce dernier enfila une ruelle qui longe l'église de Chennevières; arrivé à son extrémité, il se jeta dans une porte charretière qu'il referma derrière lui, puis, dans son épouvante, il alla se cacher dans le cellier.

François Guichard sentit son cœur bondir d'espérance, car cette ruelle, cette maison, il ne les avait pas visitées.

Il entra résolûment où il avait vu le petit garçon pénétrer; il se trouva dans une cour jonchée de fumier, où caquetaient des poules, où barbotaient des canards.

Mais il n'y avait pas seulement des poules et des canards dans cette cour, il y avait aussi une charrette; à côté de cette charrette un homme de cinquante ans environ qui pren ai du foin à une meule et le mettait en bottes; en outre, sur la charrette, il y avait une jeune fille qui plaçait symétriquement ces bottes entre les ridelles de la voiture, à mesure que l'homme les lui tendait.

En apercevant François Guichard, la jeune fille rougit mais le pêcheur rougit davantage encore, car il avait reconnu la jolie laveuse.

— Bonjour, dit l'homme au foin sans interrompre son travail.

— Bonjour, répondit François Guichard en s'accotant à la meule, car la course l'avait fort essoufflé.

Il se fit un silence, le maître du logis, en véritable paysa ı fin et malin qu'il était, ne voulant pas donner à son hôte l'avantage d'une question, et attendant qu'il expliquât lui-même le but de sa visite.

— Je viens pour vous parler d'affaires, dit enfin François

Guichard en lançant un regard significatif à la jeune fille, qui tassait son foin avec un redoublement de zèle pour dissimuler son embarras.

— Ah ! vous venez pour du vin ? Ce sera cette année une chère marchandise, mon garçon ; ce n'est pas que les vignes aient gelé, ce n'est pas que le raisin ait coulé, ce n'est pas qu'il ait fait trop sec ou trop mouillé, c'est le diable qui s'en mêle, et la grappe ne rend pas : faudra bien des arpents pour en avoir un muid.

— Non, ce n'est point du vin que je viens chercher chez vous, fit François Guichard, qui sentit que, s'il ne brusquait pas sa déclaration, elle lui deviendrait d'autant plus difficile. Je viens vous demander votre fille en mariage.

Le vigneron ne releva pas la tête ; seulement, ses yeux se promenèrent du haut en bas du prétendant avec une vivacité singulière.

— Ah ! c'est autre chose, dit-il, quoique ça soit couru aussi : le feu y est, mon bonhomme; c'est que c'est une travailleuse, la Louison ! Voyez ça ! ça vous brasse un quintal de foin, ça vous façonne un setier de vigne aussi gentiment que vous ou moi pourrions le faire. Faudra voir, mon ami, faudra voir. Mais, dites donc, continua le vigneron, qui paraissait un gaillard à ne jamais laisser perdre le bénéfice d'une situation, puisque vous voulez faire partie de la famille, faut vous montrer, garçon, faut vous montrer, et, au lieu de rester couché comme un propre à rien au pied de cette meule, faut nous aider à charger cette voiture. Eh ! eh ! eh ! les pistoles qu'on m'en donnera demain à la

ville, peut-être bien qu'un jour elles passeront dans l'armoire de ma fille!... Allons, allons, à l'ouvrage!

Ces paroles furent un coup de fouet qui porta au paroxysme l'exaltation de François Guichard. Il se précipita sur le foin comme sur un ennemi qu'il se fût agi d'abattre, l'étreignit, le roula en bottes avec un empressement rageur, et alla si vite, si vite, que la montagne de fourrage commença par diminuer à vue d'œil, puis finit par se trouver rasée complétement et transportée dans la charrette.

Louison regardait son amoureux en souriant; le père de Louison souriait aussi; mais ces deux sourires avaient une expression bien différente.

Lorsque la tâche fut terminée, le vigneron remercia François Guichard avec une reconnaissance qui n'était point exempte d'une certaine nuance de raillerie; puis, l'invitant à s'asseoir à ses côtés sur le vieux tronc d'un merisier qui formait un des principaux ornements de la cour, il lui demanda quelques renseignements sur sa position, après avoir invité Louison à offrir un verre de vin à leur hôte.

François Guichard, qui n'eût pas échangé sa position contre celle du premier consul, et qui ne connaissait rien de plus noble qu'elle en ce monde, n'hésita pas à répondre qu'il était pêcheur.

A cet aveu, les sourcils du vigneron se froncèrent, et, lorsque sa fille lui présenta le pichet de vin pour qu'il versât rasade à leur hôte, il la lui mesura si petite, que ce fut à peine si elle remplissait le tiers du verre de celui-ci.

C'était de cette façon que le père de Louison entendait

témoigner du peu d'estime qu'il avait pour la position sociale de ce prétendant.

Cependant, lorsque ce dernier insista pour obtenir une réponse qui décidât de son sort, le vigneron ne se résolut pas encore à un refus qui cependant était écrit dans sa volonté ; il répéta cinq ou six fois :

— Faudra voir, garçon, faudra voir.

Il était évident que la force musculaire de François Guichard avait produit une profonde impression sur lui, et que le madré paysan nourrissait quelque projet à son endroit.

Le pêcheur s'en alla le cœur gonflé d'audacieuses espérances. En descendant le coteau, il chantait à tue-tête, d'une voix aussi fausse que peu harmonieuse, le refrain qu'il avait appris de Louison le jour où il l'écoutait caché dans la saulée.

Il remonta le lendemain à Chennevières ; il apportait les éléments d'une matelote à son futur beau-père. Le futur beau-père le remercia, et, sans lui donner le temps de dire bonjour à Louison, il l'emmena aux champs pour l'aider à donner à la vigne une dernière façon.

François Guichard fit merveille à remuer la terre comme à brasser le foin.

Le lendemain, il arriva avec une friture de beaux goujons nacrés dans un panier.

Ce jour-là, ce fut du fumier qu'il s'agissait de charrier.

Le pli était pris ; chaque jour le vigneron trouvait pour le jeune homme une occupation nouvelle. Il employait son

gendre en expectative à l'amélioration de son petit patrimoine. C'étaient deux journées d'ouvrier dont il bénéficiait en un jour, car François Guichard continuait de travailler double, et ce procédé avait l'avantage de ne pas même coûter les frais de nourriture au père de Louison; car si le pêcheur pouvait se considérer comme étant de la famille quand il y avait du mal à prendre, il n'en était pas de même lorsqu'il y avait à s'attabler. Le vigneron se montrait même toujours aussi parcimonieux dans la distribution de liquide qu'il l'avait été la première fois.

François Guichard ne se révoltait pas contre ces exigences; le sourire de Louison, d'engageant qu'il avait été primitivement, était devenu tendre, compatissant même, et ce sourire avait dit au prétendant: « Mon cœur sera le prix de vos peines. »

Quant au bonhomme, lorsque François Guichard, devenu timide par suite de l'habitude du servage, qu'insensiblement il avait prise, se hasardait à le presser doucement, il répondait par son éternel *faudra voir.*

Cela dura ainsi pendant un mois.

François Guichard, pêcheur pendant la nuit, était devenu pendant le jour un véritable vigneron.

Mais, la vendange faite, l'hiver arriva; les feuilles empourprées des vignes jonchèrent la vallée, les ceps prirent leur physionomie désolée de souches mortes, les échalas furent rangés en pile jusqu'au printemps suivant.

Le vigneron employa bien François Guichard pendant quelque temps à battre en grange; mais il vint un moment

où la paille fut veuve de son dernier grain de blé: ce jour-là, le pêcheur flâna. Tout en flânant, il se rapprochait de Louison, et les sourcils du père de celle-ci prenaient une expression menaçante.

Le lendemain, lorsque François Guichard revint à Chennevières, il s'aperçut que les yeux de la jeune fille étaient rouges; elle avait pleuré. Le vigneron ne répondit pas au bonjour que lui adressait son ouvrier honoraire; il était évident que, toute chargée de neige qu'était la cour de la maisonnette, tout scintillants de givre qu'étaient les toits de chaume, où la glace fondait en longues aiguilles, un terrible orage menaçait le pauvre pêcheur.

Cet orage ne tarda pas à éclater.

D'un geste impérieux, le bonhomme ordonna à sa fille de quitter la chambre, et, désignant au pêcheur un escabeau en face du sien, au coin de la haute cheminée dans laquelle fumaient en s'invitant à flamber deux racines de peuplier, il lui déclara que sa présence faisait jaser, et il l'invita à cesser des visites qui pouvaient compromettre l'avenir de Louison.

François Guichard eût trouvé un éléphant dans son épervier que sa stupéfaction n'eût pas été plus profonde.

En travaillant pour le père de celle qu'il aimait, il lui avait semblé recevoir les arrhes de l'affaire qu'il désirait conclure.

Il rougit, il pâlit, il balbutia; mais, la violence héréditaire des Guichard se réveillant tout à coup, il poussa un

juron si formidable, que le vigneron en tressaillit sur son escabelle.

Celui-ci voulut répondre, mais le pêcheur ne lui en laissa pas le temps; sa colère éclata en invectives furieuses. Le bonhomme se garda bien de chercher à opposer une digue à ce torrent.

Lorsque François Guichard eut fini :

— Mon garçon, répondit le père de Louison, si tu as travaillé pour moi, c'est que ça t'a plu, et, la chose te plaisant, je n'étais pas homme à te contredire. Dans la vie, on se rend comme cela de petits services sans que cela tire à conséquence ; mais te donner ma fille, ce serait plus grave. Tu n'as rien, qu'un état de paresseux...

— De paresseux! interrompit le pêcheur, auquel le souvenir des longues nuits sans sommeil passées à la pluie, à la bise, prêtait un accent indigné.

— Non pas de paresseux ; je reconnais que tu eusses pu faire un passable vigneron ; — mais de maladroit. Qu'est-ce donc qu'une profession qui ne fournit pas à celui qui l'exerce le moyen de se donner ce qu'ont chez nous les derniers des animaux, un toit et quatre murailles! Tu veux une femme ; où la nicheras-tu? Dans ton bateau? Joli domicile à offrir à ma fille !

— Père Pommereuil, dites-moi ce que vous voulez que j'apporte à votre fille, et, dussé-je travailler comme un galérien, je vous jure qu'avant peu je l'aurai gagné.

La voix de François Guichard avait pris un accent suppliant pour prononcer ces paroles; mais, loin de toucher

le vigneron, elles le délivrèrent de l'inquiétude que lui avait causée le commencement de la conversation, et la physionomie du paysan redevint plus narquoise que jamais.

— Eh! eh! dit-il, mon bonhomme, j'ai vingt-deux setiers de vigne et deux enfants; c'est donc onze setiers pour le petit et onze pour la fillette; à cinq cents francs le setier, ce n'est pas trop cher, n'est-ce pas?

— Non, répondit machinalement François Guichard.

— C'est donc cinq mille cinq cents francs que chacun d'eux trouvera après moi, outre ce qui leur reviendra dans le partage du boursicot, car il y a un boursicot, mon homme.

— Mon Dieu! mon Dieu! répliqua François Guichard en manière d'interjection.

— Ah! ah! ça t'épouvante; dame, on a travaillé, vois-tu, et la vigne, ça rend mieux que la rivière; on a de quoi, ajouta le paysan avec un orgueil qui triompha de sa prudence ordinaire. Eh bien! voyons, veux-tu que je te donne le moyen d'arriver à ce que tu désires?

— Si je le veux? je crois bien que je le veux!

Le vigneron prit sur la tablette de la cheminée un livre dont la tranche était aussi noire que la couverture. C'était la Bible.

— J'ai lu là dedans, dit-il, que Jacob servit vingt ans Laban pour avoir sa fille Rachel. Résigne-toi à la condition qu'avait acceptée Jacob, et si dans vingt ans Louison n'a pas fait d'autre choix, eh bien! alors, faudra voir.

Le père Pommereuil accompagna son sempiternel refrain d'un éclat de rire si railleur, que François Guichard ne put douter que le bonhomme ne se moquât de lui. Il se leva brusquement et sortit en tirant avec violence la porte de la maisonnette.

Il était à moitié de la cour lorsqu'il sentit une main tirer doucement sa veste par derrière. C'était Louison, qui avait probablement entendu la conversation de son père et de son amoureux, car son visage était ruisselant de larmes.

Guichard allait lui parler de son désespoir, mais le père Pommereuil fit remuer les verrous de sa porte.

— Partez ! partez ! s'écria Louison en accompagnant ces paroles d'un serrement de main.

— Vous viendrez à la rivière, Louison ? dit François Guichard.

— Oui, fit Louison avec une fermeté qui rassura si bien le pêcheur, que, lorsqu'il descendit la montée, en dépit des mauvaises dispositions que le père Pommereuil lui avait témoignées, sa voix résonna, plus accentuée, plus vibrante que jamais, sous la voûte des arbres de la côte.

A dater de ce jour, François Guichard ne revint pas à Chennevières, ce qui ne veut pas dire que les deux amoureux ne se revirent pas ; au contraire, ils se revirent, et le pêcheur ne regretta pas ses courses au village, où la ésence du vigneron, toujours en tiers précédemment da eurs entrevues, jetait une froideur qui allait si mal de leurs âmes.

Un jour, le père Pommereuil, qui travaillait à sa vigne, aperçut à ses pieds, de l'autre côté de la rivière, précisément en face de la pointe de la grande île de la Varenne, quatre pauvres petits murs qui s'élevaient déjà à deux pieds de terre, et qu'un homme travaillant avec une ardeur inouïe, et posant pierre sur mortier et mortier sur pierre, cherchait à exhausser.

Malgré la distance, le bonhomme reconnut celui dont il avait si fructueusement exploité l'amour pour sa fille.

— Eh! eh! dit-il à celle-ci, qui l'aidait à enfoncer ses échalas, il a enfin compris, cet imbécile, qu'avant d'avoir une famille, il faut se bâtir un nid. Comme il y va! Vois donc, Louison, et vois aussi quelle jolie cage ça sera pour l'oiseau qu'il veut y mettre. A ras de terre, il y a un mur qui déjà n'est pas d'aplomb! Dire que si tu n'avais pas eu un père si avisé, tu étais capable de te laisser enjôler par ce mauvais marchand de *blanchaille*! Mais je veillais à la cuvée, et quand j'ai vu que ça bouillait trop fort, j'ai arrêté la fermentation. Tu m'en remercieras, va, quand tu verras le sort de celle qui habitera là dedans.

Heureusement pour la jeune fille que le pieu que son père fichait en terre avait rencontré une pierre; il dut se baisser pour l'arracher, ce qui l'empêcha de remarquer la confusion et l'embarras de Louison.

Depuis ce moment, le père Pommereuil ne laissa pas s'écouler un seul jour sans inspecter les travaux de François Guichard. Les murs grandirent; la porte était ménagée en face de la rivière; les croisées s'ouvraient de chaque

côté du pignon, de façon que le pêcheur pût, sans sortir de chez lui, inspecter ce qui se passait sur la rivière, embrassant de la fenêtre qui regardait en amont tout le cours de la Marne jusqu'à l'île de *Tire-Vinaigre*, et dominant l'eau jusqu'au trou de Javiot par celle qui était placée en aval.

Les murs construits, François Guichard tailla ses chevrons et sa charpente, couvrit le tout d'un toit de roseaux, et un jour le père Pommereuil, qui accueillait chaque progrès nouveau dans la construction de cette chaumière par des sarcasmes de plus en plus mordants, vit le pêcheur monter sur le faîte de la maisonnette pour attacher à la cheminée un superbe bouquet de toutes les fleurs printanières qu'avaient pu lui fournir les bords de sa rivière bien-aimée.

Le vigneron riait à se tordre de ce qu'il considérait comme une prétention exorbitante de la part d'un aussi infime maçon. Il accéléra son travail pour rentrer plus tôt à Chennevières et pour régaler Louison de ce nouveau ridicule de son ancien amoureux.

Le jeune fille ne parut pas partager la gaieté paternelle ; elle pâlit, elle demeura muette: elle resta pensive pendant le reste du jour, et le soir venu, sous prétexte qu'elle se trouvait souffrante, elle s'enferma dans le petit réduit qui lui servait de chambre.

A minuit, cependant, elle n'était pas encore couchée; elle allait et venait pieds nus dans cet étroit cabinet; elle se tordait les bras, elle paraissait en proie à une violente

agitation ; parfois elle se laissait tomber à genoux et priait avec ferveur.

Le bruit d'un petit caillou qui fit résonner ses carreaux en les heurtant interrompit ses prières ; elle se leva précipitamment, ouvrit la fenêtre et vit François Guichard à califourchon sur le mur de la rue.

— Ah ! mon Dieu ! murmura-t-elle, si mon père se réveillait ! s'il le voyait ! il le tuerait peut-être !

Cette pensée parut triompher de toutes ses irrésolutions.

Elle fit signe à son amant de patienter et de se garder de descendre dans la cour, ramassa à la hâte un petit paquet, prit ses souliers dans ses mains, franchit doucement la chambre où dormait son père, ouvrit la porte charretière et tendit la main à François Guichard ; celui-ci la souleva dans ses bras, la portant comme une mère porte son enfant, et, sans la laisser toucher terre, il descendit en courant la colline et ne s'arrêta que lorsqu'il eut déposé son précieux fardeau dans son bateau et saisi les avirons pour gagner l'autre rive.

On était au printemps ; la nuit était tiède et parfumée ; une brise douce ridait légèrement la surface de l'eau et se jouait dans les feuilles aiguës des sagittaires ; la lune traçait un large chevron d'argent sur la rivière ; un rossignol chantait un hymne d'amour dans chaque buisson.

Louison céda à la toute-puissante influence de ce spectacle, ses larmes se tarirent.

C'en était fait : François Guichard avait conquis sa

femme à la façon des lords anglais et des héros de beaucoup de romans.

III

COMMENT DIEU SE PLUT A PROUVER FRANÇOIS GUICHARD COMME JADIS IL S'ÉTAIT PLU A ÉPROUVER JOB.

Cet événement fit du bruit dans la plaine et sur le coteau.

Pendant huit jours, de Joinville à Ormesson, de Gravelle à Sucy, la causerie des commères n'eut pas d'autre texte. Pendant longtemps, les lavandières agenouillées au bord de l'eau jasèrent de cette aventure en fouettant leur linge de leur pelle de bois.

Généralement, et à part quelques esprits mal faits, tout le monde donnait tort au père Pommereuil. Le vigneron avait triomphé trop tôt.

On se moqua de lui, et sa colère contre le ravisseur s'en accrut.

Mais heureusement un des voisins du bonhomme, épicier quelque peu clerc, lui ayant fait observer que Louison, étant majeure, pourrait revendiquer le bien maternel, et, moyennnant certaines formalités qui coûteraient gros, triompher du mauvais vouloir paternel, le vieux paysan se rendit.

Il abhorrait son futur gendre : vingt fois par jour et du fond du cœur il souhaitait que François Guichard s'accro-

châtà son épervier et descendît avec lui au fond de la Marne; mais voir de bel argent qu'il ne pouvait se décider à ne pas considérer comme sien passer aux mains de ceux qu'il n'appelait jamais que *cette vermine de plumitifs!* cela lui paraissait une monstruosité dont il ne pouvait se décider à charger sa conscience.

Il consentit à ce que Louison Pommereuil devînt l'épouse de François Guichard, à la condition qu'elle signerait une renonciation formelle aux droits qu'elle tenait de sa défunte mère.

François Guichard avait donc mieux que jamais ses ancêtres n'avaient rêvé.

Non-seulement il régnait sur la Marne en maître des eaux, il pouvait à son gré y promener ses outils, il n'avait à craindre ni les gardes tracassiers, ni les propriétaires jaloux, mais encore il possédait la seule femme qu'il eût aimée, et, ce qui est bien autrement étonnant, cette femme tenait plus que n'avait promis la jeune fille.

Si jamais mari enthousiaste put appliquer à sa moitié l'épithète de *trésor*, ce fut François Guichard; Louison était vaillante, et elle était douce et soumise; oncques la Brie n'avait eu sous son ciel une aussi parfaite ménagère.

Elle raccommodait les filets de son mari; elle l'accompagnait sur la rivière, conduisant le bateau comme un véritable garçon pêcheur, et cela si adroitement, que ses avirons ne faisaient pas sur l'eau plus de bruit qu'une libellule qui voltige sur les nénufars, et que jamais Fran-

çois Guichard, lorsque ses lignes étaient prises dans quelque souche, ne fut contraint d'user de la suprême ressource du couteau. En outre, et si nombreuses qu'eussent été ses occupations, elle trouvait moyen d'avoir au logis quelque soupe, quelque ragoût qu'il trouvait tout prêt au retour, et qui donnait au pêcheur, dans sa cabane de la pointe de l'île, une idée des jouissances gastronomiques des citoyens directeurs du Luxembourg.

A tant de mérites Louison en joignait un autre qui n'est pas commun chez les pauvres femmes vouées aux douleurs de la maternité en même temps qu'aux fatigues du travail manuel ; elle restait belle. Sans doute le soleil avait donné à ses bras jadis si blancs, à son visage jadis si frais, la teinte du bronze florentin, mais ses traits restaient purs, et cette coloration chaude et virile allait merveilleusement à sa physionomie.

Pendant vingt ans, François Guichard fut certainement l'homme le plus heureux de son département, bien que ce département fût celui de la Seine, qui comptait parmi ses habitants pas mal de millionnaires.

Mais le bonheur ressemble à ces usuriers qui ouvrent leur caisse aux fils de famille et qui font figurer leur facilité cupide et leur empressement égoïste dans le compte des intérêts.

Le jour de l'échéance approchait pour le pauvre ménage de la Varenne. En 1813, François Guichard et Louison Pommereuil avaient trois beaux enfants, deux fils et une fille. La conscription leur prit les deux garçons. Le pê-

cheur supporta assez bien cette première épreuve ; il était fort de ses souvenirs du siége de Mayence; il se rappelait l'ouragan de plomb et de fer au milieu duquel trois mois durant il avait vécu ; il en parlait avec un certain mépris et accusait le canon de faire plus de bruit que de besogne.

Le cœur de Louison saignait et ses yeux pleuraient. Elle eût bien voulu racheter ses deux enfants ; mais dans ces temps-là le sang humain était cher, et petites étaient les ressources du pauvre ménage. Pour se venger de la désobéissance de sa fille, le père Pommereuil s'était avisé de se remarier; comme il avait soixante ans, une nouvelle progéniture n'avait pas manqué d'augmenter le nombre de ses héritiers, si bien que, lorsqu'il était mort, la part de sa fille aînée dans sa succession s'était trouvée réduite de moitié. Cependant, en vendant les vignes, il était peut-être possible d'arriver à faire remplacer un des deux enfants ; mais alors une lutte de générosité s'établit entre les deux frères, et, l'un ne voulant pas rester sans l'autre, il en résulta qu'ils partirent tous les deux. François Guichard et sa femme demeurèrent seuls au logis, car depuis une année déjà leur fille était mariée.

Elle avait épousé un ancien soldat amputé d'une jambe après Wagram, et devenu l'ami intime de François Guichard.

Ce vétéran avait pour ses invalides reçu la garderie des bois du gouvernement à la Varenne.

En vertu de la répulsion traditionnelle, François Gui-

chard ne chassait pas, mais il aimait à voir chasser. Plusieurs fois, lorsque Pierre Maillard — c'était le nom du vieux soldat—faisait la bourriche de ses chefs, le pêcheur l'avait accompagné en amateur. Le garde avait offert un lapin, l'homme de rivière avait riposté par un plat de poisson, et la causerie avait achevé ce que les petits cadeaux avaient commencé. Pierre Maillard avait été enchanté de rencontrer dans les déserts de la Varenne un homme qui avait été du métier, et avec lequel il pouvait causer du noble art de la guerre, et François Guichard, fort de son stage au siége de Mayence, lui donnait merveilleusement la réplique.

C'était au milieu du récit de la campagne d'Égypte, après une peinture pittoresque des mystérieux harems des pachas, que cette idée d'une union, qui resserrerait encore les nœuds des deux amis, était venue à Pierre Maillard.

Le pêcheur l'avait accueillie avec enthousiasme, Louison avec une certaine froideur, la jeune fille avec résignation, car il n'était plus de la première jeunesse, et, malgré cinq ou six balafres qui lui donnaient du cachet, prétendait-il, jamais il n'avait été beau.

En dépit des légères répugnances des deux femmes, le mariage s'accomplit, et ni l'une ni l'autre n'eurent à le regretter, car la bonté du garde rachetait grandement ses imperfections physiques.

Vers le commencement de l'année 1814, le jour même où la fille de François Guichard venait de le rendre grand-

père, au moment où sa femme lui présentait le pauvre petit être pour qu'il l'embrassât, un soldat blessé, qui regagnait son village et qui avait servi dans le même régiment que les deux fils du pêcheur, se présenta à la porte de la maison de Pierre Maillard, et apprit à la malheureuse famille qu'à Montmirail le même boulet avait emporté les deux frères.

François Guichard faillit laisser tomber la petite fille que Louison avait placée sur ses bras. Il la rendit à celle-ci, il éclata en sanglots, en malédictions, en cris de douleur. Cet homme si dur à lui-même, aux goûts grossiers et brutaux, avait des accents déchirants en appelant ses deux fils ; il se roulait par terre, brisant ce qui lui tombait sous la main, demandant grâce et pitié au bon Dieu ; on crut qu'il deviendrait fou.

Cet état de son mari tira Louison de la douleur à laquelle elle-même était en proie ; elle essaya de le calmer et lui prodigua les paroles les plus tendres. Pour la première fois depuis vingt ans, le pêcheur repoussa celle qu'il avait tant aimée.

Alors la pauvre mère eut une inspiration : elle présenta de nouveau à son mari l'enfant qui venait de naître, et regarda François avec des yeux si suppliants, que cette fureur désolée cessa comme cesse la pluie lorsque le vent balaye au loin les nuages. Le pêcheur serra sur son cœur la petite fille, et jusqu'au soir il demeura muet, immobile ; seulement, le long de ses joues roulaient de grosses larmes qui tombaient sur les langes et sur le visage de l'enfant.

Ces larmes furent le premier baptême de cette petite fille, qui doit jouer un rôle important dans notre récit.

François Guichard ne se consola pas ; il resta sombre, taciturne ; il fuyait sa femme, il demeurait des journées entières sans lui adresser la parole ; il avait repris les habitudes de sa jeunesse. Maintes fois il lui arriva, pour ne pas revoir la pauvre chambre où ses enfants morts étaient nés, de passer la nuit dans son bateau. Lorsque, par hasard, il prenait ses repas avec Louison, si les regards de la femme et du mari venaient à se croiser, tous deux, sans s'être communiqué leurs pensées, se mettaient à fondre en larmes.

Un matin, le pêcheur fut réveillé dans sa barque par un bruit extraordinaire.

C'était le bruit du canon.

Il ne venait pas régulièrement et à intervalles égaux comme lors des exercices de Vincennes ; il arrivait sourd, continu, comme le roulement d'un tonnerre éloigné.

François Guichard s'assit sur la levée de son bachot et écouta. Une minute d'observation lui suffit pour conclure que ce n'était pas du fort que partait ce mugissement de combat ; le vent l'apportait du côté de Saint-Denis.

La veille, des fuyards avaient annoncé, en traversant la Marne au bac de la Varenne, que les éclaireurs prussiens battaient la campagne du côté de Meaux.

La France allait, comme François Guichard, expier ses vingt années de bonheur et de gloire.

Le pêcheur se dressa debout dans son bateau, les yeux

chargés d'éclairs, les sourcils froncés, les narines dilatées, aspirant l'odeur de la bataille, qui semblait à travers l'espace arriver jusqu'à lui. La douleur qui gonflait son âme se changeait en colère; le vieux soldat de la République sentait renaître sa haine terrible contre l'étranger; le père sentait approcher les meurtriers de ses enfants.

Pour la première fois de sa vie peut-être, il accrocha négligemment son bateau à la rive, et il s'achemina vers la maison.

Il y trouva Pierre Maillard, qui, un fusil en bandoulière, un autre à la main, l'attendait.

En voyant son beau-père, le garde lui tendit une des deux armes. Sans lui adresser une question, celui-ci la saisit; les deux hommes s'étaient compris. Ils embrassèrent l'un sa femme et sa fille; l'autre, sa belle-mère et sa femme, et tous deux, la main dans la main, marchèrent au canon étranger, qui paraissait se rapprocher sensiblement de la ville.

Les deux femmes restèrent, s'agenouillèrent et prièrent pour leur pays et pour les deux hommes qu'elles aimaient.

Mais la femme de Pierre Maillard n'avait ni la force d'âme ni la volonté que l'exemple et l'amour du vaillant pêcheur avaient communiquées à Louison Pommereuil.

Peu à peu son désespoir grandit, s'exalta; elle perdit la tête, et, à moitié folle, profitant d'un instant où sa mère ne pouvait la voir, elle s'échappa dans la campagne, et, sans quitter son enfant qu'elle avait sur les bras, elle

courut dans la direction qu'elle avait vu prendre aux deux amis.

Le bruit du canon la guidait, du reste, comme il avait guidé ceux-ci ; il arrivait à présent, clair et distinct, des hauteurs de Montmartre et de Romainville.

La fille du pêcheur, prenant à travers champs, ne rencontra pas d'obstacles à sa marche, dont la rapidité, autant que le sentiment du danger que couraient son père et son mari, surexcitait encore le désespoir.

Elle traversa le bois de Vincennes, passa à Montreuil derrière ceux de nos soldats qui faisaient tête au corps de Schwartzenberg, et arriva à Belleville au moment où les Prussiens débouchaient de tous les côtés.

Pour la première fois, la femme du garde entendit le crépitement de la fusillade se mêler à la voix solennelle des pièces d'artillerie. Chaque coup avait un écho dans son cœur. Il lui semblait que la balle, que le boulet dont il était le messager avait dû frapper l'un de ceux qui lui étaient chers.

Chassés de toutes leurs positions, accablés par un ennemi vingt fois supérieur, les soldats et les citoyens qui avaient voulu mourir pour l'honneur du drapeau de la France, reculaient en faisant face avec une énergie qui ne se démentit pas un instant pendant cette funeste journée.

Au dernier rang, le maréchal Marmont, les habits déchirés, noir de poudre, la tête nue, un fusil de soldat à sa main mutilée, descendait pas à pas la rue de Paris. Lorsqu'il se retournait, lorsqu'il poussait un de ces cris : « En

avant ! » qu'on eût dit sortir de la poitrine d'un des héros de l'*Iliade*, lorsque le premier il s'élançait sur les Prussiens qui le suivaient à cent pas, ceux-ci reculaient épouvantés. Alors, comme un sanglier pressé par la meute, lui et la poignée de braves qui l'entouraient se ruaient sur les ennemis ; des monceaux de cadavres marquaient chacune de ces luttes ; pour un instant la poursuite était arrêtée et les vaincus étaient les vainqueurs. Mais les masses qui venaient derrière les premiers étaient si profondes, si compactes, que les bras des héros se lassaient de frapper, et que peu à peu, devant ces adversaires sans cesse renaissants, il leur fallait songer à la retraite.

La fille du pêcheur arriva par une des rues latérales à la grande artère de Belleville au moment d'une de ces mêlées.

Elle avait si complétement perdu le sentiment du danger, qu'elle s'avança jusqu'à l'angle de cette ruelle, malgré la grêle de balles qui pleuvaient de tous les côtés et fouettaient les murailles dans tous les sens.

Tout près de l'homme aux habits brodés qui poussait les combattants les uns sur les autres, qui les encourageait de l'exemple et de la voix, à travers cette fumée épaisse striée de traits de feu, elle aperçut François Guichard et son gendre.

L'invalide, son fusil de chasse à la main, tirait à brûle-pourpoint sur les Prussiens ; le pêcheur, qui avait épuisé ses munitions, se servait de son fusil comme d'un casse-tête, et d'un coup de crosse venait d'abattre un officier ennemi.

La jeune femme s'élança vers eux en poussant un cri terrible; ce cri fit retourner la tête à Pierre Maillard : il reconnut sa femme; il aperçut son enfant qu'elle lui tendait, comme pour le supplier, au nom de cette innocente créature, de ne pas s'exposer davantage; et cet homme, qui depuis cinq heures dépensait en valeur et en héroïsme de quoi illustrer dix soldats, perdit tout à coup sa force et son courage. Son arme s'échappa de ses mains défaillantes. Fou de terreur pour tout ce qu'il aimait en ce monde, il se précipita du côté de sa femme et de son enfant aussi vite que son infirmité pouvait le lui permettre.

En ce moment, les Prussiens, par suite de leur mouvement de pression, marchaient en avant; ils se trouvaient en nombre considérable à deux pas de Pierre Maillard; dix baïonnettes se croisèrent à la fois sur l'invalide fuyard; il tomba percé de coups, en criant à son beau-père :

— Sauve ta fille ! sauve mon enfant !

Cette scène avait complétement échappé à François Guichard, qui, de son côté, était suffisamment occupé avec l'ennemi.

A l'appel que lui adressa son gendre, en mourant, il jeta un coup d'œil effaré du côté que le dernier regard du pauvre mutilé lui indiquait, et, à travers la fumée et la poussière qui se tordaient en spirale, qui se croisaient en épais tourbillons, il crut apercevoir une forme blanche perdue au milieu des vêtements sombres des ennemis.

Il se rua dans cette direction, faisant avec son fusil un

si furieux moulinet, que la mêlée, toute compacte qu'elle était, s'ouvrit sur son passage.

A l'angle de la petite rue, il trouva sa fille.

Elle était assise, adossée contre la borne. Quoiqu'elle parût évanouie, elle serrait avec force contre sa poitrine son petit enfant qui criait.

François Guichard fit ce qu'avait fait Pierre Maillard ; il jeta son fusil, prit sa fille entre ses bras, la chargea sur son épaule et s'enfuit dans la direction de la Varenne sans regarder en arrière.

Il ne s'arrêta que dans le bois de Vincennes.

Ce fut là seulement qu'il s'aperçut que son cou et ses épaules étaient tout humides.

Il y porta la main, et reconnut que cette humidité, c'était du sang.

Il déposa sa fille sur le gazon : il vit que tous les vêtements de la pauvre jeune femme en étaient souillés.

Il resta muet, immobile, il n'osait plus la toucher, il craignait de faire un mouvement, il lui semblait que le ciel, les arbres, tout tournait autour de lui, et que la terre chancelait sous ses pieds.

Enfin il se décida à un effort suprême qui coûta bien plus à son courage que ne lui avaient coûté toutes les luttes de la matinée ; il dégrafa le corsage de la jeune fille et plaça la main sur son cœur.

Ce cœur avait cessé de battre.

L'enfant était toujours dans les bras de sa mère ; seulement, elle avait fini par s'endormir.

François Guichard reprit son fardeau et revint chez lui.

Arrivé à sa demeure, il plaça sa fille sur son lit, dégagea doucement la pauvre petite de l'étreinte funèbre, la présenta à sa femme, et, sans dire une parole, sans trouver dans ses yeux épuisés une larme, il rassembla ses outils et s'en alla retrouver son bateau.

IV

OU, LES GRANDS DE LA TERRE S'EN MÊLANT, PEU S'EN FAUT QU'EN L'AN DE GRACE 1817, FRANÇOIS GUICHARD NE TERMINE SON PETIT ROMAN COMME S'ÉTAIENT TERMINÉS LES PETITS ROMANS DE SES AIEUX.

Lorsqu'un braconnier veut manger un civet, qu'il connaisse ou non le célèbre aphorisme de *la Cuisinière bourgeoise*, il se met en quête d'un lièvre.

Lorsque François Guichard avait eu l'idée de devenir propriétaire, avant de ramasser des moellons dans la plaine, de rassembler sa petite charpente dans les flots de la Marne, de tondre les joncs des bords de la rivière, il avait braconné un terrain.

Il jugeait dérisoire d'acheter ce qu'il pouvait se procurer gratis.

La République confisquait les biens des ennemis de la patrie; la logique de François Guichard lui démontra que ce serait se montrer excellent citoyen que de s'associer aux actes de la République.

Le prince de Condé commandait le corps d'émigrés qui

opérait sur le Rhin ; il avait donné du fil à retordre à François Guichard, avant que celui-ci s'enfermât dans les murs de Mayence; la nation avait placé les biens du proscrit sous séquestre; le pêcheur se dit que la nation ne saurait lui en vouloir s'il agissait comme elle envers un homme qu'il avait, autant qu'elle, le droit de considérer comme un adversaire personnel.

C'était sur les anciennes propriétés domaniales de la maison de Condé que François Guichard avait jeté les fondations de la maison que nous l'avons vu construire.

Il se montra, d'ailleurs, modeste et plein de modération dans sa prise de possession. Les parcs, les réserves, les garennes avaient été assez fatals à sa famille pour qu'il souhaitât à son tour de posséder quelque chose qui y ressemblât; il pouvait s'adjuger une douzaine d'arpents, et la Convention ne s'en fût certes pas offensée. Il se contenta d'enclore quatre à cinq cents mètres, qu'il métamorphosa en un jardin et où poussaient les légumes nécessaires au pauvre ménage et les fleurs dont, le jour de la Saint-Louis, il faisait un bouquet à sa femme.

Le Consulat, l'Empire même respectèrent la conquête démocratique de François Guichard : entre conquérants, il faut bien se passer quelque chose.

Mais un des premiers effets de la rentrée des Bourbons fut de reprendre aux usurpateurs les biens qui n'avaient pas été vendus et de les rendre à leurs légitimes propriétaires. Avec Chantilly, avec ses bois, avec ses chasses immenses, l'héritier des Condés reprit possession de ce qui

avait appartenu à ses pères dans la plaine de la Varenne, et bientôt un régisseur vint s'installer dans la ferme principale, et deux gardes, remplaçant le défunt Pierre Maillard, furent placés aux deux extrémités du territoire.

L'un de ces gardes, celui-là même auquel fut destinée la maisonnette qu'avait habitée le gendre du pêcheur, était, comme François Guichard, des environs de Rambouillet; c'était le petit-neveu de celui que le père de François Guichard avait tué. Ce meurtre, queiqu'il eût été expié par le supplice du coupable, quoique Simonneau — c'était le nom du garde du prince de Condé — ne le connût que par tradition, avait laissé dans son esprit un ferment de haine que le voisinage du fils du meurtrier devait inévitablement raviver.

C'est ce qui arriva en effet.

Simonneau ne sut pas plutôt que le pêcheur de la Marne, que le beau-père de son prédécesseur était un Guichard, qu'il le peignit à son régisseur sous les traits les plus sombres, lui traçant un aperçu historique de cette famille de braconniers incorrigibles; il déclara à son chef qu'avec un homme si dangereux sur les terres du prince, il était impossible de répondre de la conservation d'un seul faisan et d'un seul lapin.

Cette déclaration produisit beaucoup d'effet.

Elle eut pour premier résultat de mettre les deux gardes, le gendarme et le régisseur lui-même aux trousses du pauvre pêcheur.

On le suivait le jour, on l'épiait la nuit.

Depuis que sa fille et son gendre avaient suivi ses deux garçons au tombeau, l'extérieur et le caractère de François Guichard s'étaient également modifiés : ses cheveux étaient devenus blancs comme de la neige, et ses joues et son front étaient sillonnés de rides profondes.

Il avait complétement abandonné Louison et la maisonnette; il semblait décidé à ne rien revoir de ce qui pouvait lui rappeler un passé dont le souvenir était la plus grande de ses douleurs. Il paraissait plus que triste, plus que sombre; il semblait méchant, et la crispation de ses lèvres, le froncement de ses sourcils, donnaient à sa physionomie un caractère sinistre qui faisait frissonner ceux qui le rencontraient.

Avec ces habitudes, avec ces apparences, tout ce qui se débitait sur François Guichard devait paraître non-seulement probable, mais certain.

Cependant, quelque rigoureuse que fût la surveillance dont il était l'objet, il fut impossible de le prendre en flagrant délit de braconnage.

On suivit Louison lorsqu'elle allait vendre le poisson à Créteil ou à Saint-Maur ; mais, quelque ruse que l'on employât, il fut impossible de découvrir une patte de perdrix, une oreille de lapin ou une queue de faisan parmi les pannerées de perches, de brêmes, de carpes, de gardons qu'elle portait à ses chalands.

Et cependant on trouvait des collets au coin de tous les bois; les perdreaux s'enfuyaient avec une intelligence et une prestesse qui indiquaient qu'ils avaient été

manqués au panneau. Il était peu de nuits où, pendant que les gardes suivaient tous les mouvements de François Guichard, ils n'entendissent des coups de fusil dirigés sur les faisans branchés.

La conséquence naturelle qu'ils en eussent dû tirer était que quelque braconnier bien avisé exploitait cette méfiance à l'endroit du pêcheur, pour travailler tranquillement le gibier de monseigneur; mais ce raisonnement était beaucoup trop simple pour qu'on s'y arrêtât. La haine ne se rend pas pour si peu. Simonneau aima mieux supposer le merveilleux et l'impossible. Il déclara que le descendant des Guichard possédait un charme héréditaire à l'aide duquel son âme se séparait de son corps : le corps restait dans le bateau pour donner le change aux curieux, tandis que l'âme s'en allait par monts et par vaux guerroyer contre les faisans.

Le régisseur frissonna en entendant ce beau récit, et il songea à débarrasser les terres à lui confiées d'un drôle qui avait des accointances si intimes avec Satan en personne.

Cette idée amena le régisseur à rechercher comment François Guichard était devenu propriétaire de sa chaumière et de son petit clos.

Il alla au ministère des finances collationner les actes de vente des biens nationaux, et fut bientôt certain que le pêcheur était un usurpateur auquel, en vertu d'un célèbre manifeste, on devait immédiatement *courir sus*, et qu'il fallait jeter à la Marne, si faire se pouvait.

Le jour où le régisseur constata cette découverte, ce fut une grande liesse dans le camp des gardes et des gendarmes ; on mangea une gibelotte monstre, on l'arrosa de flots de vin de Sucy, on but à l'extermination du sorcier et de ses pairs.

Malgré ses accointances avec l'esprit malin, François Guichard ne se doutait pas de ce qui se passait.

La pêche avait été affermée ; en d'autres temps, il se fût peut-être refusé à payer le droit que l'on réclamait de lui pour parcourir la rivière ; mais, sous l'impression de tristesse profonde où il vivait, il n'avait plus la force de discuter même pour ce principe favori que le poisson appartenait à qui savait le prendre ; il solda, il se mit en règle avec la loi.

Il avait bien remarqué qu'il était l'objet d'une certaine surveillance de la part des successeurs de feu Pierre Maillard ; mais sa conscience, relativement à ce qui se passait hors de son domaine aquatique, était trop tranquille pour qu'il prêtât la moindre attention aux faits et gestes de gens qui lui étaient peu sympathiques.

D'autres préoccupations l'absorbaient d'ailleurs en ce moment.

Il y avait un mois que Louison était tombée malade.

C'était un cœur fort et vaillant que celui de cette humble paysanne. Les coups successifs qui l'avaient frappée ne l'avaient pas moins accablée que son mari ; mais, pour ne pas augmenter le désespoir que celui-ci laissait lire sur sa physionomie, au risque d'être accusée par lui d'indiffé-

rence, elle avait caché ce qui se passait dans son âme, elle avait renfermé toutes ses angoisses dans sa poitrine, et, à part l'expression mélancolique de sa figure pâle qu'encadrait un mouchoir de laine noire, rien du ravage que le chagrin faisait en elle ne se traduisait au dehors.

Elle alla ainsi tant que ses forces le lui permirent, tant qu'elle put dompter le mal qui la minait.

Un matin, la petite Huberte, la fille de Pierre Maillard, l'appela. Louison voulut se lever, ses membres se refusèrent à tout mouvement; elle fit un effort, sauta à bas du lit et tomba évanouie au pied du berceau.

En voyant sa grand'mère étendue sur le carreau, l'enfant cria; la femme du passeur l'entendit; elle accourut, releva la pauvre Louison, et s'en alla chercher François Guichard, qui était sur la rivière.

En voyant la face pâle, décolorée, de celle qu'il avait tant aimée, le pêcheur demeura glacé d'épouvante; il prit la main froide de la pauvre femme, et, avec un rire convulsif :

— Et de cinq ! s'écria-t-il.

Ensuite, pris d'une inspiration soudaine, il courut à Champigny, demanda le médecin, ce qui était contraire à ses idées et à ses habitudes; mais, en voyant menacée la dernière des créatures qui avaient été sa couronne d'homme heureux, il avait pris la détermination de la défendre avec acharnement.

Ce fut un étrange, mais sublime spectacle, que celui de cet homme aux manières rudes, aux goûts sauvages, trans-

formé en sœur de charité, devenu soigneux et attentif comme une de ces saintes filles. Il écoutait les oracles du docteur avec une avidité anxieuse; il suivait minutieusement ses prescriptions. Il se fût coupé un bras plutôt que d'en oublier une seule. Il arrangeait dans le lit la pauvre Louison, dont les yeux humides de larmes le remerciaient; il marchait nu-pieds sur le carreau, avec des précautions infinies: ni jour ni nuit, il ne prenait un instant de sommeil.

Un jour, vers cinq heures du soir, il veillait assis au chevet de Louison, il tenait la petite Huberte entre ses bras et l'amusait silencieusement, parce qu'il avait peur que, s'il l'abandonnait à elle-même, ses jeux ne réveillassent sa grand'mère. On frappa rudement au volet de la porte.

François Guichard alla ouvrir, en vouant l'importun à tous les diables de l'enfer. L'importun était un homme vêtu d'une méchante redingote et d'un pantalon noir que la poussière zébrait de gris. Cet homme lui remit un papier après lui avoir demandé s'il était bien François Guichard.

Le pêcheur ne savait ni lire ni écrire; il fut tenté de rappeler l'homme pour lui demander ce qui était écrit là-dessus; mais celui-ci s'était éloigné avec une promptitude singulière. François Guichard jeta le papier sur un buffet, en se promettant de s'en faire lire le contenu par Louison, lorsqu'elle irait mieux.

Le lendemain, les jours suivants, Louison, loin d'aller mieux, se trouva plus mal, et François Guichard avait bien

autre chose à faire qu'à s'occuper de cette paperasse. Il n'y songea plus.

Huit jours après, Louison était à toute extrémité. François Guichard, assis sur un banc de bois à sa porte, regardait du côté de Champigny s'il ne verrait pas venir le médecin. Passant du scepticisme à la superstition à l'endroit des sciences médicales, il voulait se jeter aux pieds de l'homme de l'art, le supplier de sauver sa pauvre femme, lui offrir sa vie en échange de celle de la malade, lorsqu'en retournant la tête vers le bac, il aperçut un petit groupe de gens qui s'acheminaient de son côté.

En tête marchait l'homme noir qui était venu huit jours auparavant; à ses côtés, le régisseur du prince; derrière eux, les deux gardes et trois gendarmes.

Ils s'approchèrent du pêcheur.

— C'est vous qui êtes François Guichard? dit celui qui était en tête.

— Vous n'avez donc pas plus de mémoire qu'une ablette si vous ne me reconnaissez pas? Il y a huit jours que vous m'avez adressé la même question, et que je vous ai répondu que j'étais bien François Guichard.

— Bon. Êtes-vous disposé à obéir à la sommation que je vous ai remise?

Le pêcheur haussa les épaules.

— Ma pauvre femme se meurt, dit-il; je n'ai pas le temps de m'occuper de ces fariboles; revenez dans une huitaine; elle ira mieux, et l'on vous répondra.

Ce fut le tour de l'homme de loi à hausser les épaules.

— Ça ne peut pas se passer comme vous le désirez, mon camarade; vous avez eu huit jours pour préparer vos moyens de défense et d'opposition; vous ne l'avez point fait; il faut déguerpir aujourd'hui même.

— Déguerpir! dit le pêcheur, dont la voix devint vibrante de menace.

— Oui, et si vous ne voulez pas le faire de bonne grâce, nous vous y contraindrons.

— Mille tonnerres! s'écria François Guichard, n'entrez pas, ou je vous fends la tête de ma hachette.... Ah! les gueux! les gueux! ils vont réveiller ma pauvre femme.

— N'essayez pas une résistance qui serait inutile, dit l'huissier; vous le voyez, nous sommes en force.

— Ne ménagez donc pas ce misérable, dit un des gardes; s'il bouge, nous lui ferons son affaire.

Les gardes armèrent leurs fusils.

François Guichard allait se précipiter sur eux, mais il pensa à Louison; s'il était tué, elle mourrait infailliblement. Il contint sa colère et tordit à poignée ses cheveux gris.

— Mon Dieu! mon Dieu! dit-il, ne m'avez-vous donc pas entendu quand je vous ai dit qu'il y avait là dedans une femme qui se meurt.

— Bah! bah! dit un des gardes, le diable est un grand médecin, il n'abandonne pas ses serviteurs.

Le pêcheur demeura insensible à ce sarcasme.

— Laissez-moi demeurer huit jours encore dans cette pauvre maison; dans huit jours, le sort de Louison sera

décidé; si Dieu la rappelle à lui, je quitterai bien volontiers ces vieilles murailles; s'il permet que je la conserve, au moins j'aurai eu le temps de lui chercher un autre gîte.

Il y avait tant de larmes contenues et refoulées dans la voix du pêcheur, que, si habitué que fût l'huissier à de telles scènes, il se sentit touché; il se retourna du côté des gardes comme pour leur demander si l'on n'accorderait pas au malheureux la faible grâce qu'il sollicitait.

— Non! répondit rudement leur chef. Monseigneur vient demain chasser à la Varenne; il faut que la place soit nettoyée de cette vermine! Exécutez votre mandat!

— Je vous dis, moi, que vous n'entrerez pas, s'écria François Guichard.

— Nous allons bien voir, répondit le même chef.

En ce moment, on entendit Louison qui s'était réveillée.

— François! François, disait-elle, que se passe-t-il donc? Pourquoi te disputes-tu avec ces messieurs? Viens donc, reviens près de moi, ne me laisse pas seule, j'ai peur!

Ces accents plaintifs donnèrent le vertige au pêcheur; des bourdonnements confus tintèrent à ses oreilles, mille bluettes étincelantes passèrent devant ses yeux, il perdit la tête.

— Ah! lâches! lâches! vous voulez la tuer, s'écria-t-il, et vous vous mettez sept sur un homme! Mais n'importe, vous n'entrerez pas, vous dis-je! Le premier qui fait un pas aura fait le dernier de sa vie.

En parlant ainsi, le pêcheur s'était placé devant sa porte en brandissant une petite hache qui lui servait à fendre du bois. Les plus résolus reculèrent. Simonneau, poussé par sa haine héréditaire contre les Guichard, se lança tout seul en avant. La hache était levée ; elle retomba non pas sur le garde, mais sur le fusil dont il essayait de porter un coup à son adversaire ; l'arme, fendue en deux un peu au-dessous de la poignée, échappa des mains de Simonneau, et la commotion fut si violente, que les deux chiens s'abattirent, que les deux coups partirent à la fois, et que le plomb, faisant balle, mais sans atteindre le pêcheur, troua de deux trous le volet de la porte devant laquelle celui-ci se tenait.

A cette double explosion, de grands cris partirent de la chaumière ; ces cris, c'étaient la mourante et la petite Huberte épouvantée qui les poussaient.

François Guichard n'attendit pas une seconde attaque de ses ennemis, il se rua sur eux. Le pauvre huissier reçut le premier choc ; heurté d'un coup d'épaule par le pêcheur, il tomba à la renverse sur la berge, roula le long de la pente jusqu'à la rivière, dans laquelle il fit un plongeon. Le régisseur et un gendarme, qui n'étaient pas fâchés d'éviter les horions d'un aussi terrible assaillant, coururent au secours de l'homme de loi. La lutte resta circonscrite entre les deux camarades de celui-ci et les gardes ; mais, quoi qu'ils fissent, ils ne purent saisir le pêcheur, dont la force herculéenne triomphait de tous leurs efforts. Ils durent reculer.

En ce moment, le passeur du bac s'approcha de François Guichard.

— Sauve-toi, sauve-toi, François! lui dit-il; tu as entrepris là une mauvaise affaire : tu rosses deux gendarmes, mais tu n'en rosseras pas dix, tu n'en rosseras pas vingt, tu ne rosseras pas la garnison de Vincennes, qu'au besoin on enverrait contre toi. Sauve-toi! nous allons transporter ta Louison chez nous ; nous la soignerons aussi bien que tu peux le faire; sauve-toi si tu veux la revoir un jour.

Le pêcheur s'arracha une poignée de cheveux, mais il comprit que le conseil du passeur était raisonnable. Les adversaires de François Guichard reformaient leurs rangs et paraissaient déterminés à revenir à la charge. Il n'y avait donc pas de temps à perdre. Le pêcheur jeta un dernier regard dans sa pauvre demeure ; il entrevit, se détachant comme un blanc fantôme sur le fond noirâtre des rideaux de serge, la silhouette de sa femme, qui s'était assise sur son lit, et qui, les yeux hagards, les cheveux épars, écoutait avec terreur les bruits de lutte qui étaient parvenus jusqu'à elle ; il lui cria :

— A bientôt, Louison! à bientôt!

Puis il tourna l'enclos et se lança à toutes jambes au milieu de la campagne.

Gardes et gendarmes le poursuivirent avec acharnement, tandis que l'huissier et le régisseur, également exaspérés par la résistance et par le bain que le premier avait pris, accomplissaient leur triste office. Ils battirent le bois

jusqu'à la nuit, mais le pêcheur échappa à toutes les recherches; il n'avait fait que traverser le taillis; il avait regagné la rivière à un endroit où un épais rideau de peupliers en masquait les bords ; il s'était mis à l'eau jusqu'au cou, avait caché sa tête sous une racine de saule qui surplomblait, restant ainsi invisible pour tous, excepté pour ses vieilles connaissances les poissons.

François Guichard demeura là tapi comme une loutre jusqu'au soir, et en proie à une grande agitation; il avait beau se répéter que Mathieu le passeur aurait pour Louison les soins d'un fils pour sa mère; que sa présence au bac ne ferait qu'empirer à la fois et l'état de sa femme et sa situation à lui ; il était dévoré d'inquiétudes, et ces inquiétudes devinrent tellement violentes, que son cerveau, d'habitude si solide et si positif, se dérangeait par instants. Les flots, en roulant, lui semblaient murmurer des plaintes; il voyait des formes humaines passer entre les nappes de cristal qui coulaient devant lui ; il entendait le glas des morts sonner aux clochers de tous les villages des alentours.

Lorsque la nuit fut venue, il traversa la rivière, en ayant soin de se tenir le plus possible entre deux eaux, gagna la rive de Chennevières et la descendit jusqu'en face de sa demeure.

Lorsqu'il eut dépassé les peupliers et les masses ombrageuses de la grande île, son cœur fut soulagé d'un poids énorme.

Il apercevait sur l'autre bord sa maisonnette, qui se

détachait en noir sur le fond rougeâtre que, dans les nuits les plus obscures, le ciel conserve du côté de Paris.

Elle était là, debout, intacte entre les deux arbres qui découvraient sa façade, et de sa cheminée s'échappaient des flots de fumée qui révélaient la vie dans l'intérieur de la chaumière.

On ne l'avait donc pas rasée, ainsi qu'on lui avait donné à entendre qu'on voulait le faire.

Outre la fumée, on voyait encore les petits carreaux placés au-dessus de la porte étinceler comme autant de diamants.

On n'avait donc pas chassé de sa demeure la pauvre malade; on avait eu pitié d'elle.

François Guichard, le descendant des braconniers chez lesquels l'incrédulité était héréditaire, se jeta à genoux et pria de grand cœur.

Puis, convaincu que Dieu, qui venait de tant faire pour lui, ne pouvait plus l'abandonner, il se lança dans la rivière à grand bruit, sans prendre aucune espèce de précaution.

En dix brasses, il était sur l'autre bord; il allait courir à la porte de la maisonnette lorsqu'une idée traversa son cerveau.

Si cette tranquillité, si cette illumination cachaient un piége!

La maison du passeur était à cinquante pas; mais François Guichard ne trouva pas en lui-même le courage d'aller aux informations si loin, quand, à quelques pieds de

lui à peine, se trouvait sa maison, et dans sa maison Louison sans doute.

Il se coucha à plat ventre, rampant comme un serpent; il s'approcha de la chaumière, et, levant doucement la tête au niveau de la croisée qui regardait l'aval de la rivière, il jeta un coup d'œil dans l'intérieur de la maison.

Si peu impressionnable que fût François Guichard, ce qu'il vit bouleversa sa physionomie comme si tout à coup il eût été transporté dans la vallée de Josaphat, ou comme si dans les nuages il eût entendu retentir les accents terribles de la trompette du jugement dernier.

La fenêtre à laquelle il s'était placé pour observer faisait face au lit; dans ce lit, il avait cherché Louison, et il avait vu une forme humaine entièrement recouverte d'un drap blanc.

C'est ce spectacle qui, pendant une minute, le laissa muet et glacé d'épouvante.

La clarté des deux flambeaux qui entouraient le crucifix et la tasse d'eau bénite posée sur une chaise, à côté de cette couche funèbre, donnaient au cadavre un relief de formes incroyable; les traits du visage se dessinaient nets sur la toile : on eût dit une statue en marbre.

Le feu flambait vif et joyeux dans l'âtre; Mathieu le passeur était assis sur un escabeau; il tenait sur ses genoux la petite Huberte et lui faisait manger, cuillerée à cuillerée, de la soupe qu'il puisait dans une écuelle au coin du foyer.

Cette illumination inaccoutumée égayait l'enfant; son

babil essayait de dérider le front du passeur, qui paraissait soucieux.

François Guichard ne vit rien des parties incidentes de ce tableau; ses yeux restaient attachés sur le cadavre comme sur un spectre; à travers le tissu, il voyait Louison, il la voyait telle qu'elle était vraiment sous le suaire, avec ses longues paupières abaissées, sa bouche entr'ouverte, ses dents serrées, ses narines légèrement contractées et sa peau blanche comme l'ivoire; mais son cœur ne voulait pas la reconnaître, il disait :

— Non, non, ce n'est pas elle!

Le pauvre pêcheur se précipita vers la porte, la poussa brusquement, entra, et, sans se préoccuper d'Huberte, qui tendait vers lui ses petits bras, il arracha le linceul qui recouvrait le visage de la morte.

Ses yeux ne l'avaient pas trompé dans leur pénétration surnaturelle : c'était bien Louison Pommereuil qui était là gisante.

François Guichard prit la main de sa femme, et jusqu'au jour il la garda entre les siennes, la couvrant de ses baisers et de ses larmes.

V

OU FRANÇOIS GUICHARD TIRE SUR UN PRINCE ET RAMASSE UNE BÉCASSE.

Lorsque les clartés indécises et flottantes de l'aurore nuancèrent la cime du coteau de Chennevières, Mathieu le

passeur, qui jusqu'alors, avec cette piété que le paysan le plus sceptique conserve pour la mort, avait craint de troubler son ami, même en alimentant le feu qui chauffait la pièce, Mathieu le passeur se leva et toucha doucement l'épaule de François Guichard.

Mais celui-ci ne se retourna pas.

— François, lui dit le bonhomme, on ne vit pas avec les morts ; il faut songer aux vivants ; ils vont revenir, les autres.

— Eh bien, qu'ils reviennent! répondit François Guichard.

A l'accent qu'il avait mis à prononcer ces paroles, au frissonnement de ses narines, à l'éclat menaçant de son regard, Mathieu le passeur comprit que gardes et gendarmes allaient payer pour la destinée, que, pendant la nuit, il avait entendu François Guichard accuser de son malheur.

— Écoute, reprit-il d'un ton péremptoire, tout ça, c'est des bêtises! Tu en tueras un, tu en tueras deux, tu en tueras trois, il en reviendra dix ; et tu mettrais, d'ailleurs, le dernier en matelote que cela ne rendrait pas la vie à la pauvre défunte.

— Je l'aurai vengée du moins! répliqua le pêcheur d'une voix frémissante.

— Des bêtises, toujours des bêtises! reprit le passeur inflexible dans son bon sens. Tu l'aurais vengée, dis-tu? D'abord, es-tu bien sûr que cela lui ferait plaisir, à ce pauvre agneau du bon Dieu, qui de son vivant n'a jamais

souhaité de mal au plus brigand des brigands? Et puis maintenant raisonnons un brin : sur qui la vengeras-tu, François? Sur des innocents.

— Des innocents, ces misérables?

— Eh! oui, des innocents. Simonneau, le plus mauvais de la bande, celui qui, d'après mon dire, a manigancé tout ce qui t'arrive, eh bien, Simonneau lui-même est innocent. Le bourgeois de Simonneau chérit les lapins, François Guichard est accusé de vexer les lapins; alors le bourgeois de Simonneau dit à ses gardes : « Simonneau, chassez-moi ce gaillard-là loin de mon domaine. » C'est à lui que tu dois en vouloir, et non pas à ceux qui ne sont coupables que d'avoir voulu conserver leur pain en exécutant les ordres qu'ils ont reçus.

— Mais, Mathieu, sur la tête de ma pauvre femme qui est là, je te jure que, depuis que je suis ici, je n'ai pas une seule fois travaillé dans le bois ou dans la plaine.

La réputation de la famille Guichard à l'endroit du braconnage était si bien consacrée dans l'opinion publique, que les dénégations de son dernier représentant ne parurent pas ébranler les convictions de son ami Mathieu; il hocha la tête.

— Encore des bêtises! répondit-il. T'aurais raison de parler ainsi à un autre que moi; mais sache-le bien, François, je suis incapable de vendre un homme.

Le pêcheur haussa les épaules avec impatience; mais, jugeant inutile d'insister sur le dernier point :

— Ainsi tu crois, reprit-il, que c'est le prince lui-

même qui a donné l'ordre d'abattre ma maisonnette?

— Dame! on est patron ou on ne l'est pas. Est-ce que tu crois que mon garçon se permettrait de faire crédit à un passager sans ma permission? Le plus souvent que les baudriers jaunes de Saint-Maur se seraient dérangés pour le Simonneau tout seul!

— Ah! si je le savais! murmura le pêcheur d'une voix sourde et menaçante.

— Allons, bon! toujours ton idée! Mais il te rend service, cet homme.

— Il me rend service?

— Sans doute, en te forçant à déménager au moment où cette méchante cassine allait te devenir désagréable.

— Désagréable! Mais, si je ne l'avais plus, Mathieu, tiens, je te l'avoue, à toi, j'aurais bientôt rejoint celle qui est là.

— Allons donc! du vivant de cette pauvre défunte, et dans ces derniers temps, tu passais des semaines sans rentrer à ta maison.

— Je n'y rentrais pas pour ne pas affliger la pauvre créature.

— Pour ne pas affliger ta femme?

— Eh! sans doute!... Ces vieux murs, tu les crois muets; ils me comprennent et ils me parlent. Lorsque je revenais ici, je causais avec eux, je les interrogeais; ils me répondaient, ils me racontaient mon bonheur, mon bonheur passé; nous nous entretenions... d'eux!... Le sable des allées du jardin me disait comment il

criait sous les sabots des petits; les branches de ces arbres me rappelaient leurs jeux quand ils essayaient d'atteindre un nid qu'un chardonneret avait placé dans cette fourche: tiens, là; ces poutres noires et enfumées répétaient les vagissements du berceau; le feu de l'âtre imitait si bien leur babil, que par instants je croyais voir leurs petites mains rouges et gercées qui caressaient la langue des flammes. Mon cœur se déchirait, mais tu ne saurais croire tout le bonheur que je trouvais à souffrir; il me semblait que j'allais mourir, mais que cette mort m'ouvrait le paradis où je comptais les retrouver. Cependant je pleurais, et, quoique ces larmes fussent plus douces qu'amères, elles désespéraient la Louison, et, comme aussitôt que j'étais ici je ne pouvais m'empêcher de songer à ceux qui en sont partis, pour ne pas accabler la femme, j'avais renoncé à y venir. Maintenant qu'elle aussi, je ne la verrai plus, maintenant que ces pauvres murs, qui ont été témoins de sa nuit de mort, sont tout ce qui me reste d'elle et d'eux, tu comprends bien que je ne puis pas renoncer à mon unique consolation. Je veux les garder, je les garderai, ou bien je me ferai tuer en les défendant, et alors... eh bien, quelque part qu'ils soient, je serai avec eux.

Mathieu regardait le pêcheur avec une profonde stupeur; il supposait que le chagrin avait dérangé la raison de son ami. Cependant, comme il y avait quelque chose de profondément triste dans ce qu'il regardait comme de la folie, il en fut touché.

— Eh bien, écoute, François, dit-il, il y a moyen d'arranger les choses : tu vas aller te rendre...

— Me rendre?

— Laisse-moi donc dire ! Tu vas aller te rendre, et pendant ce temps-là, je me charge, moi, de porter, morceau à morceau, murs et meubles de ta maison sur le coin de terre que tu as vers le haut du coteau, de sorte que, quand tu sortiras de prison, tu la retrouveras, sauf la place où elle était, telle que tu l'auras laissée.

— Que parles-tu donc de prison ? dit François Guichard, qui de pâle qu'il était devint livide; pourquoi irais-je en prison ?

— Dame ! fit le passeur un peu embarrassé, parce que tu as été un peu brusque avec l'huissier ; tu l'as poussé, il a roulé dans la rivière, et il paraît que c'est comme les chats, les huissiers, ça n'aime pas l'eau, si bien que, quand on les baigne, on va au clou. Quand tu as été parti, le brigadier, qui est un bon enfant, incapable de monter une couleur à un homme, m'a dit que tu en avais pour tes trois mois.

— Trois mois !

— Eh bien, je disais donc... écoute bien ce que je disais : Le prince vient aujourd'hui, et ton affaire sera réglée ce soir.

— Trois mois ! répéta François Guichard hors de lui.

Et, saisissant le bras du passeur, il l'entraîna vers le berceau de la petite Huberte.

— Mathieu, dit-il, es-tu mon ami?

— Voyons, sois donc raisonnable, François; trois mois, ça passe, quoique ça soit long ; j'aurai soin de ton bateau et de tes outils pendant ce temps-là.

Mais François Guichard ne l'écoutait pas.

— Jure-moi sur ta foi d'honnête homme que tu n'abandonneras pas l'enfant que voilà, que tu lui serviras de père, que tu en feras, sinon une femme heureuse, du moins une honnête femme.

— Je ne demande pas mieux que de te jurer cela ; mais dis-moi au moins ce que tu veux faire.

— Rien, rien, reprit le pêcheur avec force ; fais-moi le serment que je te demande, ou à l'instant je cherche un autre cœur qui me rendra le service que tu m'auras refusé.

— Je te le jure, François. D'abord, ma femme aime beaucoup la petite; mais je veux savoir auparavant...

— C'est tout ce qu'il me faut, s'écria le pêcheur, qui, se débarrassant des mains de Mathieu tout étourdi de la solennité du serment qu'il venait de prêter, saisit un fusil placé au-dessus du manteau de la cheminée et sortit en courant.

Le prince de Condé, dont il venait d'être question entre les deux amis, alliait deux goûts qui ne marchent pas aussi fréquemment ensemble que de prime abord on serait tenté de le croire : il aimait à la fois la chasse à courre et la chasse à tir.

Le souvenir de ses meutes, aussi parfaites, aussi savamment disciplinées qu'elles étaient nombreuses, fait le désespoir des veneurs qui ont la prétention de donner

croire au monde que la science dont le roi Modus a le premier tracé les préceptes n'est pas morte avec le dernier des maîtres de Chantilly. Le récit de ces chasses merveilleuses, dans lesquelles le septuagénaire suivait jusque dans les Ardennes un cerf voyageur qui était venu s'abattre sur les pelouses des forêts princières, alimente encore aujourd'hui la verve des chroniques cynégétiques.

Tous les deux jours, quelque temps qu'il fît, et cela jusqu'à sa mort, le prince de Condé montait à cheval et chassait à courre.

La plupart du temps, ses meutes prenaient plusieurs animaux dans la même journée.

Le lendemain, pour se reposer, il chassait à tir dans les taillis de Chantilly ou de Morfontaine. C'étaient alors d'effroyables hécatombes de gibier.

Mais ces tueries entre treillages et panneaux, gardes et rabatteurs, n'amusaient que médiocrement monseigneur. Lorsque cela lui était possible, lorsque l'étiquette le lui permettait, qu'il n'avait pas de visiteurs auxquels il fût obligé de faire les honneurs de ses tirés, il se débarrassait de son cortége, il s'en allait battre le bois comme un simple mortel, avec un chien qui marchait devant lui et un garde qui le suivait par derrière.

Le chien faisait lever le gibier, que tuait le prince et que le garde ramassait et fourrait dans son carnier.

Le prince de Condé était depuis huit jours à Paris ; il s'en était échappé pour se livrer à sa distraction favorite ; mais, en montant dans la voiture à quatre chevaux qui l'a-

vait amené à la Varenne, il avait été bien entendu dans son esprit qu'il goûterait le plaisir de la chasse dans toutes les conditions qui la lui rendaient le plus agréable ; aussi malmena-t-il l'inspecteur lorsque, sous prétexte que depuis la veille un braconnier dangereux s'était caché dans les bois, le digne fonctionnaire voulut l'accompagner.

Repoussé avec perte, le pauvre employé exigea que Simonneau, qu'il regardait comme le plus vigoureux et le plus brave de ses subordonnés, accompagnât monseigneur.

L'inspecteur devait se tromper, de moitié du moins, dans ses suppositions; car l'ennemi intime de François Guichard devint fort pâle lorsque cette décision lui fut notifiée.

Il n'en obéit pas moins sans faire une observation ; et le prince et Simonneau se mirent en route.

En deux ans, malgré les massacres attribués au pêcheur, la plaine et les bois s'étaient convenablement repeuplés; on ne pouvait frôler un buisson sans en faire jaillir un lapin; les lièvres se levaient par douzaines et s'en allaient à un trot modéré qui témoignait de l'excellence de leurs relations avec les habitants de la presqu'île. Les faisans, les perdrix, en partant dans les bottes, style que le prince employait volontiers, et en allant se reposer à cent pas à peine de l'endroit où on les avait troublés, indiquaient aussi qu'ils regardaient la Varenne comme un véritable paradis terrestre.

Le prince ne se sentait pas d'aise; son chien ne quittait

un arrêt que pour retomber dans un autre. Les mains noires de poudre, la figure barbouillée, le prince chargeait son fusil avec une agitation fébrile.

Simonneau pliait sous le poids du gibier.

—Simonneau, disait monseigneur de Condé à son garde, je m'amuse plus, croiras-tu cela? dans ta société que dans celle de M. de Talleyrand, qui est, dit-on, l'homme le plus spirituel de France et de Navarre.

—C'est bien de l'honneur que monseigneur me fait, répondit Simonneau en se rengorgeant, car il commençait à se rassurer en voyant que la meilleure partie de la journée s'était passée sans encombre.

— Quel dommage qu'il faille tout à l'heure que cela finisse! dit le prince de Condé.

— Pourquoi cela, monseigneur? répliqua Simonneau, qui ne se lassait pas d'être trouvé plus agréable qu'un homme dont le prince faisait tant de cas. Nous pouvons reprendre encore une fois les bois; nous n'aurons pas le vent, il est vrai; mais le gibier est si peu tracassé, qu'il n'est pas farouche.

— Et les munitions, Simonneau? Quand j'aurai tiré les deux coups de fusil que j'ai là, je n'en trouverai pas plus de deux autres dans nos sacs.

— Je puis retourner à la ferme.

— Non, non, il ne faut pas abuser des meilleures choses, Simonneau, dit le prince en soupirant. Mais, voyons, pour le bouquet, fais-moi donc tirer autre chose que ces éternels faisans qui, lorsqu'ils s'envolent, me font

toujours l'effet d'une poule de basse-cour qu'on lâche devant moi. Vous n'avez donc pas de bécasses?

— Dame! monseigneur...

— Ah! si nous avions rencontré le braconnier!

— Dieu nous en garde, monseigneur!

— Bah! bah! je lui donnerais un louis, et je connaîtrais de suite les taillis qu'elles fréquentent au passage. C'est un gibier de panier, cela; on vous le paye, à vous autres, et vous ne vous souciez pas de les indiquer à qui vous les prendrait sans vous les payer; je comprends cela. J'ai pourtant diantrement envie de tuer une bécasse.

— Ah! monseigneur! reprit Simonneau, comme si la supposition du prince l'eût mis au désespoir.

Il était dit que le hasard se chargerait, ce jour-là, de démontrer l'innocence de Simonneau aussi bien que de témoigner du zèle avec lequel, lui et ses confrères, conservaient les plaisirs de leur maître. Il n'avait pas fini de parler qu'un oiseau roussâtre sortit à grand bruit d'une cépée de chênes, s'éleva perpendiculairement au-dessus du taillis et s'éloigna en effleurant la cime des arbres de son vol capricieux.

C'était le gibier que le prince avait souhaité.

Il lui lança son premier coup, le manqua et l'abattit du second. La bécasse tomba en voletant, ce qui indiquait qu'elle n'était que démontée.

Simonneau se lança à travers le bois pour la ramasser; le chien ne le suivit pas, il s'était mis en arrêt à quelques pas du buisson d'où était sorti l'oiseau voyageur.

Le prince de Condé amorçait son fusil lorsqu'il entendit un grand cri, et qu'il vit son garde revenir à lui effroyablement pâle et agité.

— Sauvez-vous, sauvez-vous, monseigneur! cria Simonneau d'une voix étranglée par la peur.

Presque en même temps, et comme s'il venait seulement de se souvenir qu'il avait une arme, Simonneau mit en joue, lâcha successivement ses deux coups de feu dans la profondeur du bois; puis, laissant échapper son fusil, qui tomba dans la bruyère, il se sauva à toutes jambes en abandonnant son maître.

Le prince de Condé le regarda disparaître dans le taillis sans rien comprendre à ce qui venait de se passer; mais, lorsqu'il se retourna, un troisième personnage, écartant les branches, venait de pénétrer dans la clairière.

C'était un homme vêtu d'une de ces blouses courtes et de ces larges pantalons que portent les gens de rivière; il tenait à la main un fusil de munition bronzé par la fumée. Sa physionomie était si menaçante, que le prince comprit sur-le-champ que c'était la mort qui venait avec cet homme. Il n'en parut pas épouvanté, et, passant son bras dans la bretelle de son fusil, il le plaça sur son épaule.

L'homme, de son côté, s'arrêta, et, regardant le prince:

— Non content d'avoir tué ma femme, dit-il d'une voix stridente, tu as voulu ma mort, tu as fait tirer sur moi par ton valet; j'hésitais, depuis deux heures que je te suis, à commettre un meurtre; mais maintenant, aussi vrai que le jour nous éclaire, tu vas mourir. Fais ta prière.

— Monsieur, répondit le prince, c'est sans mon ordre que mon serviteur a tiré sur vous ; je le regrette et je n'aurais pas attendu vos menaces pour l'en blâmer.

— Tu as peur, mais tes lâchetés ne te sauveront pas.

Le prince de Condé, à ce mot de peur, haussa les épaules et se mit à siffler un bien aller en croisant les bras et en regardant celui qui le menaçait.

Puis, voyant que l'homme demeurait interdit en face de ce sang-froid :

— Eh bien, voyons, dit-il, qu'attendez-vous? Assassinez-moi, puisque c'est votre intention

— Non, je ne t'assassinerai pas ; tu as un fusil, défends-toi ; je suis un vieux soldat et pas un assassin.

— Vous n'y pensez pas, mon cher monsieur, reprit le prince de Condé d'un ton de suprême dédain ; un duel entre moi et vous? Allons donc !

— Ah ! dit François Guichard, que nos lecteurs n'ont pas manqué de reconnaître, tout monseigneur que vous êtes, ce ne serait pas la première fois que nous aurions fait feu l'un contre l'autre ; nous avons combattu en Allemagne lorsque vous faisiez la guerre à la République. Vous étiez l'ennemi, j'étais la France, moi !

A ce souvenir, le prince tressaillit, ses lèvres blanchirent, son œil se chargea d'éclairs ; il porta involontairement sa main droite à la crosse du fusil suspendu à son épaule ; puis, le rejetant en arrière, il tourna le dos au pêcheur et fit un mouvement pour s'éloigner.

— Et je te laisserai aller, et je laisserai ton crime sans

punition? Non, non, il faut mourir! tu mourras aussi, toi; ma femme et mes enfants seront vengés. Prince de Condé, c'est François Guichard qui te tue.

En disant ces mots, le pêcheur mit son arme à l'épaule, visa à la poitrine le prince qui se retournait, et lâcha la détente.

Le chien s'abattit avec un bruit sec, la poudre du bassinet s'alluma avec une légère fumée, mais le coup ne partit pas.

Pas un muscle du visage du prince de Condé n'avait tressailli.

François Guichard brisa son fusil contre le tronc d'un chêne.

A ce bruit, deux faisans s'envolèrent avec une rapidité prodigieuse; le prince de Condé avait pris son arme et les avait mis en joue; il tira à droite, il tira à gauche. Un nuage de plumes de pourpre et d'or flotta un instant au gré de la brise, et les deux superbes oiseaux tombèrent en décrivant une courbe.

— Crois-tu que je t'aurais manqué? dit le prince au pêcheur d'une voix calme. Tiens, ajouta-t-il en prenant une bourse dans sa poche, voilà de l'or; va-t'en avant que mes gens reviennent, et demande pardon à Dieu du crime que tu as voulu commettre.

François Guichard était devenu tremblant, ses genoux vacillants semblaient se dérober sous lui.

— Mon Dieu! s'écria-t-il, mon Dieu! comment se fait-il que vous soyez à la fois si généreux et si méchant?

— Méchant? dit le prince. Ah çà! mais que diable me chantes-tu là?

— Que vous pardonniez à celui qui a voulu vous assassiner, et que vous chassiez un pauvre homme de la maison où ses enfants sont nés, où sa femme demandait comme une grâce qu'il lui fût permis de mourir!

— Mais sais-je seulement si tu as une femme, si tu as des enfants et une maison! Il y a cinq minutes, mon pauvre ami, j'ignorais encore que tu existasses.

— Oh! reprit le pêcheur d'un air d'incrédulité interrogative, oh! monseigneur, rappelez-vous un peu François Guichard.

— François Guichard!... attends donc...

Puis, après quelques secondes données à recueillir ses souvenirs:

— Ah! c'est toi qui tues mes faisans, gredin! reprit-il.

— Moi, monseigneur? Mais personne ne croira donc à mon innocence! Moi, monseigneur? Tenez, ma pauvre femme est morte cette nuit; elle est, à cette heure, devant le tribunal de Dieu : qu'il ne lui accorde pas le paradis si je ne vous dis pas la vérité; j'aimerais mieux mettre une corde à mon cou qu'un fil d'archal à celui d'un méchant lapin.

— Allons donc! reprit M. de Condé; comment est mort ton père?

— Eh! monseigneur, il a été pendu à la suite d'un braconnage.

— Bien vrai?

— Oh! monseigneur, on ne se vante pas d'avoir eu son père pendu quand ça n'est pas vrai.

— C'est un brevet d'infaillibilité pour toi; je connais ton histoire, et je te réhabiliterai auprès de messieurs mes gardes; raconte-moi maintenant ce qui t'est arrivé avec eux.

François Guichard obéit au prince. Lorsqu'il le supplia de lui laisser la chaumière où, ainsi que le matin même il l'avait raconté à Mathieu le passeur, tout lui parlait des enfants qu'il avait perdus, les yeux du dernier des Condés devinrent humides et brillants.

— Tu es bien heureux dans ton malheur, dit-il; la pauvreté t'a laissé la force de t'abreuver de ces suprêmes et accablantes consolations; je suis prince, j'ai des millions et je t'envie! Tiens, vois-tu ça? continua-t-il en indiquant du doigt une masse sombre de maçonnerie qui se dressait entre les arbres de l'horizon. C'est Vincennes. Eh bien, depuis trois ans, je cherche en vain dans mon âme le courage d'aller m'agenouiller sur une pierre de ses fossés. Je le veux, cependant; il me semble que mon âme serait soulagée si je touchais ces murailles sur lesquelles se sont arrêtés ses derniers regards; mais, chaque fois que j'essaye de m'en approcher, je m'enfuis avec épouvante.

Le vieux Condé demeura muet et rêveur pendant quelques instants; enfin il toussa bruyamment pour étouffer son émotion.

— Ramasse cet argent, reprit-il; il te servira à donner

une tombe à ta pauvre morte, ce qui, depuis un quart de siècle, a manqué à bien des grands de la terre ; quant à ta maison, sois tranquille, on la respectera désormais.

François Guichard prit la main que le prince lui tendait, et la couvrit de ses baisers et de ses larmes.

— Monseigneur, dit-il, que pourrai-je faire pour vous prouver ma reconnaissance?

— Quand tu prieras pour les tiens, répondit le vieux prince, mêle le nom du duc d'Enghien à celui de tes enfants; voilà tout ce que je te demande.

Le pêcheur allait s'éloigner, le prince de Condé le rappela.

— Un instant, dit-il; je t'ai donné le terrain sur lequel, en vertu de ton droit révolutionnaire, tu t'étais permis de construire ton logis. Ce terrain m'appartenait, je n'ai fait qu'user de mon pouvoir de propriétaire; mais tu as rossé mes gardes, tu as à demi noyé un huissier, et cela veut réparation.

— Que Votre Altesse exige-t-elle que je fasse?

— Que tu me retrouves la bécasse que cet imbécile de Simonneau a laissé perdre. Tu vois que je ne suis pas un juge bien rigoureux.

François Guichard se mit en quête de l'oiseau et le retrouva.

C'est ainsi que le pêcheur devint légitime propriétaire de la maisonnette et du clos du bac de la Varenne.

VI

LA BLONDE

L'événement que nous venons de raconter occupa désormais dans les souvenirs de François Guichard une place parallèle et analogue à celle qu'y tenait déjà le siége de Mayence; il clôtura la série des accidents qui avaient signalé la première partie de son existence.

Si torturée que fût l'âme du pêcheur par des regrets que le temps ne savait amoindrir, les quinze années qui suivirent la mort de sa femme s'écoulèrent pour lui paisibles et monotones.

Le lendemain du jour où le crime qu'il avait médité avait eu un dénoûment si inattendu, François Guichard conduisit Louison à sa dernière demeure; il fit une courte prière au bord de la fosse encore béante, rentra chez lui, et passa le reste de la journée enfermé dans sa maison en tête à tête avec la petite Huberte.

En se retrouvant dans cette chambre, tout imprégnée de cette âcre odeur que laisse la mort derrière elle, François Guichard avait commencé de pleurer; mais Huberte, qui avait bien tristement passé les derniers jours écoulés, et qu'un rayon de soleil qui glissait à travers les arbres et traversait les carreaux mettait en gaieté, Huberte se traîna jusqu'à la chaise du pêcheur, grimpa à ses jambes, et, s'installant sur ses genoux, elle commença d'enfoncer ses

deux petites mains dans les joues flasques et ridées du bonhomme, de les élargir et de les rétrécir tour à tour en riant aux éclats des grimaces qui résultaient de ce mouvement de va-et-vient.

François Guichard se fâcha ; mais il n'eut pas plutôt vu les larmes descendre le long des joues roses et marbrées de la petite fille, qu'il oublia son propre chagrin pour ne songer qu'à celui qu'il venait de causer à l'innocente petite créature.

Guichard prit immédiatement au sérieux la maternité qui lui incombait, et jamais femme ne se montra plus attentive et plus tendre pour sa progéniture que François Guichard ne le fut dès lors pour sa petite-fille.

Au lieu de continuer de se livrer à la douleur, il prit ses filets et s'en alla à son travail; mais, pendant qu'il amorçait ses coups, il était inquiet, tourmenté; il avait laissé Huberte seule; un accident pouvait lui être arrivé; la maison était si près de l'eau et l'eau si profonde ! Tout pour elle lui semblait un danger; la pensée de ces dangers le remplissait de terreur, et en même temps ravivait ses douleurs passées. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que cette préoccupation était devenue insupportable. Il laissa là sa besogne, rentra et passa le reste de la journée à arranger, à l'arrière de son bateau, une petite place où il pût déposer l'enfant, où elle serait en sûreté pendant les rares instants où ses yeux se détacheraient d'elle.

A dater de ce moment, François Guichard ne se sépara jamais de la petite Huberte; il renonça à ses pêches de nuit; mais, à cela près, elle n'eut pas d'autre berceau que

celui que le pêcheur lui avait taillé à coups de hachette dans la levée de chêne du bachot.

On comprendra l'affection immense qui se concentra sur la tête de ce petit être dans le cœur de François Guichard. Huberte résumait pour celui-ci, non pas seulement le monde et la vie, mais encore tous les bonheurs évanouis dont elle était le vivant témoignage. Sa présence ne faisait rien oublier : elle rappelait, elle n'amortissait pas les regrets ; elle leur donnait un corps, une forme, l'existence ; et ces souvenirs, ces regrets, le pêcheur ne les eût pas échangés contre une couronne.

Les apparences extérieures de sa tristesse s'étaient modifiées après la perte de ses fils et de sa fille ; ce qui les avait principalement caractérisées, c'était la mauvaise humeur, cette mélancolie des paysans ; il était devenu sombre, farouche, et il souffrait tellement lorsqu'on troublait les rêveries funèbres dans lesquelles il se complaisait sans trêve ni relâche, que bien peu de gens pouvaient soutenir la dureté presque féroce de son regard.

Pendant longtemps, du reste, ces occasions ne se multiplièrent pas. Jusqu'en 1834, la Varenne, le bac et François Guichard demeurèrent dans une solitude profonde, presque absolue.

Cependant les habitants de Champigny et de Créteil, auxquels François Guichard était forcé de recourir pour la vente de son poisson, frappés de la douleur toujours muette, mais toujours poignante, dont la physionomie du bonhomme portait l'empreinte, l'avaient surnommé *le père la Ruine*.

En 1834, époque où s'ouvre le récit auquel ce que nous venons d'écrire sert de préambule, François Guichard, dit la Ruine, avait soixante-cinq ans. Malgré les fatigues inouïes de son dur métier, son corps avait conservé de la verdeur; il tenait son buste légèrement courbé, mais seulement par suite de l'habitude qu'il avait prise de plier l'échine pour tirer sur ses avirons; car, lorsque, drapé dans son épervier, il redressait sa haute taille pour lancer au loin le filet, il rappelait encore le plus jeune de cette mascarade d'empereurs romains que Léopold Robert a intitulés *les Pêcheurs de l'Adriatique.*

Par un contraste très-logique, tous les symptômes de la caducité s'étaient retranchés dans la tête et sur le masque, là où la vie avait été plus active, où les souffrances avaient été plus vives que les travaux n'avaient été rudes. Le soleil avait donné à la peau du bonhomme un vernis fauve, mais sans chaleur, privé de ces marbrures rougeâtres qui l'accompagnent d'ordinaire; c'était le ton mort de la terre cuite. Quelques fils veineux, violacés, serpentant à travers les milliers de plis qui formaient des franges au-dessus de ses pommettes et de ses sourcils, n'empêchaient pas que l'on ne devinât sous le hâle une pâleur étrange chez un travailleur. Les yeux, fortement encaissés dans des orbites que tapissaient des sourcils épais et pendants, étaient rouges, presque sanglants. Ces stigmates du désespoir au milieu duquel vivait le pêcheur ne contribuaient pas peu à donner à sa physionomie cet aspect sauvage que nous avons signalé; ils disparaissaient lorsque, par un examen

plus attentif, on remarquait qu'au milieu de cet entourage la prunelle, dont le bleu s'était teinté de gris, restait empreinte d'une douceur qui allait souvent jusqu'à la tendresse.

Huberte, ou plutôt *la Blonde,* — car c'était ainsi que le père Guichard, qui ne partageait point l'engouement qui avait caractérisé son gendre pour le patron des chasseurs, la désignait d'ordinaire, — *la Blonde* entrait dans sa dix-septième année.

L'éducation rustique qu'elle avait reçue avait merveilleusement servi la prédilection de la nature à son égard; elle était grande, fortement charpentée, sans que de cette épaisseur il résultât rien de commun, rien de grossier; sa taille était certainement loin d'être svelte; mais le développement de ses hanches, la finesse des attaches de son cou, donnaient à sa tournure, sous l'indienne qui accusait nettement ses formes, un caractère de distinction rare chez les femmes de sa classe.

Elle n'était pas jolie, mais on la trouvait charmante.

Son front était un peu bas, son nez un peu court, sa bouche grande, indécise dans ses contours; son menton, comme ceux des rêveurs et des gens faibles, fuyait légèrement en arrière; le soleil lui avait donné une couche de ce bistre dont il s'était montré si prodigue envers François Guichard. Il y avait, comme on voit, fort à redire à tout cela; mais à une femme seule fût venue l'idée de perdre son temps à cette rigoureuse analyse. Un homme se fût contenté d'admirer cette physionomie rieuse et mutine, cette couronne de cheveux dorés et ondés, dont les

spirales soyeuses s'échappaient de dessous le madras qui avait la prétention de les emprisonner; ces narines mobiles, lavées de rose, qui semblaient aspirer la vie et le plaisir à la fois; ces lèvres si fraîches, si jeunes, si gaies, qui découvraient trente-deux perles en s'épanouissant dans un sourire; il ne lui eût pas reproché les tons dorés de ses joues en découvrant sous les plis du fichu une chair dont la blancheur tranchait, en protestant contre elles, avec les teintes de ce que l'on avait abandonné à l'intempérie des saisons.

Huberte adorait son grand-père. Le bonhomme la Ruine s'était fait une règle de ne point associer l'enfant à ses regrets tant qu'elle n'aurait pas dix ans. Lorsque, dans les effusions de sa tendresse rétrospective, François Guichard versait des larmes sur elle en l'embrassant, la Blonde les attribuait à l'affection que portait le vieillard à celle qui peuplait pour lui la solitude de la chaumière; mais, lorsqu'elle eut grandi, elle devint perspicace, elle chercha des causes à la mélancolie constante de son grand-père, elle découvrit ce qui se passait dans son âme; l'hymne funèbre que psalmodiait le cœur de cet époux et de ce père arriva jusqu'à elle, et, avec cette spontanéité de reconnaissance des sentiments vrais, elle entreprit de lutter contre le découragement, contre le désespoir sous le poids desquels elle tremblait qu'il ne succombât. Cette préoccupation de sa jeunessse l'empêchait de ressentir les effets de la détestable éducation que lui donnait François Guichard, ou plutôt de l'absence d'éducation dans laquelle il la laissait,

en ne voulant lui inculquer d'autre science que celle d'aicher les hameçons, de débrouiller les lignes, de raccommoder des filets et de manœuvrer convenablement un bachot. Elle entreprit de dérider le front de ce pauvre homme, et se consacra tout entière à cette tâche. Pour réussir, elle refoula dans son âme la mélancolie native que l'on trouve si souvent chez les femmes qui de bonne heure ont été orphelines. Elle devint rieuse ; elle essayait d'entraîner son grand-père dans la ronde que modulaient sans cesse son imagination et son babil ; le rire se stéréotypa sur sa bouche, et il n'était pas de jour où les échos des coteaux de la Marne ne retentissent des éclats de sa gaieté.

Après les dix-sept années au bout desquelles nous retrouvons nos personnages, Louison, les deux jeunes soldats, la femme du garde vivaient toujours dans le cœur de François Guichard; mais il commençait à se laisser distraire des recueillements solennels dans lesquels il aimait à contempler ces fantômes chéris ; il conversait moins souvent avec ses morts, et ses entretiens avec la Blonde acquéraient un charme qui triomphait de sa volonté et du parti pris ; le rôle de douleur qu'il s'était imposé s'effaçait peu à peu, et peu à peu il s'abandonnait au bonheur d'être le but de ces câlineries enfantines, de ces folles tendresses, de ces soins de tous les instants de la part d'un être jeune et charmant.

Le bonheur est le véritable fleuve d'oubli.

Les événements décidèrent que Huberte n'atteindrait pas le but qu'elle s'était proposé.

Le prince de Condé était mort. La Varenne, de domaine princier qu'elle était, devenait domaine de spéculation ; la bande noire s'était abattue sur les taillis, sur les plaines, sur les bruyères de la presqu'île ; elle en louait la chasse à de braves bourgeois, en attendant que le moment fût venu de dépecer du bec et des serres la propriété seigneuriale et de la lancer à tous les hasards de l'enchère.

Dès l'aurore, la terre s'émaillait de messieurs habillés de velours, guêtrés de cuir, portant carnassière et fusil ; de chiens blancs, noirs, gris, roux, appartenant à toutes les espèces décrites, et cette bande imprimait la terreur à toute la population à poil et à plumes de la contrée.

Cela importait peu au père la Ruine.

Mais, en même temps, des aventuriers du faubourg qui jusque-là avaient borné à Saint-Maur leurs explorations hebdomadaires, alléchés non point par ce qui commençait à transpirer de la beauté du site, de la transparence des eaux à la Varenne, mais par ce qu'on racontait des développements fabuleux de la population aquatique des êtres à écailles et à nageoires sur lesquels jusque-là François Guichard avait régné en tyran, commencèrent à se rencontrer sur les deux rives de la Marne.

De temps en temps, lorsque doucement il faisait cheminer son bateau sans que ses rames fissent aucun bruit, sans que le sillage de la nacelle ridât la surface de l'eau, le bonhomme la Ruine voyait poindre un long roseau qui s'avançait en dehors de la saulée ; à l'un des bouts de ce roseau pendait un fil de soie ou de crin auquel était atta-

ché un bouchon ; à l'autre bout, il découvrait un monsieur qui concentrait tout ce que Dieu a départi d'intelligence au roi de la création à suivre les signaux télégraphiques que ce moniteur de la voracité des poissons pouvait faire sur le miroir liquide.

Au rebours de leurs confrères de la plaine, les amateurs des bords de l'eau offraient à l'œil une grande variété de costumes ; les uns étaient en blouse, les autres en veste, quelques-uns en manches de chemise, d'autres en habit, ni plus ni moins que s'il se fût agi d'une noce. Seulement, l'uniforme était dans les physionomies.

La pêche à la ligne est la plus négative de toutes les passions ; la première vertu de ceux qui l'exercent est la patience. Sa pratique exagérée finit par éteindre l'action du regard humain, par lui donner quelque chose de l'atonie qui caractérise l'œil de la proie que le pêcheur convoite ; elle paralyse en même temps tous les muscles expressifs du visage. Quelque dissemblables qu'ils soient entre eux, il y a toujours dans la figure de deux pêcheurs à la ligne un côté qui offre des rapports similaires : ils sont arrivés à constituer une variété dans l'espèce humaine.

Malheureusement, les premiers qui s'étaient aventurés sur cette terre vierge obtinrent des succès.

Plus le but que l'homme poursuit est humble, microscopique même, plus il s'attache à le relever pour le mettre au niveau de l'orgueil, dont il ne parvient jamais à se débarrasser complétement. Le pêcheur, ainsi que le chasseur, attache au bulletin de sa gloire autant d'importance

qu'un général aux hauts faits de son armée; ils mettent autant d'emphase l'un que l'autre à raconter leurs exploits.

Dans les petits cafés, chez les marchands de vin du faubourg Saint-Antoine, ces exploits prirent des proportions homériques; les goujons que l'on tirait de la Marne à la Varenne ne pesaient jamais moins d'une demi-livre; quant aux carpes que l'on avait manquées, les héros de ces narrations racontaient que, si très-heureusement la ligne ne s'était pas rompue dans une des péripéties de la lutte, elles allaient infailliblement les entraîner dans la rivière : le poisson avait failli prendre le pêcheur !

Les auditeurs de ces récits se sentaient allèchés par la couleur fantastique qu'on y donnait ; ils rentraient chez eux, rêvant des matelotes pantagruéliques, des fritures homériques, et, le dimanche suivant, ils prenaient le chemin que les hardis batteurs d'estrade avaient tracé.

Tandis que la physionomie du père la Ruine, un instant éclaircie, allait se réassombrissant, celle de Mathieu le passeur s'épanouissait chaque jour davantage.

Mathieu n'avait nulle poésie dans l'âme; il ne désirait rien de plus au monde que de voir grossir le nombre des chalands de son bac, la solitude de la Varenne se peupler; il n'aimait rien tant ici-bas que le bruit des verres s'entrechoquant, que les chants des buveurs, et même que les bégayements de l'ivresse, surtout lorsqu'il pouvait escompter tout cela.

Afin de ne pas manquer l'occasion qui s'était offerte le jour où le premier de ces pionniers de la civilisation avait

regardé d'un œil désireux le bac et ses alentours, Mathieu avait planté horizontalement dans la façade de sa maison un sapin garni de ses branches, acheté trois cents bouteilles de vin bleu à un vigneron du coteau, une demi-douzaine de vieilles casseroles à un chaudronnier de la rue de Lappe, métamorphosé audacieusement madame Mathieu en cordon bleu et écrit sur son mur cette enseigne fallacieuse :

AU RENDEZ-VOUS DES MALINS PÊCHEURS.

MATHIEU, MARCHAND DE VINS PÊCHEUR,

Fait noces et festins, matelotes et fritures. Salons et cabinets de société.

Tout était mensonge dans cette annonce, mais Mathieu en avait pressenti la puissance.

L'épithète de pêcheur accolée à son nom était tracée en triples capitales ; c'était sur elle que, en observant le goût favori des hôtes qu'il demandait à la Providence, il avai compté pour faire fortune. Il devinait ce bonheur qu'éprouvent les hommes qui exercent une profession par occasion, par passe-temps, à se frotter, à serrer la main à ceux qui la pratiquent sérieusement. De plus, cette épithète indiquait qu'un amateur malheureux trouverait toujours à garnir son panier de consolations à juste prix.

La réputation de la Varenne comme but de promenade, comme théâtre de pêches miraculeuses, commençait à s'établir. Quelques bourgeois pères de famille se firent accompagner de leurs femmes et de leurs enfants dans leurs excursions ; bientôt les promeneurs arrivèrent par

douzaines le long du chemin de Saint-Maur ; chaque dimanche, Mathieu était forcé d'ajouter de nouvelles rallonges aux tables qu'il avait taillées en bois grume et plantées au bord de la berge. Toute la nuit des jours de fête, ce petit coin, jadis si paisible, retentissait de cris, de chants, et aussi d'invectives et d'injures, et enfin, un jour que François Guichard, accompagné de la Blonde, partait pour la pêche, celle-ci, qui portait sur sa tête une brassée de filets, se retourna vers lui et lui dit :

— Regarde donc, père. Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ?

Le père la Ruine aperçut trois hommes dont l'un lui parut un bourgeois, et dont les deux autres étaient des maçons. A l'aide d'une chaînette en fer, ils mesuraient le terrain qui attenait au clos de la maisonnette du pêcheur.

VII

ATTILA

L'étranger qui dirigeait les opérations graphiques des deux maçons était un homme de trente-cinq à quarante ans. Sa mise tenait à la fois du bourgeois et du travailleur. Sa redingote aux manches bouffantes, au collet cartonné et dépassant l'occiput, avait [illegible] date comme une médaille ; cette date remontait à q[illegible]nes années en arrière. Cependan[illegible]it au[illegible] nous parlons de la redingot[illegible]lui[illegible]ût sortie de la veille d[illegible]u[illegible] plis fortement

accusés entre les deux épaules expliquaient cette conservation extraordinaire en attestant que ce vêtement ne faisait que de rares apparitions sur l'échine de son propriétaire, et que la majeure partie de son existence, il l'avait passée dans une armoire, soigneusement enveloppé et à l'abri des outrages de la poussière.

Le pantalon, tout au contraire, attestait d'éclatants services. Il avait été gris ou blanc cendré; la teinture l'avait fait passer au noir, et l'usage le ramenait à sa couleur primitive en le râpant jusqu'à la trame. Il est vrai qu'il lui rendait d'une façon ce qu'il lui ôtait d'une autre. Sur les cuisses, aux genoux, à tous les endroits enfin où les mains reposaient, il avait été largement maculé de graisse, et sur cette graisse la poussière des ateliers et la limaille des métaux avaient déposé un enduit qui, faisant corps avec elle, rendait certaines parties lustrées et luisantes comme le pantalon de cheval d'un hussard, et lui donnait en outre la consistance du cuir.

Cet homme était de moyenne taille, replet sans être gras. La lymphe dominait chez lui et boursouflait les chairs. On sentait du vide sous sa peau. Sa figure ressemblait à une vessie à moitié gonflée d'air et ridée çà et là; elle en affectait aussi les teintes jaunâtres et terreuses. Il était difficile
rprendre une pensée dans ses yeux, dont l'un était
atone comme s'il eût été de verre, tandis que son
ıotait sans cesse avec une rapidité vertigineuse.
le sa lèvre, l'habitude qu'il avait de la mor-
indiquaient une préoccupation à peu près

constante de lutte astucieuse appliquée aux plus menus détails de la vie. Sa tournure était commune et ses épaules s'arrondissaient, comme cela arrive aux hommes dont les vertèbres se sont courbées pendant de longues années sur un étau.

Ce personnage s'appelait Attila-Unité-Quartidi Batifol, ce qui indique clairement qu'il était né en plein 93, et que son père avait été un des plus fervents adeptes du calendrier révolutionnaire.

Ainsi que nous en avons tout d'abord préjugé d'après son costume, sa profession le rattachait à la fois aux classes bourgeoise et ouvrière. Dans la corporation des ciseleurs en bronze, il occupait la position de façonnier.

Le façonnier est l'entrepreneur auquel le fabricant confie une partie des travaux que celui-là fait exécuter à forfait et à ses risques et périls.

Attila Batifol (le façonnier avait depuis longtemps renoncé à ses autres prénoms) était né hargneux, envieux, sournois et menteur, comme on naît borgne, boiteux, bancal ou bossu.

L'éducation qu'il avait reçue ne pouvait faire rentrer en dedans ou disparaître aucune des protubérances malsaines de son cerveau. Dès l'âge de dix ans, il était apprenti dans un atelier de bronze; il fut assez maltraité par son patron, par les ouvriers plus âgés que lui, pour puiser dans ces accidents de son jeune âge une haine profonde contre ses semblables.

A douze ans, le petit Batifol pensait déjà à l'avenir, et,

chose bien plus étrange, l'avenir chez ce jeune rêveur n'avait ni mitre à rubis, ni épaulettes à graines d'épinard, ni fringant attelage, ni cordon au cou ; c'était un avenir prosaïque et bourgeois, tel que rarement se le représentent les précoces imaginations. L'avenir pour lui, c'était celui d'être patron à son tour, de rendre avec usure à autrui le mal qu'il avait pu recevoir, et en même temps de goûter aussi des jouissances dont sa lèvre lippue indiquait qu'il devait devenir friand.

Batifol n'eut pas plutôt songé, que l'instant d'après il était à l'œuvre, et s'occupait d'assurer cet avenir sur les plus solides de toutes les bases, l'ordre et l'économie.

Il empilait religieusement les gros sous qui lui venaient de ses pourboires, les confiait à un vieux bas, dissimulait le vieux bas dans sa paillasse, et s'abîmait dans leur contemplation, la seule satisfaction qu'il se permît de demander à son trésor.

Batifol avait encore plus d'ordre qu'il n'avait d'économie.

Lorsque d'apprenti il passa compagnon, s'il s'abreuvait largement à la fontaine, en revanche il se mesurait tout juste ce qu'il lui fallait de nourriture pour ne pas mourir de faim ; bien entendu qu'il ne s'accorda jamais aucune de ces petites orgies hebdomadaires que les ouvriers appellent des *noces* et dont les meilleurs d'entre eux ont quelquefois besoin pour retremper leurs forces. Il ne fut pas davantage des sociétés chantantes, alors fort en vogue : les flots de vin et l'enthousiasme qu'y faisaient couler Désaugiers et

Béranger l'épouvantaient lorsqu'il songeait a ce qu'ils devaient coûter. Il fut beaucoup moins encore des affiliations politiques : le rôle de martyr n'allait pas à ses goûts positifs.

Il vécut humble, triste, morose, solitaire, enflant son bas à le crever, faisant soulever son matelas en monticules alpestres, et dormant sur ses noyaux, non pas de pêche, mais de cuivre et d'argent, aussi délicieusement que si sa paillasse eût été rembourrée d'édredon; ce qui, n'en déplaise à Guatimozin, est de beaucoup préférable aux roses.

Il jouissait, il est vrai, en expectative; il savourait d'avance l'avenir qu'il se ménageait. Bien lui en avait pris du reste d'être économe; la nature est bien plus équitable qu'il ne semble; elle établit ordinairement une très-sage répartition entre nos qualités et nos défauts; les accumulations de vertus sont rares; les gens de goût et de talent ont ordinairement une exubérance de séve qui les empêche de tirer un profit matériel par trop considérable de ces avantages; elle les avait prudemment refusés à Batifol, qui leur eût fait rendre cent pour cent.

Quoi qu'il en fût, à vingt-cinq ans, il possédait dix mille francs; il songea qu'il était temps de poser le premier jalon de sa fortune à venir. Mais ses capitaux ne lui semblaient pas suffisants pour son entreprise, et l'attente commençait à lui paraître longue.

Le patron chez lequel il travaillait alors avait reçu d'un sien camarade le dépôt de papiers politiques fort impor-

tants qui pouvaient, non-seulement compromettre cet ami, mais encore celui qui avait consenti à les recéler. Ces papiers étaient cachés dans un vieux coffre, au-dessus de son secrétaire ; il avait rempli le coffre de limaille et de déchets de cuivre.

Un jour, pendant que les ouvriers étaient au travail, la police envahit l'atelier ; elle ne perdit pas son temps en perquisitions inutiles, elle alla droit au coffre, renversa sur le plancher ce qu'il contenait, laissa la limaille et prit les papiers, puis emmena l'imprudent ciseleur, qui se trouva ainsi rattaché au complot du général Berton, dont jamais il n'avait entendu parler, et fut condamné à trois ans de prison.

Pour en finir avec cet imprudent ami, disons que sa santé ne résista pas à la séquestration et au chagrin, et qu'il mourut au bout de dix-huit mois à la Force.

Les agents de police étaient à peine sortis que, tandis que ses camarades devisaient sur ce qui venait de se passer, Batifol remettait froidement la limaille et les débris de cuivre dans le coffre qui avait si mal gardé le secret dont on l'avait fait dépositaire. Batifol était un homme incapable de manquer à ses habitudes.

Les ouvriers du ciseleur incarcéré, quelle que soit la méfiance qui les caractérise ordinairement, ne suspectèrent personne d'avoir vendu le pauvre diable. Cependant un d'entre-eux, plus clairvoyant que les autres, surprit quelques regards tendres échangés entre la patronne et Batifol, et remarqua que, depuis le départ du mari, Attila

prenait des attitudes de maître du logis qui lui semblèrent singulières.

Mais il était si laid, il paraissait si peu fait pour inspirer à une femme le moindre sentiment qui ressemblât à de l'amour, que pas un de ceux auxquels l'ouvrier clairvoyant communiqua ses soupçons ne voulut y ajouter foi.

L'avenir se chargea de lui donner raison. Trois mois après la mort du pauvre prisonnier, les bans de la veuve et de son ouvrier étaient affichés à la mairie du neuvième arrondissement.

On jasa fort dans le quartier; d'aucuns prétendirent voir là une trame aussi habile que perfide, ourdie par l'affreux Batifol autour de son ancien maître : amant de la femme, il s'était débarrassé du mari. Batifol se moqua des propos. Sans bourse délier, il devenait propriétaire d'un établissement considérable, et la joie de ce succès inespéré étouffa en lui toute autre préoccupation.

Le remords est un de ces sentiments larges et puissants qui ne se développent que dans les grandes âmes ; les époux Batifol n'éprouvèrent rien qui y ressemblât.

Cela dit assez que madame Batifol était parfaitement assortie à son nouvel époux.

Lorsqu'il eut atteint le but où tendaient tous ses vœux secrets, Batifol leva son masque d'humilité et de résignation miséricordieuse; il augmenta considérablement le chiffre de ses affaires, et en toute circonstance se vengea de ceux qui l'avaient maltraité jadis dans la personne des gens que le hasard ou la nécessité plaçait sous sa coupe. Nous

disons la nécessité, car, après quelque temps, la maison Batifol fut signalée comme une galère, ne trouva plus à embaucher que ceux que la faim contraignait à ramer sur ces bancs maudits ; mais la faim est un terrible auxiliaire, et celui qui la prend pour alliée peut et doit arriver à son but.

Pendant que de son mieux il opprimait son prochain, Attila Batifol ne se gaudissait pas encore personnellement; l'heure ne lui semblait point encore venue de tenir cette seconde partie de son programme. Il voulait attendre, pour réaliser les projets d'ébattement qu'il avait caressés dans son enfance, que sa fortune fût assise, établie, consolidée et mise à l'abri de ces revers dont ceux qui font du commerce, si grande que soit leur prudence, ne peuvent jamais se voir à l'abri. L'avarice, qui s'était à la longue incrustée dans l'âme de Batifol, lui eût rendu facile ce parti pris, quand bien même il eût eu des passions à vaincre; mais Batifol n'avait point de passions, il n'avait que des fantaisies.

Cependant, comme la présence de madame Batifol au logis, le dimanche, n'était pas une distraction suffisante, après de mûres réflexions il finit par se permettre la pêche à la ligne, distraction qui avait ce double avantage de le séparer pendant quelques heures de sa moitié, et d'être un plaisir peu dispendieux qui promet toujours de rapporter plus qu'il ne coûte.

C'était la pêche à la ligne qui l'avait conduit à la Varenne, et, tout en amorçant ses lignes, en happant ses goujons,

il avait remarqué la tendance que prenait le plus populeux des faubourgs de Paris à se diriger de ce côté.

Depuis longtemps, les intérêts spéculatifs de cet homme lui laissaient pressentir, et cela à une époque où le vingtième du Paris actuel était en chantiers, ce qui se jouerait un jour de millions sur les terrains; malheureusement, sa prudence d'Auvergnat ne lui permettait pas de devenir acquéreur de propriétés qui longtemps encore pouvaient rester improductives.

Ce regrattier commercial, n'étant pas homme à se lancer dans une aussi grande opération, se trouva avoir assez d'amour-propre pour ne pas renoncer complétement à son idée; seulement, il biaisa.

Au lieu d'acquérir près de la Madeleine, derrière les rues de la Chaussée-d'Antin, des faubourgs Poissonnière et Saint-Denis, il se fit adjuger quelque milliers de mètres de terrain à la Varenne.

Sans doute ses bénéfices seraient médiocres, mais aussi il aventurait peu de chose. Ceux auxquels, à la suite de ce besoin d'approbation qui possède les hommes, il confia son petit plan, se moquèrent de lui et le plaisantèrent si bien, que M. Batifol, se rendant à leurs raisons, renonça à l'espoir des bénéfices et en arriva à se considérer comme bienheureux si la vente de ses terres avait pour résultat de lui assurer la propriété gratuite d'une maison de campagne.

Il ne se fut pas plutôt présenté comme but cette prime champêtre, qu'il embrassa son œuvre avec l'opiniâtreté que

nous lui avons déjà vue; il passait son temps à Paris à dessiner sur son établi, avec de la craie, le plan de son habitation future; il créait dans son imagination des jardins peuplés de fruits et de légumes d'un échantillon inconnu chez Chevet, et en même temps il poussait d'une manière plus efficace à l'accomplissement de son désir. Il hantait les cafés, et, pendant quatre heures de la soirée, à l'aide d'une unique et modeste consommation, il continuait une éternelle dissertation sur les charmes de la Varenne-Saint-Maur, auxquels il croyait faire bien peu d'honneur en les comparant au paradis terrestre, en assurant que la presqu'île qu'entoure la Marne avait été le théâtre de la faute de notre première mère.

Ce système, combiné avec celui des annonces dans quelques journaux, obtint un succès prodigieux. En moins de six mois, Batifol fut débarrassé des terrains dont la possession l'avait quelque peu effrayé; il lui restait une dizaine de mille francs de bénéfice, et, en outre, quelques mille mètres de terre au bord de l'eau.

Dès le lendemain du jour où le dernier des contrats partiels avait été signé, le ciseleur conduisit des ouvriers sur les lieux, et se mit en mesure d'asseoir les fondations de sa future demeure. Ses plans et ses dessins allaient enfin se produire en moellons et en briques. Batifol avait toutes sortes d'autres raisons encore pour se presser.

Il voyait approcher le moment où il lui serait enfin permis de donner l'essor à ses projets, et, comme madame Batifol, à mesure que les goûts de villégiature se dévelop-

paient chez son époux, manifestait pour eux plus d'aversion, cette maison n'en promettait que plus d'attrait au ciseleur émancipé.

Batifol avait plusieurs fois vu passer sur l'eau le père la Ruine ; plusieurs fois aussi il lui avait adressé la parole sans que le vieux pêcheur lui laissât prendre prétexte pour prolonger la causerie. Ce mutisme, qualifié de mépris, avait piqué au vif Batifol, que quinze années de bonheur et de succès avaient métamorphosé en tyranneau dès qu'il s'agissait de ses volontés.

Lorsque Huberte sortit de la chaumière, portant sur sa tête le faisceau de verveux que soutenaient ses bras blancs et arrondis, Batifol reconnut la jeune fille, qu'accompagnait le vieux pêcheur. Mais pour la première fois, et en raison de sa position nouvelle, il se permit de remarquer qu'elle était belle. Il mordit sa lèvre à en faire jaillir le sang ; son œil vivant accéléra son mouvement oscillatoire, son œil atone lança une étincelle, et, du bout du mètre qu'il tenait à la main, il toucha légèrement la nuque de la jeune fille.

Huberte se retourna, et, à la vue de cette physionomie étrange, de cette paupière papillotante, tandis que l'autre œil de son voisin roulait sur lui-même comme un de ces ventilateurs en fer-blanc que l'on adapte aux carreaux des estaminets, elle lança au vent un refrain moqueur qu'elle accentua d'un éclat de rire.

M la Ruine, qui marchait à quelques pas de
put supporter ce qu'il considérait comme

une insulte; il arracha le mètre des mains du fabricant, le brisa en mille pièces et en jeta les débris à ses pieds.

Le premier mouvement de M. Batifol avait été de chercher à s'opposer à ce qu'il considérait comme un acte de vandalisme; lorsque les morceaux de son outil tombèrent à ses pieds, il les ramassa, vit en un clin d'œil que le mal était irréparable, et, avec un juron effroyable :

— Vous avez cassé mon mètre, vous le payerez, entendez-vous? s'écria-t-il.

— J'ai cassé votre mètre parce qu'il était insolent, et, tout vieux que je suis, je vous traiterai comme je l'ai traité, si vous continuez.

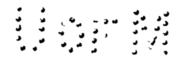
— Ah! laissez donc, grand-père, dit Huberte en intervenant, faut pas faire attention à ces bêtises. Insolent! il voudrait bien l'être, mais il est bien trop laid : cela lui est défendu de par son physique; il nous donne la comédie des singes, et voilà tout. Venez-vous-en, grand-père, et laissez-le faire ses grimaces à ses maçons.

— Oui, tu as raison, la Blonde; tu as bien fait de me retenir, va, car j'aurais fait un malheur. Ah! ces gueux de Parisiens!

Cette dernière exclamation arriva à l'oreille de M. Batifol.

— Vous êtes tous les mêmes! s'écria-t-il, vous dites du mal de ceux qui vous font vivre, tas de canailles! Mais nous allons voir, et, pour commencer, toi qui fais le malin, réponds-moi; tu niches là dedans?

— Oui, et après? dit François Guichard d'un air de défi.



— Après, c'est que tu auras la complaisance de murer, dans les vingt-quatre heures, cette fenêtre qui donne sur ma propriété sans être dans les conditions de la loi, entends-tu ça?

— Eh bien, essayez un peu de la boucher! fit le père la Ruine en brandissant sa rame d'un air menaçant; touchez-y donc seulement à ma fenêtre!

— Ce ne sera pas moi qui y toucherai, ce sera l'huissier que je t'enverrai demain, qui saura bien te décider à le faire.

Depuis sa dernière aventure, le vieux pêcheur était devenu fort timoré à l'endroit de tout ce qui touchait à la justice; il résista à la Blonde, qui cherchait à l'entraîner.

— Boucher ma fenêtre! reprit-il; ah! je dirai aux juges pourquoi vous désirez que je la ferme. C'est parce que, de là, je vois la rivière en aval, et qu'il n'y a pas moyen, tant que je vous guette, de voler les outils et le poisson du pauvre monde, comme vous avez coutume de le faire, tas de propres à rien de Parisiens! Non, non, la justice est trop juste pour m'y forcer, ayez pas peur!

— Il est dans son droit pourtant, père la Ruine, dit un des maçons qui s'était approché; ne plaidez pas cela, vous perdriez.

— Son droit! son droit de manger l'air et le jour d'un pauvre chrétien? son droit de me priver de ce que le bon Dieu nous donne?

— Ce n'est pas tout, dit Attila Batifol d'une voix que la colère rend c'est à toi ce poirier? Bien! voilà

des branches qui pendent sur mon terrain. A bas les branches! Je vais faire bâtir un mur de ce côté. Je pense bien que tu es trop gueux pour prendre ta part de la mitoyenneté: eh bien, ne t'avise pas d'y planter un clou, dans mon mur, d'y faire courir un liseron, d'y appuyer une cheville; sans cela, procès, entends-tu bien! je te guetterai de près, mon voisin, et, à la première atteinte à mes droits, je te ferai manger ta cassine, ton bachot et tes frusques!... N'oublie pas ma menace. — Et vous, continua-t-il en s'adressant aux ouvriers, dépêchons; j'ai hâte de voir la maison debout pour tenir à cet homme ce que je lui promets. Allons, allons, à l'ouvrage; vous aussi, vous êtes des fainéants à la campagne; je vous montrerai, moi, comment on doit trimer. Allons, chaud, enlevons ça!

Le fabricant s'éloigna. Le père la Ruine resta pendant quelques instants muet, immobile, comme s'il eût été frappé de la foudre.

Il ne se résignait pas à voir ce qu'il appelait sa rivière envahie; mais à présent, c'était pis encore. Parmi tous les malheurs que l'apparition des Parisiens à la Varenne lui avait fait envisager, il n'avait jamais pensé à celui qui devait résulter pour lui d'un tel voisinage. Il n'avait jamais songé qu'une maison pût venir se planter auprès de la sienne, qu'on lui demandât le sacrifice de la haie d'aubépine qui donnait de si doux parfums au printemps et qui formait en été un cadre verdoyant au petit jardin; cadre tout peuplé d'oiseaux, joyeux musiciens dont le concert égayait les alentours, tandis qu'assis à l'ombre du feuil-

lage le bonhomme et sa petite-fille raccommodaient leurs filets.

Toutes les plaies de son âme se rouvrirent et saignèrent; il pleura et se sentit si découragé, qu'il voulut rentrer à la maison et renonça à aller au travail.

Huberte, qui comprenait que la distraction était plus nécessaire que jamais au bonhomme, parvint à le décider à aller sur la rivière; mais, quoi qu'elle fît, ni par les chansons les plus gaies, ni par les grimaces à l'aide desquelles elle essayait de contrefaire la physionomie hétéroclite de leur futur voisin, elle ne put cette fois parvenir à dérider le visage de son grand-père.

VIII

L'INVASION DES BARBARES

Monsieur Batifol fit construire sa maison, et, de par la loi, François Guichard fut sommé de boucher la croisée qui prenait jour sur la propriété voisine.

Il tempêta, ragea, maugréa; mais il avait eu affaire une fois à la loi : il savait donc ce qu'il en coûtait de se mettre en travers.

Il obéit.

On avait commencé par se moquer du ciseleur, qui avait jalonné, empierré, macadamisé, étiqueté des rues dans les jachères, rues auxquelles il manquait pour le moment ce qui les constitue d'ordinaire, c'est-à-dire des

maisons; mais les rieurs ne tardèrent pas à passer de son côté.

L'élan était imprimé, les moutons de Panurge se mirent en branle peu à peu, et, en moins de temps que l'on n'eût pu le croire, la solitude se peupla, les champs se transformèrent en jardins, les buissons se changèrent en murailles.

L'exemple de Batifol avait électrisé les acquéreurs de ces terrains. Aussi, à son exemple, chacun d'eux se mit-il à l'œuvre. A mesure que les pierres s'étageaient et s'alignaient le long de la Marne, le mouvement grandissait. Le commerce parisien, depuis la place du Châtelet jusqu'à la barrière du Trône, entrait en fermentation; le désir immense qui pousse tous les hommes à posséder un petit coin de cette terre à laquelle petit ou grand doit rendre l'argile qu'il lui a empruntée, fut alors si habilement exploité, on promit de le satisfaire à si bon compte, on le présenta comme un caprice tellement innocent et si peu dispendieux, que les plus sages s'abandonnèrent à cette fièvre de villégiature, et nombre de privilégiés qui pouvaient disposer d'un petit capital, ne se doutant guère des déceptions qui attendent tous les créateurs, commencèrent d'exécuter des chefs-d'œuvre architectoniques dans l'île.

L'un, sentimental et modeste, résolut d'abriter ses amours sous le toit de paille d'une chaumière, et choisit l'échantillon de ce que l'art dans ce genre a produit de plus rustique depuis Évandre jusqu'à nous; un autre,

voyageur en vins fraîchement débarqué du lac de Genève, à la suite d'une excursion dans l'Oberland entreprise pour la plus grande gloire du trois-six, en avait rapporté une invincible prédilection pour les chalets. Cette prédilection se traduisait par une maison en bois, avec persiennes vertes, balcons découpés, et pavés sur les toits pour résister à l'avalanche. Les murs blancs qui étouffaient son jardinet étaient chargés de représenter les prés neigeux du mont Blanc et de la Jung-Frau ; tel autre se dotait d'une villa italienne à toit plat, avec une balustrade formant terrasse. Enfin un quatrième allait jusqu'au temple grec.

La distribution des jardins variait plus encore que l'aspect architectural du nouveau village ; généralement elle était pittoresque : il est difficile de vulgariser les fleurs et de rendre les arbres ridicules. L'un se contentait d'un parterre enrichi d'un carré d'épinards et d'un carré de laitue, mêlant modestement l'utile à l'agréable ; un autre se livrait bravement, dans ses vingt mètres carrés, à la culture des céréales, et, ayant semé soixante-six grains de seigle, méditait un mémoire à l'Académie des sciences sur l'ergot et la nielle, qui affligent cette plante comme la petite vérole affligeait l'humanité avant la philanthropique découverte de Jenner.

Au reste, le mouvement commercial constatait cette nouvelle existence de la Varenne.

En moins de six mois, une demi-douzaine de marchands de vin étaient venus faire concurrence à Mathieu le pas-

seur, et lui enlever le monopole du rafraîchissement public qu'il avait si longtemps exercé.

Les différents autres besoins de l'estomac pouvaient, aussi bien que celui de la soif, se satisfaire dans le pays. Le dimanche, on commença de sentir sur la berge l'odeur de la côtelette rôtie et du boudin grillé, tandis que, pareil à un parfum d'Orient, le café que l'on brûlait aux portes jetait son arome à tous les courants d'air qui descendent et remontent la Marne.

Puis, à côté des six ou sept débitants de boissons qui vendaient le vin de Chennevières pour du Joigny, et l'absinthe de la rue des Lombards pour de l'absinthe suisse, on vit successivement s'établir un boucher, un boulanger, un épicier, voire même une marchande de modes.

Ce n'est pas tout encore : en même temps que la plaine devenait village, le rivage se créait port. Une vingtaine de barques, de canots, de bachots, étaient les uns après les autres venus prendre leur rang d'amarrage le long de la berge où la vieille embarcation du père la Ruine avait vécu solitaire pendant tant d'années. Cette berge elle-même n'était point à l'abri du bouleversement général ; on la redressait, on l'aplanissait, on la façonnait, ici en abrupte falaise, là en talus insensible ; on en extirpait soigneusement les joncs aux longues tiges lancéolées, les roseaux dont les aigrettes légères se balançaient au vent avec de doux murmures, les oseilles sauvages parées de pourpre et d'émeraude, les consoudes aux larges feuilles et aux clochettes blanches ou violettes, tout ce qui avait enfin un

caractère pittoresque ou sauvage. La régularité devenait la seule parure des bords du fleuve, et la teinte jaunâtre de la glaise taillée en glacis remplaça, au bout d'un certain temps, le tapis d'herbe verte, fine et serrée qui s'étendait au bord de la rivière.

En même temps aussi, les mœurs s'humanisaient. La bergerie et les prédilections champêtres des braves pionniers du faubourg duraient ordinairement depuis le samedi jusqu'au dimanche soir ou au lundi matin. Qui eût passé par là et rencontré ces braves citadins chaussés de sabots, vêtus de blouses, coiffés de chapeaux de paille, le tout d'une simplicité exagérée; qui les eût contemplés piochant, bêchant, binant, sarclant, émondant, voiturant des pierres sur leur dos ou des seaux au bout de leurs bras; qui les eût entendus causant horticulture, pêche et chasse, agitant de graves questions à propos de greffes, de marcottes, de boutures, de tubercules et de plants de vigne, se fût cru à coup sûr au milieu d'une colonie agricole; mais, après vingt-quatre heures données à l'innocente comédie à laquelle chacun s'amusait, la satiété apparaissait, fantôme au visage blême, aux bras pendants, à la bouche tordue par l'ennui; on bâillait un peu, puis les plaisirs dont l'usage avait fait un besoin reprenaient tout leur charme et tout leur attrait.

Alors ce n'étaient plus les champs qui avaient absorbé la ville, c'était la ville qui avait absorbé les champs; la légion des cabaretiers voyait se multiplier ses chalands; buvait, non-seulement dans l'enceinte des établisse-

ments destinés au culte de Bacchus, comme disaient les chansonniers du Caveau, lesquels florissaient à cette époque, mais encore sur toute la ligne du rivage. Il n'était pas de morceau de bois ressemblant à une chaise, à une table, à un banc, sur la berge, qui ne servît de socle à un ivrogne, si l'ivrogne était assis, ou à un litre de vin bleu, si l'ivrogne était couché à terre. Les tonnes se vidaient avec accompagnement de refrains bachiques ou de coups de poing; l'idylle du matin était devenue saturnale le soir, et, pour qu'elle fût complète, on retrouvait, chez les villageoises des environs descendues pour le bal, les mœurs, le langage, les attitudes chorégraphiques des nymphes de la barrière, que, avec une faculté d'assimilation qui faisait le plus grand honneur à leur intelligence et à la souplesse de leur taille, elles n'avaient pas mis deux mois à s'approprier.

Ce bouleversement radical de la vieille Varenne avait produit sur François Guichard l'effet que naturellement on devait en attendre; il est un âge où les idées arrivées à leur maturité sont rebelles à toute modification, et où l'on ne rompt point avec des habitudes consacrées par le temps. Quarante années de jouissance paisible et non contestée de la rivière et du pays avaient constitué pour le père la Ruine une sorte de possession que jamais il ne s'était attendu à voir troubler de la sorte. Aussi regardait-il les nouveaux venus, quelle que que fût la légitimité de leurs titres, comme des barbares, comme des envahisseurs, comme des ennemis cent fois pires que ne l'étaient jadis

les Prussiens qui combattaient contre lui sous les murs de Mayence.

Sa haine native contre les Parisiens s'était accrue et des mauvais procédés de M. Batifol envers lui et de la désolation de sa chère solitude, lorsqu'il vit le mur blanc de son voisin emprisonner le jardinet de la chaumière, lorsque les maçons, pour complaire à celui qui les employait, se donnèrent la distraction d'émailler de plâtre et de chaux la jolie haie d'aubépine qui au printemps se couvrait de si jolies fleurs blanches et roses. Il fallait que Huberte se jetât aux genoux du vieillard pour l'empêcher de répondre par des voies de fait aux moqueries dont les ouvriers accompagnaient leurs provocations.

Cette colère eut la puissance que n'avait eue ni la tendresse filiale ni la douce gaieté de Huberte : elle contraignit le grand-père à abandonner définitivement le pays des ombres pour rentrer dans la réalité, elle écarta de sa pensée les chers morts avec lesquels il se plaisait à vivre; elle l'exhuma enfin, et, par un phénomène assez naturel, elle retrempa ses forces, elle le rajeunit. Fouetté par la passion, son sang commença de se dessiner en bleu dans le réseau de ses veines, de donner un ton plus chaud au bistre de son teint, et de se révéler dans ses yeux par des éclairs.

Au reste, les habitudes et les travaux du père la Ruine et de la Blonde étaient restés les mêmes que par le passé. [illegible] que [illegible] soleil demeurait sur l'horizon, eux demeu-[illegible] rivière, où, pendant cinq ou six jours de la

semaine, la révolution opérée dans le pays n'était pas encore sensible. Pendant cette période de temps, si par hasard quelque curieux, si quelque amateur, si quelque importun enfin, — et pour François Guichard curieux et amateurs n'étaient pas autre chose que des importuns, — s'approchait du bachot du vieux pêcheur, celui-ci suspendait son travail et, pour le reprendre, attendait en grommelant que l'importun se fût éloigné. Sa méfiance de braconnier aquatique s'était exaltée et touchait à l'absurde: on avait pris son repos, on avait foulé aux pieds les souvenirs qui étaient toute sa vie; et, dans sa préoccupation misanthropique, il en était arrivé à se convaincre que tout homme qu'il rencontrait était son ennemi et ne songeait qu'à surprendre ses secrets, c'est-à-dire les places où il tendait ses outils, afin de lui voler son poisson.

Aussi, le dimanche, demeurait-il invariablement enfermé chez lui; en vain la Blonde, dont le caractère était loin d'avoir adopté la sombre misanthropie de son grand-père, stimulée par les bruits joyeux du bal champêtre qui arrivaient jusqu'à elle, suppliait-elle le vieillard de s'asseoir sur un banc de gazon placé sous les hauts peupliers qui étendaient leurs branches sur la chaumière: François Guichard ne le permit jamais, et, un jour qu'elle avait regardé par la fenêtre, avec une attention qui n'était point exempte d'émotion, une contredanse que quelques jeunes gens avaient formée sur la berge, il lui adressa les seules paroles un peu dures qu'il lui eût fait entendre de sa vie.

Le père la Ruine redoutait ces pandours pour sa

fille, plus encore qu'il ne les craignait pour son poisson

Il va sans dire que, quelles que fussent les merveilles architecturales qui s'échafaudaient à deux pas de lui, jamais François Guichard ne daigna les honorer d'une minute d'attention.

M. Batifol était, nous devons le dire, on ne peut plus sensible au mépris de son voisin, et ce mépris ne contribuait pas peu à augmenter le nombre des griefs qu'il nourrissait contre lui. Comme tous les enrichis dont la fortune a été subite et inespérée, cette fortune l'étonnait plus que qui que ce fût; lorsqu'il considérait sa villa à toit plat, ses balcons à tuiles courbes, il se demandait s'il était bien possible qu'elle lui appartînt en toute propriété. Il caressait ses papiers gris à filets d'or et ses meubles recouverts de perse, avec la tendresse admirative d'une mère pour le fruit de ses entrailles. Il se mirait dans son œuvre comme un bellâtre dans sa glace. Il comprenait difficilement que l'on passât devant ce qu'il appelait son monument, sans que l'on ôtât son chapeau.

M. Batifol avait contre le père la Ruine un autre grief plus fort encore peut-être que l'indifférence que manifestait celui-ci à l'endroit de sa maison. C'était la jalousie de métier. Insensiblement, le ciseleur s'était pris à l'hameçon qu'il destinait aux habitants de la Marne. Ce qui pour lui d'abord n'avait été qu'une distraction était devenu une manie; enfin la manie avait atteint la hauteur de la passion, sans doute parce qu'elle était malheureuse.

-ffet, M. Batifol avait essayé sans succès de

tous les engins. Son peu de chance à l'exercice de la pêche était devenu proverbial à deux lieues à la ronde; il n'était pas jusqu'aux goujons les plus minimes, jusqu'aux ablettes les plus exiguës qui ne fouettassent insolemment et impunément de leur queue l'appât auquel il croyait les prendre. Cette infériorité flagrante exaspérait Batifol et n'avait pas peu contribué à lui faire prendre en grippe l'expérimenté pêcheur, dont la renommée exagérait encore les exploits.

Cependant, et après avoir donné pendant un certain temps cours à sa mauvaise humeur, M. Batifol semblait tout à coup s'être radouci.

Plusieurs fois, et sans être rebuté par les furieux coups de boutoir qui étaient ordinairement la réplique à ses avances, il essaya d'entamer une conversation banale avec le vieux pêcheur, sur la pluie, sur le beau temps, sur ses infortunes aquatiques, sur les espérances et enfin sur les réalités de la pêche; mais, en même temps, il s'était surtout humanisé pour Huberte.

D'abord il s'était contenté, lorsqu'il l'avait vue apparaître sur le seuil de la chaumière du père la Ruine, de faire agir télégraphiquement ses yeux dépareillés, pour exprimer la profonde admiration qu'il ressentait à l'endroit de sa jolie voisine, et la sympathie amoureuse qu'il éprouvait pour elle. Aux sourires que ses agaceries faisaient passer sur les lèvres vermeilles de la Blonde, M. Batifol s'enhardit. La sottise ne marche jamais sans avoir au bras sa sœur la vanité.

M. Batifol, se croyant agréé, redressa son échine tordue, renfonça son menton pointu dans sa cravate, et, tout en dodelinant la tête, il promena sa main sur ses meubles avec plus d'amour que jamais. Enfin, un jour que la Blonde sortait de chez elle pour faire les commissions du pauvre petit ménage, il la suivit et lui adressa la parole. Ce qu'il put lui dire, on le devine sans que nous ayons besoin de le répéter; mais ce que nous ne pouvons passer sous silence, c'est que les sentiments qu'exprimait M. Batifol juraient si bien avec son profil de chouette et sa tournure de babouin, qu'ils déterminèrent chez la Blonde un accès de gaieté dont elle faillit étouffer.

Avec l'imprudence de la jeunesse, elle n'eut point la raison de se priver de la distraction que lui procurait le galant ciseleur. Or, il faut pardonner à la Blonde ce moment d'erreur; car, depuis que M. Batifol s'était avisé de fonder une ville aux bords de la Marne, c'étaient les seuls joyeux instants qu'eût connus la petite-fille de François Guichard.

Mais de la gaieté de la jeune fille, que M. Batifol prit pour un encouragement, il résulta qu'il se tint presque droit, inclina sa casquette sur l'oreille, et marcha les bras ballants en fredonnant un petit air de vaudeville.

Il était clair qu'il allait devenir entreprenant.

Un soir, Huberte était sortie. Quoique l'on fût arrivé aux plus beaux jours du printemps, la journée avait été froide et humide, et le père la Ruine, demeuré sur la Marne de l'aube du jour à la nuit tombante, séchait son habit à un

feu de broussailles ramassées par lui; une lampe suspendue dans l'âtre éclairait si faiblement les murs noirs et enfumés de la chambre, que ce n'était que quand la flamme gagnait quelque feuille sèche restée aux branches et montait dans l'âtre que l'on pouvait distinguer les meubles, les ustensiles de ménage et les deux lits avec le baldaquin de serge verte.

Le bonhomme, les deux mains étendues au-dessus du foyer, paraissait rêveur, et l'était en effet, lorsque tout à coup un bruit de pas précipités, venant du dehors, lui fit redresser la tête. Au même instant il lui sembla entendre un cri étouffé, et dans ce cri reconnaître la voix de sa petite-fille.

Évidemment, un accident quelconque arrivait à Huberte.

Le vieillard se sentit froid au cœur. Il bondit avec tant de précipitation, qu'il renversa l'escabeau sur lequel il était assis, et courut à la porte. Mais à peine avait-il fait deux pas, que cette porte s'ouvrit et donna passage à Huberte.

L'enfant paraissait émue; elle était essoufflée comme quelqu'un qu'une course effarée a mis hors d'haleine. Une fois dans la chambre, elle poussa le verrou de la porte avec une vivacité singulière, et se jeta dans les bras de son grand-père.

— Qu'as-tu, la Blonde?... qu'est-il arrivé?... que t'a-t-on fait?... demanda le vieillard avec l'anxiété qu'excitait en lui cette pantomime inusitée.

Puis, éclairé par une lueur subite, sans attendre la

réponse de la jeune fille, comme s'il eût pressenti que celle-ci avait été exposée à quelque insulte, il s'élança sur la berge avec une vivacité toute juvénile.

La berge était déserte; le vent sifflait et soulevait les vagues de la rivière, qui scintillaient dans l'ombre, tandis que la mouvante silhouette des arbres se courbait et se redressait.

— Mais rentrez donc, grand-père, disait Huberte, qui avait suivi le vieillard et qui le tirait par sa vareuse; qu'allez-vous chercher dehors à une pareille heure et par un pareil temps?

— Ah! si je trouve celui que je cherche, murmurait le bonhomme en regardant d'un air menaçant la masse sombre de la maison Batifol, jusqu'à laquelle il s'était avancé, si je le trouve, j'en ferai deux morceaux, aussi vrai que saint François est mon patron! Tiens, vois-tu, cette main-là,—et il montrait sa main gauche,—suffira pour l'écraser comme une vermine qu'il est.

Puis, haussant la voix et avec un redoublement de colère:

— Mais où se cache-t-il donc, le lâche? s'écria-t-il. — Parle, reprit-il brusquement en se retournant du côté de sa petite-fille; pourquoi as-tu crié tout à l'heure? pourquoi rentrais-tu à la maison tout effarée?

Huberte hésitait; François Guichard, que l'embarras de la jeune fille confirmait dans ses soupçons, s'approcha de la porte de la maison Batifol, et l'ébranla d'un si terrible coup de poing, que la jeune fille trouva subitement

le courage de mentir, qui lui avait manqué jusque-là.

— Père, dit-elle, c'est moi qui, comme une sotte, me suis fait peur à moi-même.

— Peur!... avoir peur, toi!... toi qui as passé des nuits tout entières couchée à mes pieds dans le bateau?

— Mais de quoi voulez-vous que j'aie eu peur, enfin, puisqu'il n'y a personne dans la rue?

— Ah! oui, oui, je le vois bien, qu'il n'y a personne; le drôle est rentré et s'est mis à l'abri derrière ses murs. Ah! mais je saurai bien le faire sortir de son terrier, quand je devrais démolir la maison pierre à pierre!

— Mais il n'y a pas plus d'habitants dans la maison que de passants dans la rue; regardez, grand-père, on ne voit plus de lumière à aucune fenêtre.

— Bon! quand nous sommes rentrés, il n'y a pas une heure, toutes ces ouvertures-là reluisaient comme autant de feux de la Saint-Jean.

— C'est possible; mais, depuis une heure, M. Batifol sera reparti pour Paris.

Puis, comme si elle était honteuse d'entrer dans les suppositions du vieux pêcheur :

— Mais que pouvez-vous donc penser, grand-père? ajouta-elle.

Le père la Ruine ne répondit qu'en allant chercher une pierre destinée à enfoncer la porte de M. Batifol.

Cette démonstration épouvanta Huberte.

— Grand-père! s'écria-t-elle, que faites-vous, grand-père? Je vous jure...

Le vieillard regarda l'enfant.

Huberte s'arrêta.

— Eh bien, la Blonde, dit-il, j'attends que tu dises ce que tu veux me jurer.

Et la douceur avec laquelle il prononça ces paroles contrastait étrangement avec la violence à laquelle elle succédait.

La jeune fille baissa les yeux et demeura muette.

Le père la Ruine secoua la tête et laissa tomber sa pierre.

Puis, prenant la main d'Huberte, il l'entraîna dans la chaumière, après avoir crié à la maison de Batifol, comme si les pierres et les briques eussent pu l'entendre, et, pareilles aux roseaux du roi Midas, répéter ses paroles :

— Tu ne perdras rien pour avoir attendu, va, bandit !

IX

AU COIN DU FEU

Lorsqu'ils furent tous les deux au coin de l'âtre, le père la Ruine remit sur ses trois pieds l'escabeau qu'il avait renversé, s'assit dessus, prit les deux mains de Huberte, et, l'attirant à lui :

— Ma fille, lui dit-il, ta mère et ta grand'mère sont mortes sans jamais avoir menti.

Un gros soupir qu'avait commencé Huberte se termina par un sanglot et fut toute la réponse de celle-ci.

— Allons, allons, ne pleure pas, dit le père la Ruine en la prenant sur ses genoux, tandis que la jeune fille cachait sa tête dans la vareuse du vieillard, ne pleure pas, la Blonde! tu me ferais avoir doutance de toi-même, et cependant, par la mémoire des défunts qui nous écoutent! je suis prêt à jurer, moi, et à jurer jusqu'au bout que tu n'as rien à te reprocher. Voyons, dis-moi la vérité ; ce gueux de bourgeois t'a poursuivie, n'est-ce pas? insultée, peut-être? Avoue-le, j'en suis sûr. Lorsque tu es sortie, crois-moi si tu veux, mais j'étais troublé, inquiet; quelque chose me disait en dedans qu'un danger te menaçait; voyons, parle. Il t'aura dit quelque galanterie, hein, le scélérat? Je m'étais bien aperçu qu'il te regardait avec des yeux qui n'étaient pas naturels. Mais, au nom du bon Dieu, réponds-moi donc! insista le vieillard en voyant que sa petite-fille persistait à garder le silence. C'est par amitié pour moi que tu te tais, je le sais bien; tu crains d'exaspérer le pauvre vieil homme qui est seul sur la terre à te défendre; mais n'aie donc pas peur, la Blonde ; le cœur ne blanchit pas comme les cheveux et ne se ride pas comme le front, et, quoique je ne sois pas aujourd'hui ce que j'étais à trente ans, je ne fais pas plus de cas de ce plat gueux que d'un véron.

— Grand-père, hasarda la Blonde, prenez garde, vous allez vous faire des raisons avec cet homme.

— Ah! le brigand! répliqua François Guichard en voyant que ses soupçons ne l'avaient pas trompé ; ah! le museau de brochet! Il me passera par les mains, je ne te

dis que cela. Il y a tantôt un an que je patiente, que je supporte toutes ses vilenies, que je reste muet comme une carpe quand on vient me voler mon air et ma vue, quand je retrouve mes outils fouillés, déchirés, abîmés par le croc qu'ils traînent dans la rivière, ne sachant s'en servir, comme des propres à rien qu'ils sont. Eh bien, c'est lui qui me vaut tout cela; et il voudrait encore me prendre ma fille! il s'attaque à mon enfant, à mon Huberte! mais, mille millions de sorts! il faudrait que je n'eusse pas plus de cœur qu'une ablette si je ne lui faisais pas avaler ma gaffe jusqu'au manche; laisse faire, la Blonde, et tu vas voir!

En disant ces mots, le père la Ruine essaya de soulever Huberte et de la poser à terre pour se mettre en devoir d'exécuter ses menaces; mais la jeune fille resserra son étreinte, et, appuyant ses lèvres fraîches sur les joues tannées du bonhomme :

— Oh! non, grand-père, restez tranquille, dit-elle, je vous en supplie!

— Non pas, lâche-moi, la Blonde; il faut le corriger tout de suite, vois-tu, ou sinon demain il recommencera, le fainéant!

— Moi, être cause que vous attrapiez quelque mauvais coup, être cause que vous soyez la victime de ses brutalités? Non pas! fit Huberte en frappant la terre de son pied avec impatience; je vous raconterai ce qui s'est passé, et vous verrez, grand-père, que ce que vous avez de mieux à faire, c'est de mépriser les propos d'un pareil

homme et de rire de ses grimaces, comme j'avais fait jusqu'à ce jour et comme je vous promets de faire à l'avenir.

— Qui rit de soi-même, apprête à rire à son prochain, dit gravement le père la Ruine en hochant la tête ; si dès le premier jour où ce bourgeois a osé te regarder de travers tu m'avais averti, tu n'aurais pas à craindre pour moi à cette heure. Encore une fois, ne me retiens donc pas, Huberte, et ne m'oblige pas a te dire pour la première fois : Je le veux !

Le reproche que le père la Ruine adressait à sa petite-fille frappait juste. Aussi paralysa-t-il toute l'énergie de celle-ci. Elle se laissa glisser des genoux de son grand-père, et s'accroupit devant l'escabeau, sur lequel elle appuya sa tête, en murmurant, de cette voix plaintive dont les femmes de toutes les conditions connaissent la puissance sur les cœurs aimants :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis malheureuse !

François Guichard, qui se dirigeait vers la porte, s'arrêta, jeta sur Huberte un regard plein d'une indicible pitié, mais n'en continua pas moins son chemin.

La jeune fille bondit et courut se placer devant la porte.

— Eh bien, non, grand-père, dit-elle, vous ne sortirez pas. Vous avez raison, j'ai été une étourdie en m'amusant des bêtises de ce vieux fou et de la grotesque figure qu'il faisait en me regardant. Je suis coupable, c'est vrai ; mais, dame ! grand-père, les distractions sont rares au logis, et me moquer de ce vilain bossu ne me paraissait pas bien

dangereux. Mais enfin le malheur n'est pas grand jusqu'à cette heure, tandis que je ne me consolerais jamais de mon inconséquence si elle était pour vous la cause d'un malheur ou d'une avanie; vous ne voulez pas que je pleure toute ma vie, n'est-ce pas, un moment d'imprudence?

Puis, voyant qu'elle gagnait du terrain et que le père la Ruine hésitait :

— Si vous vous faisiez une querelle pour quelques méchantes paroles que m'a dites cet imbécile, continua Huberte, je vous aimerais tout de même, parce que de vous aimer, voyez-vous, il me serait impossible de m'en empêcher; mais je ne vous dirais plus que je vous aime, je ne vous parlerais plus, et tous les soirs il faudrait vous coucher sans avoir reçu vos six baisers, vous savez bien, deux pour votre femme, deux pour ma mère, deux pour moi.

La réverbération du foyer, devenue plus vive, éclairait en ce moment le visage de Huberte, que l'émotion empourprait, tandis que les larmes continuaient de couler de ses yeux. Or, ses larmes, elle le savait, étaient toutes-puissantes sur le cœur de François Guichard, et l'impression que faisait sur lui la douleur de sa petite-fille se devinait sans peine à son attitude irrésolue.

— Allons donc, reprit Huberte, ce serait trop d'honneur lui faire, à ce M. Batifol, que de vous mettre sérieusement en colère contre lui. Tenez, grand-père, continua-t-elle en ram   un léger effort le grand-père à son

escabeau et en reprenant d'elle-même sa position première sur ses genoux, nous nous en moquerons ensemble, c'est tout ce qu'il mérite. Il m'a accostée deux fois sur la berge, n'est-ce pas ? Eh bien, je n'ai pas retenu un mot de ce qu'il disait, mais aussi je n'ai pas oublié un pli de sa figure. En me parlant, il voulait sourire; savez-vous à quoi il ressemblait, grand-père? A ce polichinelle que vous m'aviez donné quand j'étais petite et qui cassait des noisettes entre son nez et son menton.

Et Huberte, les yeux encore tout humides, essayait d'imiter la pantomime grotesque du ciseleur; mais le père la Ruine restait sérieux, tout en couvrant de baisers le front pur et les cheveux blonds de la jeune fille, qui se trouvait à la hauteur de ses lèvres.

— Écoute, la Blonde, lui dit-il d'une voix douce, mais grave, je ne veux pas te faire de nouveaux reproches; je veux seulement te mettre en garde contre toi-même : tu aimes à rire, le plaisir t'affriande comme l'amorce affriande la *blanchaille*. Il n'y a point de mal à cela, mon enfant. Tiens, ta pauvre grand'mère, par exemple, elle, chantait du matin au soir, ni plus ni moins qu'une alouette. Un décadi ne se serait point passé qu'elle n'allât au bal de Chennevières. Eh bien, Dieu aujourd'hui peut témoigner qu'elle fut toujours honnête. Mais les temps sont bien changés, vois-tu, la Blonde! Nous autres paysans, à cette époque, nous vivions entre nous, et le mépris public était là pour punir celui qui eût fait dommage à une fille. Aujourd'hui, les jeunesses hantent les Parisiens qui vien-

nent d'où, qui vont où? l'on n'en sait rien. Les chevennes, les brêmes, les tanches, les carpes sont plus avisées. Elles vont par troupes et ne se mêlent pas aux perches et aux brochets, qui n'en feraient qu'une bouchée. Imite-les, Huberte; ce n'est pas gai de vivre côte à côte avec un vieillard qui ne jase jamais que des choses et des gens qui ne sont plus; de travailler le jour durement, de souffrir la bise, le froid et l'humidité; cela peut te peser, la Blonde, je le comprends. Eh bien, ajouta le vieillard avec un soupir, il faut faire choix d'un brave garçon et l'épouser. J'avais espéré te marier à quelqu'un du métier et vous céder le canton à tous les deux. Il est bon, le canton, et quand on sait dresser proprement son verveux, quand on n'a pas la crampe aux mains pour râcler les herbes du fond, on peut encore espérer de belles levées. Mais il s'en va aussi, le métier, comme tout le reste, comme les bois, comme les champs, comme les prairies; le Parisien accapare tout aujourd'hui, et je comprends qu'un jeune homme de cœur ne se décide pas à travailler sur l'eau au milieu des orgies et du sabbat qu'on y entend le jour et la nuit.

Ces derniers mots, François Guichard les avait prononcés d'une voix étranglée bien plus par l'émotion que lui causait la pensée de se séparer de sa petite-fille, que par l'appréciation qu'il venait de faire de la triste situation de son état.

— Grand-père, reprit Huberte d'une voix caressante et répondant véritable pensée du bonhomme, pour être un peu folle, a n'empêche point qu'on n'a jamais sou-

haité en ce monde autre chose que de rester toujours auprès de vous, et que le plus beau Parisien du monde (vous comprenez qu'il n'est point question ici de M. Batifol) ne me ferait jamais oublier un instant celui dont les caresses sont si bonnes au cœur.

— C'est égal, reprit le bonhomme, je tâcherai que ce toujours ne dure pas bien longtemps. Et toi, la Blonde, de ton côté, fais en sorte que, lorsque j'irai les retrouver là-haut, je puisse leur dire à toutes les deux que je laisse notre enfant honnête fille et en train de devenir honnête femme. Mon Dieu! mon Dieu! s'il en était autrement, que deviendrais-je? s'écria le vieillard avec une indicible angoisse, comme si ses suppositions eussent eu quelque fondement et qu'il se fût trouvé tout à coup en face du tribunal des deux mères.

Huberte écarta les mains dont son grand-père s'était voilé le visage. Elle l'embrassa, elle l'accabla de cajoleries, elle lui fit sa plus joyeuse mine; elle parvint enfin à dissiper, momentanément du moins, sa tristesse.

L'heure était depuis longtemps passée où ils se couchaient d'ordinaire. François Guichard s'enveloppa dans ses rideaux de serge verte et se mit au lit, tandis que Huberte, agenouillée devant un crucifix de bois pendu à la muraille, faisait sa prière.

Lorsqu'elle eut fini et que le moment fut venu où elle devait se coucher à son tour, elle s'aperçut que le bonhomme ne faisait que se tourner et se retourner dans son lit, en proie qu'il était à une grande agitation.

Huberte s'approcha de lui et souleva le rideau de serge.

— Grand-père, dit-elle, je n'ai point achevé ma confession.

— Ah ! Seigneur ! s'écria le père la Ruine en bondissant sur son matelas.

— Je viens, continua la jeune fille, de m'accuser à Dieu de ce qui me semble un gros péché; mais je crois que je ne reposerais pas tranquille si je ne vous faisais pas le même aveu.

— Mais parle, parle donc, malheureuse enfant ! dit le vieillard, dont le visage se baignait de sueur.

— Grand-père, j'ai eu mon emportement comme vous avez eu le vôtre ; seulement, comme je n'avais pas auprès de moi une petite fille bien raisonnable pour m'empêcher de m'y abandonner, je me suis laissée aller à ma colère ; j'ai battu un homme !

La physionomie de Huberte exprimait une contrition si comique, que tout autre que le père la Ruine n'eût pu tenir son sérieux. Un sourire essaya de se glisser sur les lèvres du bonhomme, mais elles en avaient perdu l'habitude, et leur contraction ne produisit qu'une grimace.

— Ah ! ah !... Et quel était cet homme ? demanda-t-il.

— Tiens ! M. Batifol, donc ! fit Huberte.

— Alors ?

— Je lui ai donné un soufflet, grand-père.

— Ah ! ı appliqué, au moins ?

— Je le cr b ! n m'en fait mal ; je crois que j'ai poi lonnez-vous ?

Pour toute réponse, François Guichard serra son enfant entre ses bras, et s'endormit tout joyeux de savoir que l'affront fait à sa fille n'était pas resté sans vengeance.

Le pauvre vieillard ne se doutait point de l'orage que ce malheureux soufflet allait attirer sur sa tête.

X

LE RENOUVEAU

M. Batifol n'avait aucune espèce de raison pour croire à la vertu; il était parfaitement et très-sincèrement convaincu que la fille du pauvre pêcheur serait très-fière d'être l'objet de la préférence de celui qui s'intitulait lui-même le plus gros bourgeois de la Varenne.

Il s'était lancé en avant avec la sublime confiance de la sottise.

La déception était cruelle.

Si la main mignonne de Huberte n'avait pas fortement endommagé le visage du galant ciseleur, en revanche, elle avait fait une profonde blessure à son amour-propre.

L'amour-propre, c'est ce qui tient lieu de cœur aux gens qui n'en ont pas.

Pendant que le père la Ruine reposait si paisiblement, son riche voisin ruminait les projets de vengeance les plus terribles.

Le travail de son esprit était d'autant plus laborieux que, pour devenir plaisir des dieux aux yeux de M. Batifol,

la vengeance avait une condition essentielle à remplir.

Elle devait être économique.

Les gens de cette espèce, si peu que le bon Dieu les ait taillés sur le patron d'Antinoüs, ont la prétention d'être aimés pour eux-mêmes; il ne faut pas s'attendre à ce qu'ils mettent la prodigalité au service de leur rancune.

Après dix heures d'insomnie, le ciseleur crut avoir trouvé ce qu'il cherchait; il se leva aussitôt qu'il fit jour et s'en alla chez M. Padeloup.

M. Padeloup était un faïencier de la place Royale durant toute la semaine; le dimanche, il devenait un amateur enthousiaste de la pomologie. Quoiqu'il fût à peine six heures du matin, il était déjà descendu dans son jardin, et contemplait avec amour les lambourdes de ses poiriers, dont les perles rosées commençaient à sortir de leurs chatons jaunâtres.

M. Padeloup ne laissa pas à M. Batifol le temps de prendre la parole; il lui serra la main, et désignant son arbre :

— Voyez, monsieur, quelle plantation! s'écria-t-il; quand on pense que cette quenouille n'a bien juste que son année! Mais quelles promesses, voyez donc, Batifol, quelles promesses! J'ai nombré les boutons, monsieur, et ce travail-là m'a donné quelque peine, j'ose le dire; il y en a dix-sept sur ce seul bouquet! comprenez-vous, Batifol? dix-sept poires, dont la plus petite dépassera en volume la tête d'un enfant, à ce que m'a assuré l'horticulteur!

M. Batifol fit un *hum!* qui pouvait être pris par l'en-

thousiaste arboriculteur pour une exclamation admirative; puis, en même temps que celui-ci savourait en imagination les fruits délicieux dont il escomptait les prémices, le ciseleur se livrait en chœur avec lui à l'éloge du terrain où se devaient produire de telles merveilles. Ensuite, ne se laissant plus devancer par son hôte, il tombait en extase devant un jeune manche à balai qui, selon l'étiquette attachée à l'une de ses branches, avait la prétention de devenir un jour un prunier.

M. Batifol savait par expérience que nulle flatterie ne pouvait être aussi douce au cœur de son voisin, et il écouta, avec une patience qui pouvait donner la mesure de tout l'intérêt qu'il avait à lui plaire, tout ce qu'il convint à M. Padeloup de raconter non-seulement sur les qualités présumées de ses arbres, mais encore sur le prix dont il les avait payés, sur toutes les particularités qui avaient signalé leur acquisition, leur plantation et leur première pousse.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'aux deux tiers du jardin, à un endroit où il se resserrait et où le mur faisait angle avant de revenir sur lui-même.

M. Padeloup était trop enthousiaste des proportions harmonieuses de la ligne droite pour avoir volontairement donné cette forme à son enclos. C'était l'extrémité du jardin de François Guichard qui partageait en deux le terrain qu'avait acquis le faïencier et qui en détruisait l'ensemble.

En négociateur adroit, M. Batifol avait persuadé à

M. Padeloup, lorsque celui-ci avait désiré devenir propriétaire à la Varenne, que le pêcheur ne refuserait jamais de céder les quelques mètres de terrain qui étaient nécessaires à l'alignement du mur projeté.

Mais il en avait été tout autrement.

Le père la Ruine n'aimait pas assez les Parisiens et les murs bâtis par eux pour contribuer à l'édification des uns, pour être agréable aux autres. Il refusa obstinément toutes les sommes que le faïencier lui fit offrir.

Ce mur brisé, c'était le désespoir de M. Padeloup, son cauchemar. Il passait des heures entières abîmé dans une contemplation douloureuse devant cette forme si désagréable de sa muraille; il en rêvait toutes les nuits.

Cependant, et comme tous les gens qui ont un dada, il ne désespérait pas d'enfourcher un jour le sien; il espérait que quelque événement redresserait et son espalier et ce qu'il considérait comme une injustice criante de la destinée; il laissait inculte et non plantée, par prévoyance, la plate-bande située au pied de ce mur.

M. Batifol connaissait cette faiblesse; c'était sur elle qu'il entendait spéculer.

Il désigna du doigt cette large surface blanche contre laquelle se tordaient deux maigres ceps de vigne.

— Hélas! dit-il d'un ton de commisération profonde.

M. Padeloup fit écho par un gros soupir.

— Quel dommage! répéta M. Batifol.

— Ah! oui, ajouta le faïencier en dépassant d'un seul coup son ami dans la situation. Eh! dit-il encore avec

une nuance d'aigreur, c'est pourtant votre faute, Batifol.

— A moi ? s'écria le ciseleur avec un étonnement douloureux.

— Dame ! si vous m'eussiez prévenu que j'aurais affaire, non pas à un homme, mais à une bûche, plus bûche que celle dont on a fait son bateau, que diable ! j'aurais avisé, j'eusse placé ma maison dix pas plus loin.

Batifol haussa les épaules.

— Mais puisque, ni pour or ni pour argent, il ne veut vendre, hurla Padeloup, dont les douleurs s'exaspéraient en se réveillant.

— Bon ! quand il sera mort, sa fille ne gardera pas cette maisonnette improductive entre ses mains, tandis que sa vente pourra la faire vivre.

— Mais il peut aller encore dix ans, quinze ans, ce vieux marchand de grenouilles ; c'est de pierre de taille, ce gredin-là ! il peut m'enterrer, monsieur ; je puis mourir avant d'avoir pu donner à cette muraille la forme à laquelle elle a bien droit, il me semble.

— Bah ! parce que vous manquez d'énergie et d'adresse.

M. Padeloup se méprit sur ce que voulait dire son ami.

— Monsieur, reprit-il avec une indignation qui faisait boursoufler ses joues volumineuses en agitant son triple menton, monsieur, je suis honnête homme : je déteste le père Guichard, c'est vrai : il m'a fait tant de mal que je me crois le droit de ne point pleurer le jour où trépassera celui qui a empoisonné mon bonheur ; mais, quant à avancer ce

jour d'une heure, d'une minute par un crime, monsieur, j'en suis incapable !

— Qui vous parle de crime ? Qu'il meure ou qu'il quitte le pays, cela revient au même pour vous, puisque, dans l'un ou l'autre cas, il sera forcé de se défaire de la propriété dont vous avez besoin.

— Sans doute ! eh bien ?

— Eh bien, si je m'appelais Padeloup, si ce coin de terre me tenait au cœur, il y a six mois déjà que François Guichard m'eût abandonné la place.

— Comment ?

— Cet homme n'a pas d'autres ressources que cette maison, qui ne produit rien, et un carré de vignes qui ne produit pas assez pour nourrir deux personnes. En outre, la pêche est chez lui autant un goût, un besoin qu'un gagne-pain. Otez-lui la pêche et il sera contraint d'opter entre la misère, sa passion et son attachement à cette bicoque : son choix ne saurait être douteux, et alors vous redresserez votre mur.

— Mais comment diable lui ôterai-je la pêche ? dit M. Padeloup en se frappant le front avec désespoir.

— En la prenant pour vous.

— Moi ! moi ! mais je ne sais pas seulement si un hameçon prend un poisson par le bec ou par la queue.

— Soyez tranquille ; pour vous la donner, on ne vous fera pas subir d'examen ; pourvu que vous payiez le prix du fermage, le gouvernement ne vous en demandera pas plus.

M. Batifol expliqua alors à son voisin et ami que

l'État, comme propriétaire du cours des fleuves et rivières, en amodiait le produit au plus offrant et dernier enchérisseur; que François Guichard ne pêchait dans la Marne qu'en vertu de la tolérance du fermier actuel, qui respectait en lui un droit consacré par le temps; mais que le bail de ce fermier prenant fin incessamment, il serait procédé à une adjudication nouvelle; il lui proposa de se réunir à lui pour paraître à l'adjudication; il insinua qu'une fois maîtres du canton ils seraient libres de ne pas continuer les traditions de mansuétude, qu'il n'hésitait pas à déclarer abusives et immorales, et à débarrasser le pays de ce ravageur des eaux douces.

M. Padeloup fut un peu effrayé du machiavélisme du plan qui se déroulait à ses yeux; mais il était trop intéressé à sa réussite pour tarder non-seulement à le comprendre, mais encore à l'apprécier.

S'il mit quelque hésitation à y adhérer, ce ne fut pas que l'idée qu'il allait contribuer à enlever son gagne-pain à un pauvre homme eût éveillé le moindre scrupule dans l'âme de ce rigide observateur des lois; non, il ne tarda quelque peu à répondre que parce que les principes d'ordre et d'économie luttaient dans son cœur avec sa tendresse pour la régularité des lignes.

M. Batifol leva tout obstacle en proposant au faïencier de s'associer dans cette belle œuvre un troisième personnage; il promit de décider à y prendre part M. Berlingard, un forcené pêcheur qui ne pouvait manquer de partager l'antipathie qu'excitait le père Guichard

chez tous ceux qui avaient quelques prétentions sur la dépopulation de la rivière.

Quinze jours après cette scène, M. Batifol, au nom de ses deux amis et se portant fort pour eux, fut mis en possession des droits de chasse et de pêche sur tout le bras de rivière qui s'étend depuis Joinville jusqu'à Charenton.

Cet événement fit quelque bruit dans le nouveau village; il augmenta l'estime et la considération dont on entourait déjà un homme assez riche pour disposer d'une somme considérable en faveur de ses plaisirs. Celui qui s'en affecta le moins fut celui qu'il menaçait le plus. Qu'importait au père la Ruine quel fût le possesseur d'un privilége qu'il considérait comme imaginaire.

Le 15 juin, jour fixé pour l'ouverture de la pêche, approchait.

Les traditions de braconnage de la famille Guichard s'étaient fort amoindries en arrivant à son dernier représentant. Le vieux pêcheur avait le principe de la conservation, et, bien que le peu de rigueur avec laquelle la loi était exécutée lui laissât toute latitude à cet égard, il s'abstenait soigneusement de toute pêche sérieuse pendant le temps consacré à la reproduction du poisson.

Mais aussi, le jour où il pouvait pour la première fois se livrer sans contrainte à l'exercice de sa profession, le jour du *renouveau*, comme l'appellent les pêcheurs, ce jour-là était-il pour lui une fête.

Ce jour-là, il montait dans son bateau vêtu de sa vareuse

la plus propre et coiffé de son chapeau de cérémonie, meuble vieux d'une vingtaine d'années et qui ne servait guère que dans cette seule circonstance.

Il exigeait, en outre, que Huberte fît ce jour-là un bout de toilette.

Le pays avait pu changer de face et d'aspect, mais le père la Ruine n'avait point modifié ses habitudes.

Le 14 au soir, à la brune, il alla placer ses nasses, tendre ses verveux et ses lignes, et, le 15 au matin, il sortit de sa maison dans la tenue de circonstance.

Il y avait sur la berge une plus grande affluence de monde que d'habitude. MM. Batifol, Padeloup et Berlingard formaient un groupe; Mathieu le passeur, les marchands de vin, confrères de celui-ci, tous les habitants de ce qu'on appelait le port, étaient sur leurs portes; évidemment tout ce monde attendait un grand événement.

Depuis qu'il avait poursuivi la jeune fille, c'était la première fois que le ciseleur se trouvait en présence des habitants de la maisonnette ; M. Batifol et Huberte avaient mis un soin égal à s'éviter.

En passant devant son riche voisin, le père la Ruine fronça ses épais sourcils et grommela quelques paroles menaçantes. Pour détourner l'orage que son grand-père allait inévitablement attirer sur sa tête, la Blonde s'empressa d'attirer sur elle l'attention ; elle se frotta la joue d'un air narquois, en fredonnant à demi-voix une chansonnette dont le refrain était *giroflé, girofla!* allusion à ce qui s'était passé entre M. Batifol et elle.

M. Berlingard était ce que dans certain monde on appelle un homme aimable, c'est-à-dire un sot qui s'arroge le privilége de faire rire en mettant en relief la sottise de la communauté en général et la sienne propre en particulier.

— Oh! oh! fit-il en tordant la moitié de son visage pour lui donner une expression maligne, voilà une poulette qui m'a l'air d'avoir des affaires conséquentes avec notre ami Batifol!

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que j'arrive à supposer que ce n'est pas notre honneur de pêcheur que tu vas défendre, Batifol, mais plutôt ta flamme secrète que tu prétends faire triompher, grand séducteur.

— Je ne vous comprends pas.

— Tu as monté une couleur aux amis, Batifol, c'est sûr, à la façon dont la petite t'a dévisagé en passant. Debureau m'a initié aux mystères de la pantomime, ma vieille, et j'ai compris, bien que l'enfant se soit servie de la main au lieu du pied, — ce que j'eusse préféré, parce qu'elle eût respecté les traditions. Tu lui as demandé son cœur, aimable coquin, et elle t'a répondu ce que répond Pierrot à Cassandre quand ce dernier met le doigt dans le pot de confitures : vlan!

— Mais je vous jure, mon cher Berlingard...

— Ne jure pas, et surtout ne rougis pas, vertueux Batifol; tu es Français, tu as le droit, je dirai plus, tu as l'obligation d'être galant. Est-ce vrai, Padeloup?

M. Berlingard frappa sur le ventre de M. Padeloup, et coupa en deux un sourire approbateur que celui-ci avait commencé.

— J'approuve donc ta passion, ô Batifol ; seulement, je proposerai à Padeloup ici présent de te retirer la direction de nos intérêts communs. Tu prétends (j'ai jaugé ta pièce, mon bonhomme !) tu prétends attendrir la fille en vexant le père ; mais qui nous dit que tu ne te laisseras pas attendrir par les larmes de la susdite? Et alors va te faire goujon ! adieu la pêche ! cette vieille carcasse de loutre râclera de plus belle nos outils et continuera d'emplir sa boutique à nos dépens, le tout parce que sa fille a des yeux gentils ; merci, je sors d'en prendre !

— Vous allez bien voir, s'écria Batifol, si j'ai le moindre ménagement pour ce gueux-là.

Mathieu le passeur s'était approché ; le refroidissement du père la Ruine à son égard ne l'empêchait pas de conserver au vieux pêcheur toute l'affection dont un cœur assailli par les préoccupations de la vie laborieuse est susceptible ; la rumeur publique l'avait averti de ce qui se tramait, il était décidé à intervenir en faveur de François Guichard.

— Monsieur Batifol, dit-il en s'adressant à celui des trois personnages qui était réputé le plus considérable, on prétend que vous avez des raisons avec le père la Ruine, rapport au permis. Faut pas faire attention à ce qu'il dit, monsieur Batifol ; songez donc qu'il pêchait librement lorsque ces peupliers n'étaient pas encore plantés, que

tout le monde l'a souffert sur la Marne, qu'il est le doyen des hommes de l'eau à vingt lieues à la ronde. Il a tort s'il se regarde comme étant dans son droit, mais il faut bien pardonner quelque chose à l'âge; un jour, nous serons tous vieux comme lui.

— Nous n'en serons pas plus jolis garçons, fit M. Berlingard.

— Ne lui dites rien, messieurs; les voisins et moi, nous allons nous cotiser pour rassembler l'argent de son permis, et nous vous le donnerons.

— Gardez votre argent pour payer votre bac, Mathieu, repartit M. Batifol; votre bail touche à sa fin, dit-on, et il ne faut pas croire qu'on vous laissera gagner des mille et des cents comme au temps où vous n'aviez que des imbéciles pour concurrents.

— Cotisez-vous pour le créer bourgeois, et nous vous passerons le permis à bon compte, dit de son côté M. Berlingard.

— Messieurs, reprit Mathieu, qui voulait tenter un dernier effort, songez donc que c'est là la seule ressource de ce malheureux; de quoi voulez-vous qu'il vive si vous la lui enlevez ?

— Mais nous n'en voyons pas la nécessité, qu'il vive ! répondit spirituellement M. Berlingard.

Pendant que le passeur parlementait encore avec M. Berlingard, M. Batifol s'était avancé vers le père la Ruine, qui dégageait son bachot de la chaîne de fer qui l'attachait à la rive.

— Monsieur Guichard, dit le ciseleur, dont la voix trahissait l'émotion, bien que la scène précédente eût nécessairement réchauffé son courage, monsieur Guichard, je désirerais vous dire deux mots.

— Que peut-il y avoir de commun entre un honnête homme et toi? repartit le père la Ruine arrivé tout d'un coup au diapason le plus élevé de la colère; je suis là : tu ne peux pas insulter une pauvre jeunesse, toi qui fais argent de tous les biens du bon Dieu, toi qui ne les estimes que selon ce qu'on les paye.

— Monsieur Guichard, interrompit en blémissant Batifol, si vous commencez par des injures, cela va mal finir.

— Comment donc peut finir ce dont tu te mêles, méchant marchand de limaille? N'approche pas de mon bateau, ou je t'allonge un coup d'aviron qui te rendra le museau aussi plat que l'est déjà ton âme.

— Je veux vous demander, monsieur Guichard, pourquoi vous êtes muni d'ustensiles pouvant servir à la pêche, et de quel droit vous prétendez pêcher sur le canton que j'ai affermé.

M. Batifol avait mis une grande solennité dans ses paroles; mais, loin d'effrayer le père la Ruine, elles semblèrent avoir fait tomber sa fureur; sa bouche s'ouvrit démesurément, et un éclat de rire guttural partit de sa gorge.

En ce moment, un oiseau au vol brusque, précipité, rapide, doublait la pointe de l'île et faisait miroiter au soleil les couleurs de saphir, de topaze et d'émeraude dont

il était revêtu. Il effleura la surface de l'eau, qui sous son poitrail se sépara et jaillit en mille perles diamantées; puis il poussa un petit cri strident, et reparut un poisson au bec.

Le père la Ruine le montra du doigt à M. Batifol.

— Regardez cet oiseau, s'écria-t-il; demandez-lui en vertu de quel droit il a pris ce poisson, et, lorsque vous le connaîtrez, vous n'aurez plus besoin de me demander le mien, car c'est le même.

— Ce que vous dites là, monsieur, repartit M. Batifol, que cette négation de sa toute-puissance achevait d'exaspérer, ce que vous dites là porte atteinte à la propriété; ce sont des principes subversifs dont la justice pourrait bien vous demander raison.

— Ne vas-tu pas perdre ton temps à faire de la morale à ce vieux drôle! s'écria M. Berlingard en écartant brusquement son associé; tu vas voir comment on s'explique. Père la Ruine, continua-t-il en s'adressant au pêcheur, la Marne est à nous qui la payons, et si vous avez le malheur de jeter un hameçon, de lever un outil dans le canton, vous aurez beau vous couler derrière les oseraies, vous tapir dans les joncs, comme c'est votre habitude, vieux rat d'eau que vous êtes, je vous ferai voir de quel bois se chauffe Berlingard.

Ces menaces redoublèrent la gaieté de François Guichard.

— Me cacher? Ah! non pas, bourgeois, et la preuve, c'est que je vais vous fournir le moyen de me trouver, si

bon vous semble. Eh ! Gervais, ajouta-t-il au virtuose qui avait le privilége de faire danser les la Varennais le dimanche, as-tu là ton petit turlututu?

Gervais jouait du flageolet. Il tira de sa poche l'instrument, qui ne le quittait jamais, et le montra au père la Ruine.

— Alors, accoste, mon garçon ; tu me joueras tes plus beaux airs, tandis que je relèverai mes lignes ; pour ta peine, je te donnerai une pleine pannerée de blanchaille que tu porteras à ta mère ; c'est le renouveau, et l'on ne saurait lui faire trop d'honneur.

Gervais ne se le fit pas répéter deux fois ; il sauta dans la barque et s'assit à l'arrière. Huberte voulut hasarder une observation.

— Paix, la Blonde ! fit le père la Ruine, faut montrer à ces gens-là que nous ne les craignons pas, et que la rivière du bon Dieu est, comme le chemin du roi, à tous les gens qui en vivent ; ou plutôt, non, tu aimes à chanter, la Blonde, chante tes plus jolis airs. Gervais t'accompagnera sur son instrument ; ils m'amusent tant, ces gars-là, que pour un éperlan je danserais.

Le père Guichard prenait cet événement avec une joyeuse philosophie qui était si peu dans ses habitudes, que, malgré l'inquiétude que lui faisait éprouver son appréciation plus exacte des droits de chacun, la Blonde se laissa entraîner par la situation, à laquelle, du reste, sa gaieté naturelle devait trouver un grand charme ; elle entonna un couplet ; les modulations aigres et perçantes du

flageolet se marièrent à sa voix, le père la Ruine donna deux furieux coups d'aviron, et le bachot bondit sur la rivière.

Toute la berge, peuplée d'ouvriers, de petits commerçants qui n'avaient pas encore secoué les liens qui les rattachent tous à la grande famille des prolétaires, éclata en applaudissements.

Cette preuve que la sympathie générale était pour lui, que sa haine contre les Parisiens était partagée, électrisa le père la Ruine ; une de ses mains quitta l'aviron et agita son chapeau avec enthousiasme ; les accents de la Blonde s'affermirent, et le flageolet déchira l'air de ses notes les plus aiguës.

Le trio des nouveaux maîtres de la Marne était consterné. L'un d'eux se détacha pour aller requérir main-forte, tandis que les autres suivaient le père la Ruine, que les habitants escortaient aussi en l'accompagnant de leurs acclamations.

Malheureusement, le dénoûment de cette scène ne répondit pas à la gaieté de ses préludes.

Le garde-pêche, que M. Berlingard avait été appeler, malgré de vives prédilections pour Guichard, ne put se refuser à constater un délit.

A la surprise du père la Ruine, les tribunaux prirent fait et cause pour MM. Batifol et compagnie.

Ils condamnèrent le vieux pêcheur à l'amende et aux fr[illegible] et à une indemnité envers les plaignants. Le total dép[illegible] trois cents francs, et, pour l'acquitter, il fallut vend[illegible] vigne du coteau.

XI

OU M. BATIFOL RECONNAIT, BIEN MALGRÉ LUI, LE POUVOIR IRRÉSISTIBLE DE L'AMOUR

A la stupéfaction générale, le père Guichard parut supporter son échec avec une complète indifférence.

Mais, on le comprend bien, cette indifférence était feinte; la lutte, en s'établissant franchement entre les Parisiens et lui, avait achevé sa résurrection. Il retrouva les ardeurs fiévreuses de sa jeunesse; les instincts d'une douzaine de générations de braconniers se réveillèrent en lui, et se réveillèrent si actifs, si puissants, que la corde était derechef le seul remède qui pût les extirper.

La pêche licite, autorisée, exécutée au grand jour, lui étant interdite, il se lança dans la maraude et mit en œuvre toutes les ruses que deux cents ans de traditions lui avaient léguées.

Avec ce qui lui restait de la vente de sa vigne, il acheta un second bachot, qui ne parut pas à la Varenne, mais demeura amarré dans les fouillis des îles du moulin de Bonœuil, et que surveillait le meunier, devenu complice du vieux pêcheur; il se procura un diable, des cliquettes, tous les outils que l'esprit conservateur des administrations a prohibés sur les cours d'eau; il dormit le jour, et, quel que fût le temps, il consacra ses nuits à ravager la rivière.

L'esprit de révolte qui avait soufflé sur son âme venait en aide à sa constitution d'ailleurs athlétique, et lui donnait la force de supporter des fatigues en disproportion avec son âge.

Il était, du reste, encouragé et soutenu par Huberte dans la guerre sourde qu'il faisait aux Parisiens.

Tant que les regrets de son grand-père s'étaient adressés à une solitude dont elle n'appréciait pas suffisamment les charmes, la Blonde ne les avait pas partagés ; mais, depuis que le pauvre ménage avait souffert d'une agression directe des intrus, depuis qu'elle pouvait se considérer comme la cause première du malheur qui l'avait frappé, elle avait épousé toutes les haines du père la Ruine et elle avait exagéré ce sentiment, comme cela arrive toujours en semblable occurrence au sexe féminin.

Huberte représentait auprès de François Guichard les partisans, les fourrageurs qui font du mal à l'ennemi, moins pour leur avantage personnel que pour le plaisir de lui en faire. Le vieux pêcheur était la bête fauve qui entre dans le champ cultivé et se gorge sans souci de ce qu'il foule aux pieds. La Blonde était le singe qui détruit tout ce que ses mains peuvent atteindre. C'était elle qui, non contente du désordre que les filets traînants jetaient dans les outils et dans les lignes de fond dont les trois amateurs jonchaient le lit de la rivière, savait, d'un coup de croc habilement dirigé, casser les archets des verveux, défoncer les nasses auprès desquelles passait le bateau du grand-père ; elle encore qui, lorsque le diable ramenait

un de ces engins dans ses mailles, le lançait malicieusement sur la berge; enfin c'était elle encore qui attachait des poissons déjà décomposés aux hameçons de M. Batifol et de son ami Berlingard, ni plus ni moins que Cléopâtre à la ligne d'Antoine.

M. Padeloup, dont les arbres s'épanouissaient que c'était merveille, pouvait bien prendre patience, quoiqu'il se montrât quelquefois un peu étonné de ne point voir venir les fritures pantagruélesques que ses deux associés avaient généreusement promis de partager avec lui en attendant la réalisation du plus cher de ses vœux; mais, quant à ces deux derniers, c'était différent: vingt-cinq fois par jour, ils se vouaient à tous les diables de l'enfer.

Lorsqu'ils allaient sur la rivière, ce n'était point pour récolter des myriades de poissons, ainsi qu'ils l'avaient espéré, c'était pour constater d'épouvantables désastres.

Ces désastres n'atteignaient pas MM. Batifol et Berlingard dans leurs plaisirs seulement, ils frappaient plus avant, ils compromettaient leurs intérêts.

La pêche, quoi qu'il en semble, est un plaisir fort dispendieux, et les deux bourgeois avaient commencé de s'apercevoir que tout n'était pas profit dans le métier de pêcheur. Lorsqu'il avait été question d'acheter les engins qui leur devenaient nécessaires, ces messieurs, pour employer leurs expressions, avaient été contraints de *mettre dehors* un millier de francs pour se les procurer; une distraction si coûteuse devait nécessairement tourner à la

spéculation, et il avait été convenu que, lorsque la petite part assurée à M. Padeloup sur le butin quotidien serait faite, on vendrait chaque jour une quantité de poisson suffisante pour rentrer dans les avances que les deux associés avaient été obligés d'effectuer.

Malgré leur horreur primitive pour les pêcheurs de profession, MM. Berlingard et Batifol se résignaient peu à peu à ce métier. Quand une fois on a vendu quelque chose, il n'existe pas de raisons pour qu'on ne vende pas de tout.

Mais le père la Ruine minait l'entreprise dans sa base. Les outils s'usaient, s'égaraient, se déchiraient ; les lignes étaient si embrouillées, qu'il eût fallu les doigts d'une fée pour les démêler ; tout était à remplacer avant que l'on eût pu tirer de la rivière seulement la queue d'une des espérances qui avaient adouci l'amertume d'une dépense si considérable.

Naturellement, les soupçons des deux amateurs se portèrent immédiatement sur François Guichard ; il était le seul auquel on pût attribuer ce désastre.

M. Batifol l'épia avec la conscience qu'il apportait en toutes choses ; mais rien ne vint justifier les accusations dont le père la Ruine était l'objet.

Au point du jour, le bonhomme, en manches de chemise, se frottait les yeux et se tirait les bras sur le seuil de sa chaum e ; ses vêtements étaient propres et ses chaussures nett sinon luisantes ; elles ne portaient au-
l n aucune souillure de vase ; tout in-

diquait que le vieux pêcheur quittait le lit dans lequel il avait honnêtement reposé pendant ses douze heures.

Le bachot, intact et immaculé comme son propriétaire, se balançait au bout de sa chaîne avec la physionomie paterne d'un meuble qui n'est pas capable de concourir à une mauvaise action, encore moins à un délit.

Huberte allait et venait dans la maisonnette, vaquait aux soins du ménage avec la vivacité et la mine éveillée d'un roitelet. Sa récréation consistait à s'asseoir, dans l'après-midi, au pied de la haie d'aubépine et à chanter ses plus jolies chansons au grand-père, qui l'écoutait en considérant la rivière d'un œil mélancolique.

Ayant étudié pendant trois jours les faits et gestes de ses voisins, M. Batifol, bien malgré lui, arriva à être presque convaincu de leur innocence.

Cependant il lui restait un espoir.

Deux fois par semaine Huberte traversait la Marne, et ne revenait qu'à une heure assez avancée de la journée.

Où avait-elle été?

C'était une énigme qui s'adressait à la fois à la curiosité non moins qu'à l'intérêt de M. Batifol, et en même temps à la passion que lui avait inspirée la jeune fille.

Il pensa que la Blonde avait peut-être un amoureux, supposition qui lui causa cette sensation désagréable qu'il éprouvait autrefois lorsqu'on lui annonçait qu'une affaire qu'il avait manquée venait d'enrichir un de ses concurrents.

C'est aux malheurs qui doivent profiter au voisin que

l'on se résigne difficilement, et non point à ceux qui vous portent préjudice.

M. Batifol résolut de rester en observation jusqu'à ce qu'il eût pu pénétrer ce secret.

A dater du jour où le ciseleur avait réfléchi aux raisons qui pouvaient motiver les longues absences de la jeune fille, il avait perdu le calme et le sang-froid qui faisaient sa force.

Jusqu'alors les dédains de Huberte n'avaient éveillé en lui qu'une espèce de dépit banal qui se traduisait en procédés malveillants, bien plutôt par suite du caractère hargneux de M. Batifol que par raison de sa violence. Maintenant, M. Batifol était tout étonné d'éprouver une haine profonde pour cette enfant.

Il se trompait : cette haine, c'était de l'amour; il faisait connaissance avec ce sentiment; seulement, il le prenait à l'envers; selon la spécialité de son organisme, M. Batifol commençait par où souvent les autres finissent.

Mais, si étrange que soit la forme sous laquelle se révèle l'amour, il reste invariable dans ses effets.

Qu'on en juge.

Rien n'était plus aisé à M. Batifol que d'avoir passé l'eau avant Huberte, de l'attendre et de la suivre lorsqu'elle débarquerait sur la rive opposée.

Vingt fois il avait pensé à le faire, mais il n'osait.

Tout haut il disait : « Que cette fille ait un amoureux, que m'importe! »

Et tout bas : « Si c'était vrai, cela me serait bien désagréable. »

Mais à tout hasard il conservait l'espérance.

Un soir, il rêvait malgré lui à cet inquiétant dilemme qui trouvait moyen de se glisser au milieu des préoccupations arithmétiques si chères à M. Batifol, et de se faire une petite place entre une soustraction et une multiplication, lorsqu'on heurta à sa porte.

C'était le commis de M. Berlingard, retenu à Paris pour ses affaires; il apportait une lettre de son patron.

Cette lettre était plus remarquable par le laconisme que par l'atticisme de ses phrases.

« Remercie Dieu qu'il t'ait donné une femme qui te ressemble, disait Berlingard. Que de malheurs le grain de malice qui accompagne toujours le grain de beauté n'eût-il pas attirés sur ta tête bénévole! On te berne, on te joue, ô Batifol, à moins que ce ne soit toi-même qui, séduit par les grâces aquatiques de la donzelle, ne te moques des amis. Tu crois la drôlesse occupée à coudre ou à tricoter pour l'agrément des tibias de son grand-père et de tes regards pleins de flamme, et deux fois par semaine elle apporte à la halle de pleines pannerées de notre poisson. Pleure sur ta honte, Batifol; je n'ose te dire : vengenous! »

Au lieu de pleurer, ainsi que son ami Berlingard le lui conseillait, M. Batifol poussa un petit soupir de satisfaction.

Il avait beau stimuler sa passion et son amour-propre

de pêcheur, gourmander sa dignité de propriétaire, se représenter les pertes qu'il avait faites, peser dans son imagination les poissons monstrueux que cet infernal père la Ruine s'était appropriés à la barbe de l'association ; la conclusion qu'il restait encore des habitans dans la Marne, tandis qu'il n'existait qu'une seule Huberte, se trouvait au bout de toutes ses périodes.

Il congédia le commis.

Une minute lui avait suffi pour déduire du fait surpris par Berlingard et de ses observations antérieures, que c'était pendant la nuit que François Guichard se livrait à ses opérations ténébreuses.

Il ne s'agissait donc que d'aller prévenir le garde, qui une fois déjà avait verbalisé contre le père la Ruine, et de lui signaler le délit, en le sommant de remplir son devoir.

M. Batifol soupçonnait, avec raison du reste, ce garde d'une coupable indulgence envers le père la Ruine; mais, en ne le quittant pas, il était certain qu'il n'oserait faillir à son mandat.

M. Batifol passa une blouse par-dessus ses vêtements, coiffa sa tête d'une casquette, prit un bâton, et posa sa main sur le bouton de la porte dans l'intention d'aller trouver le garde.

Sa main n'acheva pas le mouvement qu'elle avait commencé.

Il lui venait une mauvaise pensée :

Celle de trahir ce que Berlingard nommait les amis.

Les trois ou quatre jours pendant lesquels M. Batifol avait discuté contre lui-même les probabilités des amours de Huberte avaient complétement modifié ses opinions à l'endroit du beau sexe.

Huberte lui pardonnerait, il n'en doutait pas, la querelle cherchée au père la Ruine, le premier procès et ses suites, lorsqu'il les attribuerait au désespoir de son cœur; mais la prolongation de cette persécution pouvait compromettre des espérances que les velléités haineuses et jalouses qu'il venait d'éprouver avaient remises à neuf; M. Batifol n'entendait pas en faire le sacrifice.

Il lâcha le bouton de sa porte, abandonnant outils et poissons aux déprédations de François Guichard.

Le lendemain était un samedi, un des jours où Huberte allait à Paris.

M. Batifol traversa la rivière avant l'heure où d'ordinaire la jeune fille se mettait en route, et se cacha dans le petit bois qui tient au parc du château des Retz.

De son observatoire, il dominait la Varenne et la rivière.

Il aperçut la Blonde dans le bateau du passeur; elle prit terre; au lieu de monter à Chennevières, elle entra dans le chemin de Sucy, qui longe parallèlement la rivière.

M. Batifol la suivit en continuant de se tenir à mi-côte, et en se dissimulant derrière les vignes, qui étaient alors en pleine végétation.

Arrivée à la hauteur des îles du trou de Javiot, Huberte regarda sur la route si elle ne pouvait être observée, et,

n'apercevant personne, elle traversa la prairie et descendit dans le ru, alors desséché, qui, pendant l'hiver, conduit à la Marne le trop plein des eaux du parc d'Ormesson.

Les saules, les broussailles, les épines qui faisaient de ce ru un véritable souterrain de verdure favorisaient les desseins de M. Batifol.

Il put marcher à dix mètres de la jeune fille sans qu'elle le vît, sans qu'elle entendît le bruit des pas du ciseleur qui s'amortissaient sur le gazon.

Arrivée à l'endroit où le ru se décharge dans la Marne, Huberte s'assit sur le talus du ruisseau.

M. Batifol se jeta à plat ventre; il était enfoui dans l'herbe; mais, en l'écartant doucement, il put ne pas quitter du regard la petite-fille du père Guichard; elle lui faisait face; elle était si près de lui, qu'il entendait le bruit de sa respiration.

En ce moment la Blonde était vraiment charmante sous le mouchoir à carreaux rouges et blancs qui emprisonnait si mal sa luxuriante chevelure.

La précipitation de sa course faisait ressortir le caractère de fraîcheur de sa beauté; son teint était animé, son œil brillant; ses lèvres s'entr'ouvraient vermeilles comme la fleur du grenadier.

Elle ôta ses souliers, puis ses bas, et elle entra résolûment dans la rivière.

M. Batifol était si hors de lui, que peu s'en fallut qu'il ne poussât un cri d'alarme.

La Marne est inégale dans son lit et par conséquent

dangereuse. Il lui semblait que la jeune fille allait s'abîmer dans quelque gouffre.

Heureusement ou malheureusement pour lui, il se souvint en même temps d'avoir entendu dire qu'il existait un gué à cet endroit.

Huberte continuait son chemin, se dirigeant vers l'île du trou de Javiot ; elle marchait en s'équilibrant de ses bras autant qu'elle le pouvait, en étouffant un gémissement de douleur et en tordant son corps souple comme un roseau, lorsque ses pieds rencontraient un caillou acéré ou glissaient sur une pierre moussue.

M. Batifol, qui s'était à demi soulevé pour la suivre du regard et qui était haletant d'inquiétude, la vit enfin prendre terre et disparaître au milieu des saules dont l'île était couverte.

Au même instant et sans plus réfléchir aux dangers qu'il allait courir, s'il s'écartait du chemin, qu'aux chances qu'il avait d'attraper un rhume de cerveau, chose qu'il redoutait excessivement, le ciseleur s'élança dans le gué.

L'amour avait affolé M. Batifol tout comme un autre.

XII

OÙ M. BATIFOL SE TROUVE JUSTICIABLE DU CODE DE LA MARINE FRANÇAISE

M. Batifol marchait derrière Huberte et se rapprochait de plus en plus de la jeune fille.

Elle traversa l'île dans toute sa longueur, descendit la berge et, comme une bergeronnette, sauta de pierre en pierre pour franchir un petit bras de rivière qui séparait cette île des deux îlots parallèles qui la suivent.

C'était entre ces deux îlots que François Guichard cachait le bateau qui servait à son braconnage nocturne et dans lequel il recélait les produits de sa pêche contrebandière.

Ce bachot était là parfaitement en sûreté; on ne pouvait l'apercevoir d'aucun des côtés de la rive, et le courant est si rapide au-dessus du trou de Javiot, que la crainte d'avoir à le remonter suffisait pour empêcher des bateliers amateurs, tels que ceux que le père la Ruine avait à redouter, de le descendre et par conséquent de débarquer dans l'île.

M. Batifol se cacha une seconde fois dans les broussailles.

Son impatience était grande; son cœur battait avec tant de violence, que parfois il lui semblait que la respiration allait lui manquer. Cependant son émotion ne lui avait pas fait perdre le souvenir de la scène qui avait signalé son premier entretien avec la fille du père la Ruine, et le plancher d'un bateau lui paraissait un théâtre un peu dangereux avec une fille aussi vigoureuse que l'était Huberte.

Celle-ci sortit une puisette et un panier de dessous la levée du bateau, ouvrit la boutique, et remplit le panier de poissons de toute espèce; puis elle chargea son far-

deau sur une de ses épaules, et reprit le chemin par lequel elle était venue, pour remonter dans la grande île.

M. Batifol pensa que l'heure était favorable pour se montrer; il sortit de sa cachette et se redressa de toute sa hauteur, au moment où Huberte, s'accrochant des mains aux branches et aux racines, achevait d'escalader la berge.

Cette brusque apparition épouvanta tellement la jeune fille, qu'elle laissa tomber le panier qu'elle venait de reprendre; il se renversa et épancha un flot de poissons de toutes couleurs et de toutes especes, lesquels se mirent à sauter sur l'herbe, tandis que quelques-uns, servis par leur bonne étoile et par la disposition du terrain, descendaient la déclivité de la rive et rentraient dans leur élément.

— Ah! ah! dit M. Batifol en faisant un effort surhumain pour faire mentir sa physionomie, qui malgré lui restait tendre et souriante, pour cette fois vous voilà bien prise, la belle sauvage!

Huberte, surprise en flagrant délit, était pâle, muette, tremblante; ses genoux se dérobaient sous le poids de son corps, et de grosses larmes jaillissaient de ses yeux.

M. Batifol éclata d'un gros rire joyeux; ce rire signifiait : « Je crois qu'aujourd'hui l'accueil que vous me ferez ne ressemblera pas à celui que j'ai reçu de vous la dernière fois que nous avons causé ensemble. »

— Ah! vous ravagez nos outils! continua-t-il en reprenant sa voix formidable. Ah! vous volez mon poisson, et

vous croyez que cela se passera ainsi? C'est bien; ce ne sera pas l'amende qui cette fois punira votre père, ce sera la prison.

— Pardonnez-lui, monsieur, pardonnez-lui, je vous en conjure! s'écria Huberte, dont chaque parole était entrecoupée de sanglots, je vous ferai serment qu'il ne retournera pas sur la rivière, et il ne voudra pas démentir ce que j'aurai juré; mais pardonnez-lui, je vous en prie.

M. Batifol savourait ces larmes de la jeune fille comme autant de promesses; cependant, par tactique, il voulait prolonger sa résistance; mais Huberte saisit une de ses mains, la serra dans les siennes, et le contact de cette peau fraîche et moite à la fois fit circuler plus rapide le sang dans les artères du ciseleur.

— Et si l'on te pardonne, seras-tu aimable, au moins? lui demanda-t-il avec son sourire de fausset.

Il fallait toute la candeur de Huberte pour se méprendre au sens de ces paroles.

— Dame! monsieur, répondit la Blonde, surprise et rassurée, on est aimable avec les gens qui le sont avec vous, n'est-ce pas naturel?

Le visage de M. Batifol s'épanouit, et de livide qu'il était ordinairement passa au ton de la brique.

— Bon, bon, dit-il en se frottant les mains; alors ne pleure plus, la belle, fais-moi une risette, et non-seulement je ne te déclare pas de procès-verbal, mais j'empêcherai même que les autres ne te tourmentent.

'h! monsieur, si vous êtes assez bon pour faire cela...

— Oui, continua M. Batifol, et, s'ils ne sont pas contents, les autres, ils prendront des mitaines, et ton père pêchera à leur nez et à leur barbe, quand ce devrait être moi qui tînt les avirons. Le bail est à mon nom, vois-tu; on est plus malin que Berlingard; ah! mais oui, si je veux, bon gré mal gré, faudra bien qu'il fasse le mort, et le père la Ruine pourra râcler la rivière tant qu'il lui plaira; de temps en temps il me donnera quelque poisson de choix; il garnira ma boutique; nous partagerons ce qu'il prendra, et, quant à toi, mignonne, avant huit jours tu feras crever d'envie les plus jolies filles du faubourg.

— Mignonne! dit Huberte avec un commencement visible de crainte.

Dans son enthousiasme, M. Batifol ne prit pas garde à ce mouvement de physionomie de la jeune fille.

— Demande-moi des robes, demande-moi un châle, demande-moi une montre, demande-moi tout ce que tu voudras, foi de Batifol! je te le donnerai... Hein! vois-tu, méchante! si tu m'avais écouté l'autre jour, que d'ennui tu te serais épargné?

Huberte avait enfin deviné M. Batifol; elle s'occupait activement à rassembler les poissons épars au milieu des herbes et des ronces et à les réintégrer dans le panier.

— Laisse-donc ta marchandise! s'écria l'impatient ciseleur en envoyant d'un coup de pied un gardon de fort belle venue dans le fourré; tu gagneras plus gros aujourd'hui à ne pas quitter l'île que tu n'eusses gagné en allant vendre ton poisson à la halle.

— Eh! eh! fit la Blonde avec un sourire railleur, soupesez-moi donc cela, monsieur Batifol; il y en a bien pour trois pistoles, savez-vous?

— Quand il y en aurait pour cent, est-ce que tu crois que je ne suis pas bon pour te les payer?

— Oh! tout le monde sait bien le contraire; mais dites-moi, est-ce que vous êtes venu seul comme ça pour me prendre, et n'y a-t-il personne dans l'île avec vous?

— Mais sois donc tranquille, personne ne peut nous entendre.

Huberte s'élança entre les saules.

M. Batifol prit cette fuite pour une agacerie.

S'il avait su ce que c'était que Virgile, il eût comparé Huberte à Galatée.

— Si tu te sauves, prends garde au procès, s'écria-t-il en homme qui veut prouver qu'il comprend le badinage.

— Ah! ouiché, le procès! répliqua Huberte; pour le faire, il vous faudrait des témoins, mon bel ami; si vous êtes garde, montrez votre plaque; mais cette plaque, qui ferait un honnête homme d'un coquin tel que vous, comme dirait grand-père, vous ne l'avez pas, Dieu merci!

Cette phrase fut la douche d'eau glacée qui tomba sur les illusions de M. Batifol; mais, loin d'éteindre sa passion, elle en redoubla l'effervescence; il s'élança à la poursuite de Huberte, dont le poids du panier qu'elle portait, et les branches qu'elle était forcée d'écarter pour se frayer un passage, ralentissaient la marche.

Cependant la jeune fille était si souple et si légère, que

M. Batifol ne l'eût pas atteinte si elle n'eût trébuché contre une souche et ne fût tombée à la renverse. Avant qu'elle eût eu le temps de se reconnaître, le ciseleur était auprès d'elle.

Au même instant, il lui sembla distinguer sur la rivière le clapotement cadencé de plusieurs avirons.

— Au secours ! cria-t-elle ; au secours !

M. Batifol lui comprima la bouche avec tant de violence, qu'elle sentit qu'elle était perdue.

Les forces lui manquèrent ; elle s'évanouit.

Mais, au même instant, une main d'Hercule saisit le ciseleur au collet, l'enleva de terre comme un chasseur fait de la pièce de gibier qu'il ramasse, le tint quelque temps suspendu à deux pieds du sol, et le lança au milieu d'un épais roncier.

Celui qui venait de donner une preuve non équivoque d'une force musculaire peu commune, était un homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans.

Il était vêtu d'un costume bien popularisé aujourd'hui, mais qui, en l'an de grâce 1833, devait paraître étrange.

Ce costume se composait d'un gilet tricoté dont les bandes étaient alternativement rouges et noires, d'un large pantalon de toile bise appelé *cotte*, qui était retenu à la taille par une ceinture de cuir à laquelle pendait un couteau à manche de buis enfermé dans une gaîne. Ce vêtement maritime se complétait par un chapeau de paille bas de forme, sur le ruban flottant duquel on lisait, écrit en majuscules dorées : *La Mouette*.

Le nez aquilin de ce jeune homme, ses yeux hardis couronnés d'épais sourcils, lui donnaient un air rébarbatif qui s'alliait merveilleusement avec sa tenue de loup de mer; mais sa bouche fortement retroussée aux deux extrémités, stéréotypant sur sa physionomie le caractère goguenard et un peu vulgaire de ce qu'on appelle un bon enfant, et surtout ses cheveux qu'il portait longs, flottants et tant soit peu en désordre, indiquaient suffisamment que, quoi que prétendît son costume, c'était un marin de contrebande.

Lorsqu'il se fut débarrassé de M. de Batifol par le procédé que nous avons indiqué, il se retourna, et pendant quelques instants il considéra Huberte avec autant de flegme que si l'état de la pauvre enfant n'eût pas réclamé tous ses soins.

— Mille sabords ! s'écria-t-il, une vraie Psyché; la pose, le galbe, la pureté des lignes, le sentiment, tout y est ! Voilà un modèle comme il m'en faudrait un pour mon exposition. Fichtre ! ajouta-t-il en se tournant du côté où gisait M. Batifol, tu n'étais pas dégoûté, mon gaillard.

Au même instant, un second jeune homme rejoignit le premier. Celui-là ne portait pas le costume des marins; il était vêtu d'une redingote et coiffé d'une casquette.

— Richard ! Richard ! mais à quoi songes-tu donc? s'écria le nouveau venu; ne vois-tu pas que cette femme est évanouie?

— Mon cher Valentin, reprit le marin artiste, la femme

a été mise sur la terre pour récréer les yeux de l'homme par sa beauté; cette jeune fille est remarquablement belle dans son évanouissement : je crois que c'est servir ses intérêts et la volonté de la Providence que de prolonger cet état autant que possible.

— Tu me feras damner, avec tes sottises. — Emmanuel!... Courte-Botte! apportez de l'eau.

— Pas un ne bougera avant le signal du capitaine. Ah! c'est une merveilleuse goëlette que la goëlette *la Mouette;* c'est un équipage bien discipliné que l'équipage...

— Au nom du ciel! appelle-les donc, Richard.

Richard prit un sifflet de métal suspendu à son cou et en tira un son aigu et prolongé.

Deux nouveaux individus exactement costumés comme celui qui le premier était venu au secours de Huberte, accoururent.

— De l'eau, mes amis, de l'eau! répéta Valentin.

— Que personne ne bouge s'il tient à la vie! dit Richard d'une voix de mélodrame : tout est-il en ordre à bord?

— Oui, capitaine, dirent simultanément les deux comparses.

— Richard, si tu ne fais pas trêve à ton absurde comédie, prends garde à toi, tout mon ami que tu es!

Richard ne parut pas avoir entendu cette menace.

— Bien, dit-il. Toi, Emmanuel, cours à l'embarcation, prends une fiole de spiritueux dans la soute aux vivres...

— Mais non, de l'eau, insista Valentin.

— Apporte de l'eau en même temps; si cette infortunée dédaigne le fil-en-quatre, j'accorderai à l'équipage la part qu'elle eût absorbée. Toi, Courte-Botte, je te réserve le commandement d'une prise que je viens de faire.

— Une prise, capitaine? répondit Courte-Botte en manière d'écho.

— Oui, elle est là dans ce buisson, continua le capitaine en désignant M. Batifol, qui, tout meurtri de sa chute et ne sachant trop à qui il avait affaire, n'avait pas osé se permettre un mouvement; regarde cet orang-outang, et, s'il essaye de s'enfuir, souviens-toi du brave Bisson, cette gloire de la marine française, et abîme-toi dans les flots avec ta conquête, après lui avoir ouvert le ventre.

Courte-Botte, jeune garçon de dix-sept ou dix-huit ans, porteur d'une de ces physionomies intelligentes et malicieuses que l'on ne rencontre que dans les ateliers parisiens, témoigna de la satisfaction que lui causait la mission qu'il venait de recevoir, en adressant à M. Batifol une effroyable grimace; mais, au milieu de sa grimace, il s'arrêta.

— Tiens! je le connais, s'écria-t-il, il est de ma partie; c'est le père Batifol, le plus râpé de tous les *gilets de flanelle*. Ah! il n'y a plus besoin de me le recommander, je vais joliment revenger les camarades!

Pendant ce colloque, celui des deux matelots qui répondait au nom d'Emmanuel était revenu; Valentin avait jeté de l'eau sur le visage et sur les mains de la jeune fille, lui

avait introduit quelques gouttes d'eau-de-vie dans la bouche, et elle avait repris ses sens.

En rouvrant les yeux, en se voyant au milieu de gens qui lui étaient inconnus, aux costumes bizarres, en se rappelant le danger auquel elle avait échappé, elle se mit à fondre en larmes ; mais en ce moment elle aperçut Batifol, pâle, terrifié, l'œil hagard, les cheveux horripilés, et autour duquel Courte-Botte mimait la danse du scalpel, qu'il agrémentait des fioritures de sa façon. Ce tableau grotesque lui arracha un éclat de rire. Ce que voyant, le digne capitaine, qui depuis quelques instants tenait probablement à contribuer pour quelque chose au rétablissement de la jeune fille, alla, au risque de compromettre sa dignité, faire sa partie dans la terrible pantomime.

Valentin demeura près de Huberte et l'interrogea sur ce qui s'était passé entre elle et l'homme des mains duquel son ami l'avait arrachée.

De temps en temps les trois danseurs, car Emmanuel s'était joint à ses deux camarades, interrompaient leurs gestes de forcenés pour écouter la jeune fille. M. Batifol profitait de ce répit pour essayer de se défendre, pour tenter de se justifier; mais, au moindre mot qui sortait de sa bouche, le capitaine se précipitait sur lui, le saisissait par une mèche de ses cheveux roux, promenait la lame de son couteau circulairement autour du crâne du malheureux, et lui hurlait plutôt qu'il ne lui criait :

— Elle est belle et tu es laid ; tu es laid et tu es idiot.

Chante ta chanson de mort, car *la Mouette* soupera de ta carcasse !

Valentin s'approcha du farouche capitaine.

— Ah ça ! voyons, dit-il, il s'agit de trouver un grain de raison dans ta maudite cervelle; tu comprends qu'il faut prendre un parti sérieux à l'égard de cet homme.

— Il est tout pris, et nous allons l'exécuter, répondit Richard subitement redevenu grave.

— Assez de folies : nous n'avons qu'une chose à faire, c'est de conduire cette enfant à Charenton, chez le commissaire de police, où elle déposera sa plainte, que nous appuierons de notre témoignage.

M. Batifol blémit.

— Le commissaire de police ? s'écria le capitaine avec indignation. Apprenez, monsieur Valentin, que je suis roi à mon bord, et par conséquent maître de cette île, que je pourrais avoir découverte, et que tous les délits qui s'y commettent sont justiciables de mon sceptre.

— Quand tu as mis le pied sur ton mauvais bateau, d'heure en heure tu deviens de plus en plus fou. Cet homme a commis une action que la loi prévoit et punit; il faut le livrer à ceux qui représentent la loi, insista Valentin.

— Messieurs, messieurs, hasarda M. Batifol, que la perspective qui venait d'être évoquée épouvantait plus encore que ne l'avaient effrayé les contorsions de l'équipage de *la Mouette*.

— Silence ! fit Richard d'une voix terrible.

— Mais enfin, messieurs...

— On te dit silence, répéta Courte-Botte en accompagnant cette injonction d'un geste qui n'admettait pas de réplique.

— Prends garde, Richard, dit Valentin; avec tes violences, tu vas mettre les torts de notre côté.

— Monsieur Valentin, répondit le capitaine de *la Mouette*, vous êtes passager à mon bord, et, comme tel, vous êtes invité à laisser le maître du bâtiment arranger ses petites affaires comme bon lui semble.

Puis, baissant la voix d'un demi-ton :

— Animal, laisse-moi donc faire, dit-il. Le commissaire de police renverrait peut-être ce gaillard-là avec une semonce, et tout serait dit; je veux, moi, qu'il en soit autrement.

Valentin se tut, soit qu'il fût convaincu, soit qu'il connût assez son camarade pour comprendre qu'il ne gagnerait rien à lui parler le langage de la raison.

— Je convoque l'équipage de *la Mouette* en conseil de guerre, reprit le capitaine.

Les deux acolytes poussèrent deux hurlements de jubilation, et Courte-Botte figura le cavalier seul en face de M. Batifol, toujours enseveli dans son roncier, en dansant sur les mains, les jambes en l'air.

Richard avait choisi pour son siége présidentiel un tronc d'arbre qu'il avait enfourché; il était déjà assis, son couteau fiché dans le bois, entre ses jambes, et, pour conserver l'impassibilité qui doit distinguer la justice hu-

maine, il avait allumé un épouvantable brûle-gueule qu'il portait d'ordinaire passé dans le ruban de son chapeau.

— Qu'on amène le prisonnier, dit-il.

Les deux canotiers bousculèrent le ciseleur jusqu'à ce qu'ils l'eussent placé à peu près en face de celui qui devait être son juge.

Valentin et Huberte se rapprochèrent également; celle-ci, inquiète et surprise de ces manières et de ce langage si nouveaux pour elle, fort intriguée d'ailleurs de ce qui allait se passer. Quant au jeune homme, tout en haussant les épaules, il ne paraissait nullement vouloir s'opposer à l'exécution de l'arrêt, quel qu'il fût, qu'allait prononcer le tribunal.

— D'après ce que j'ai entendu dire par un de mes équipiers, vous êtes bourgeois? commença le capitaine Richard.

— Sans doute, répondit M. Batifol, qui commencait à comprendre qu'il s'agissait d'une comédie.

— Et vous ne rougissez pas de l'avouer?

— Ah çà! mais vous vous moquez de moi, je présume?

— Vous êtes bourgeois, vous êtes laid, et vous êtes idiot, je vous l'ai déjà dit, reprit le capitaine; comment pouvez-vous ignorer que, lorsqu'on réunit ces trois vices, il est interdit d'embrasser les jolies filles?

— Monsieur, répondit Batifol, auquel l'exagération de la charge donnait du courage, je vous demanderai, moi, pourquoi, après m'avoir maltraité, vous vous faites mon juge.

— Je me fais votre juge parce que vous êtes coupable,

répliqua l'impassible capitaine, parce que vous avez jeté le grappin d'abordage sur cette jeune fille. Votre crime mérite la mort.

M. Batifol haussa les épaules; il était certain maintenant que le dénoûment de cette scène ne serait pas pour lui aussi désagréable qu'il l'avait redouté; mais, à ce mot de mort, Huberte, qui avait pris la chose au sérieux, se précipita vers le capitaine-président.

— Ah! monsieur, s'écria-t-elle, ne parlez pas ainsi, vous m'effrayez, voyez-vous; vous avez l'air si drôle et si féroce à la fois, que je ne sais pas, moi, si vous riez ou si c'est pour de bon. Oh! monsieur, je vous en prie, laissez-le aller; je lui pardonne, je vous assure; d'ailleurs, c'est mon père qui avait eu les premiers torts vis-à-vis de lui : nous n'avions pas le droit de pêcher dans la rivière que monsieur a louée. Oh! je ne me consolerais jamais s'il arrivait à quelqu'un, même à lui, un malheur à cause de moi.

— Écoutez et profitez de cette générosité, si vous êtes capable de la comprendre, vil lascar. En considération de cette gracieuse enfant, je veux bien commuer votre peine. Tombez à nos genoux, je vais vous fournir l'occasion de vous montrer aussi généreux qu'un grand seigneur ou qu'un matelot qui a reçu sa paye. Donnez dix mille francs de dot à cette jeune fille, et allons manger tous ensemble une matelote chez Jambon, de Créteil; ça va-t-il?

— Dix mille francs à la fille de ce vieux voleur de poisson? Vous me prenez donc pour un imbécile, mon bel ami le canotier?

Valentin vit bien que le capitaine de *la Mouette* ne se tirerait pas avec honneur de la négociation qu'il avait entreprise; il intervint.

— Écoutez, dit-il à M. Batifol, je ne vous demanderai pas de donner dix mille francs à cette pauvre enfant, pour deux raisons : la première, c'est qu'elle me semble honnête, et, comme telle, ne les accepterait pas; la seconde, qui est la meilleure, c'est que, tout imbécile que je vous crois, vous ne consentiriez pas, pour réparer des torts, si grands qu'ils fussent, à vous dessaisir de votre argent; mais vous allez sur-le-champ remettre à celle dont vous avez voulu faire votre victime un permis de pêche pour son grand-père, ou sinon je vous jure sur l'honneur qu'à son défaut, ce sera moi qui vous dénoncerai, non pas au commissaire de police, mais au procureur du roi.

Les excentricités du maître de *la Mouette* avaient inspiré une telle confiance à M. Batifol, que, bien que la voix brève et sévère de Valentin et l'expression énergique de ses yeux d'un bleu métallique indiquassent que celui-là ne jouait pas une comédie, le ciseleur répondit :

— A d'autres! Je ne donnerai pas plus de permission que d'argent; et si vous vous permettez encore de porter la main sur moi, ce sera moi-même qui irai trouver le procureur du roi, entendez-vous?

Le capitaine avait paru vivement contrarié de voir son ami prendre la parole.

— Bien que l'intervention d'un passager dans une affaire judiciaire, dit-il, soit tout à fait en dehors des

usages maritimes, j'adhère à la modification que mon ami a apportée à ma proposition, avec cette différence qu'au lieu du procureur du roi, c'est de la cale humide dont je vous laisse l'alternative.

— Oui, oui, la cale humide ! s'écrièrent les deux canotiers, qui ne demandaient que plaies et bosses.

— Allez au diable ! fit le ciseleur, pour lequel ces deux mots de *cale humide* étaient de l'hébreu. Je vous somme de me laisser libre. Si vous ne me lâchez pas tout de suite, je vous jure, moi, de porter plainte contre vous et contre cette petite mijaurée, dont je ferai constater le délit.

Et sur ces mots, qu'il avait prononcés de sa voix la plus majestueuse, M. Batifol voulut s'éloigner ; mais la main toute-puissante du maître de *la Mouette* s'abattit de nouveau sur l'épaule du ciseleur et le renversa à ses pieds. En même temps Courte-Botte tirait de sa poche un bout de corde dont il lui lia les mains, tandis qu'Emmanuel courait au bateau et en rapportait un grelin dont les canotiers se servaient pour remonter les courants rapides.

— La permission ! répéta Richard.

— Jamais ! Vous êtes des lâches, vous abusez de votre force ; mais nous verrons la figure que vous ferez tous devant la vraie justice...

M. Batifol n'acheva pas.

Courte-Botte avait passé le grelin sous les deux bras du ciseleur, avait lancé l'extrémité de ce petit câble par-dessus une branche de saule qui dominait la rivière, son camarade et lui avaient fortement halé le grelin, et M. Bati-

fol se trouvait suspendu à six pieds au-dessus de la surface de l'eau.

— Attention au commandement! dit le patron de *la Mouette*, tandis que Valentin s'adressait au patient et cherchait à le convaincre qu'il était dans son intérêt de signer la permission demandée.

Ce dernier eût réussi sans aucun doute, car la terreur commençait à agir fortement sur le ciseleur; mais le capitaine Richard, qui tenait à ne point laisser inutiles des préparatifs si réglementaires, fit entendre un formidable coup de sifflet; les deux hommes lâchèrent le grelin en même temps, et des hauteurs où il planait, M. Batifol se trouva tout à coup descendu au fond d'un gouffre qui se referma sur lui.

Aussitôt que M. Batifol eut disparu sous le bouillonnement qui seul révélait sa présence au fond de la Marne, le patron de *la Mouette*, formaliste jusqu'au bout, tira sa montre pour compter les secondes pendant lesquelles le supplice du patient devait se prolonger. Heureusement pour celui-ci que Valentin se jeta sur le grelin, le tira avec force, malgré les injonctions de son ami et l'opposition des deux matelots, et parvint à ramener le ciseleur à la surface de l'eau.

— Je consens, disait celui-ci en fouettant l'air de ses mains et en crachant l'eau qu'il avait avalée, je consens... La permission, les dix mille francs, ce que vous voudrez, mais, je vous en prie, sortez-moi de là... Au secours! au secours! au secours!

Valentin lui tendit la main et le ramena à bord.

M. Batifol était si fortement impressionné, il avait une telle peur de subir une seconde épreuve de la cale humide avec laquelle il venait de faire connaissance, qu'il fut le premier à demander du papier pour se débarrasser au plus vite de l'exigence de ses persécuteurs.

On lui remit un morceau de ce que le patron de *la Mouette* appelait pompeusement le livre de bord et qui servait beaucoup plus à allumer les pipes qu'à enregistrer les itinéraires de la fameuse goëlette.

Valentin lut et relut ce que M. Batifol avait écrit d'une main tremblante ; il voulait s'assurer que la permission était rédigée en bons termes ; il n'oublia pas de faire observer à ce dernier que, s'il manquait à l'engagement qu'il venait de prendre, il serait toujours temps de déposer la plainte dont on l'avait menacé.

Puis les équipiers de *la Mouette* se rembarquèrent, emmenant Huberte à laquelle Richard, apprenant qu'elle allait à Paris, avait galamment offert le passage à bord de son navire.

Avant de regagner la rive, M. Batifol les regarda s'éloigner.

Courte-Botte et Emmanuel tenaient les avirons ; le capitaine était à la barre, commandant la manœuvre d'une voix plus retentissante que jamais. Valentin et Huberte étaient assis côte à côte devant le patron de l'embarcation; tous deux semblaient déjà rivaliser d'amabilité avec la jeune fille.

Tous ces jeunes gens criaient et chantaient, et la voix pure et fraîche de la jeune fille, son rire argentin, s'entendaient au milieu de ce joyeux concert.

Sous l'influence de cette gaieté bruyante, la Blonde s'épanouissait comme une fleur aux rayons du soleil.

M. Batifol les vit disparaître derrière la pointe du Javiot-Flamand ; alors il secoua l'eau qui imbibait ses vêtements, et, souriant malgré la rage qui le dévorait :

— Allons, allons, dit-il, je crois que ce canot porte mon vengeur.

XIII

ORESTE ET PILADE

L'amitié qui unissait les deux personnages qui viennent de se présenter à nos lecteurs, c'est-à-dire le passager et le capitaine du bateau qui emmenait Huberte à Paris, était assez étrange pour que nous nous y arrêtions pendant quelques instants.

Si consciencieusement qu'il pratiquât le commandement du canot que nous l'avons entendu nommer, avec une présomption toute paternelle, la goëlette *la Mouette*, ce commandement ne constituait pas l'unique profession de Richard Lhuillier ; il était sculpteur de temps en temps, à ses moments perdus, ou lorsqu'il lui était impossible de faire autrement.

Ce n'est pas qu'il manquât de talent; au contraire; ses débuts avaient même eu un certain éclat, comme nous le raconterons tout à l'heure.

La nature, peut-être pour faire mieux sentir toute la valeur des exceptions, se plaît parfois à prodiguer les promesses et les apparences du génie. Les futurs grands hommes ont toujours pullulé, et si les vrais grands hommes sont si peu communs, c'est qu'elle ajoute bien rarement aux aptitudes dont elle est si peu avare, cette bonne mère, la volonté qui serait nécessaire pour tirer ces embryons des limbes où ils végètent.

La Providence avait refusé jusqu'à l'apparence de ce don à Richard Lhuillier; il avait de l'imagination, du sentiment, du goût, une certaine faculté créatrice; mais il était mou, sceptique, indifférent à tout ce qui n'était pas une satisfaction immédiate de ses sens, et, comme cela arrive si souvent, les événements de la première partie de son existence avaient contribué à développer ses défauts, que les épreuves vivifiantes de la souffrance et de la lutte eussent peut-être amoindris.

Mais tout sembla sourire au jeune homme lors de ses débuts dans le monde de l'art. Il avait exposé, en 1822, un groupe qui représentait Prométhée enchaîné sur son rocher, avec le vautour qui lui déchirait le flanc.

Le succès fut très-grand; l'auteur obtint une médaille de première classe, et un Anglais paya l'œuvre trente mille francs.

Il eût fallu une autre cervelle que celle que le ciel avait

départie à Richard Lhuillier, pour résister à ces enivrements ; sûr de passer désormais à la postérité, il se crut parfaitement quitte envers l'avenir, et s'occupa de manger les guinées de l'Angleterre.

Au train royal dont le jeune artiste les mena, ce fut bientôt fait. Mais, son père étant mort, il hérita de quatre-vingt mille francs environ, et put prolonger pendant quatre années sa vie de luxe et de débauche.

Il va sans dire, que pendant ces quatre années, l'ébauchoir demeura parfaitement au repos.

Lorsque le sculpteur entrevit la fin de son opulence, un jour d'ennui bien plutôt que de sagesse, il essaya de le reprendre ; mais sa main s'était alourdie dans l'oisiveté, elle avait perdu sa vigueur et sa dextérité, et, ce qui était pis, l'engourdissement si prolongé de la pensée avait paralysé son cerveau ; quoi qu'il fît, il n'en put tirer un seul de ces éclairs qui autrefois avaient donné le mouvement et la vie à son œuvre.

Richard jeta son outil avec humeur, mais il vint un moment où il lui fallut bien essayer de s'en servir encore.

Ce fut celui où il se trouva dénué de toute espèce de ressources.

Après un an d'un travail inconstant, cent fois interrompu et cent fois maussadement repris, il arriva à produire une nouvelle statue.

Elle fut refusée au salon.

Richard attribua cet échec aux jalousies qu'avait suscitées son début ; il cria à l'iniquité.

De colère il brisa sa statue.

Il lui restait d'essayer d'une suprême ressource, celle de travailler pour le commerce, de modeler des dessus de pendule, des candélabres, des ornements à l'usage des marchands de bronze; mais, pour être productif, ce labeur veut une activité qui compense la modicité du prix dont on paye ces ouvrages. Sa paresse s'en épouvanta et son orgueil lui vint en aide. Il se déclara à lui-même qu'il ne pouvait pas prostituer ainsi un talent que la France entière avait acclamé; il préféra végéter dans l'oisiveté et dans l'indigence les plus absolues, mangeant quand sa chance au billard et aux dominos le voulait bien; d'ailleurs fort aimé et chaleureusement apprécié dans le café d'où il ne sortait que pour dormir, et ayant assez rétréci son amour-propre pour qu'il se contentât des grossières jouissances que lui valait sa position de génie incompris.

Ce fut vers ce moment qu'il fit la connaissance de Valentin.

En habitant tous les étages d'une maison tour à tour, et selon les vicissitudes de sa fortune, Richard Lhuillier avait fini par faire élection de domicile sous les toits.

Il avait pour voisin de mansarde un jeune ouvrier bijoutier.

Chaque fois que le sculpteur rencontrait cet ouvrier sur l'escalier, celui-ci lui faisait place et se rangeait avec une respectueuse déférence pour le laisser passer.

Ce témoignage d'une considération dont il avait perdu l'habitude frappa Richard, qui remarqua que ce jeune

homme le suivait des yeux avec une curiosité très-singulière ; il en fut nécessairement touché, et le premier il lui adressa la parole.

A l'émotion qui se peignit alors sur la physionomie de son voisin, l'artiste reconnut qu'il ne s'était pas trompé sur le sentiment admiratif qu'il lui avait supposé. Il l'engagea à entrer chez lui et, l'exubérance de sans façon qui caractérisait Richard venant en aide à la timidité de l'ouvrier, la connaissance fut bientôt faite.

Valentin avait alors vingt ans ; c'était un enfant trouvé, élevé par la charité publique ; il était petit, mince, fluet, presque malingre, et ne rachetait ses imperfections physiques que par le charme de sa figure, à la fois ouverte et modeste, intelligente et résolue.

Du reste, la nature l'avait amplement dédommagé en lui donnant une âme d'une élévation peu commune.

A un âge où de décevants mirages dérobent d'ordinaire la vue de l'avenir, il avait compris que dans son humble sphère le travail était le seul but vers lequel il dût tendre. Véritable la Tour d'Auvergne des ouvriers, ce but, il l'avait visé, non pas avec l'espérance de s'enrichir, mais pour obéir à un devoir. Au lieu de consacrer les rares moments de loisir que lui laissait son atelier aux plaisirs de son âge, il les employait à élever son intelligence, à agrandir ses connaissances, à développer ce qui devait satisfaire cet amour de tout ce qui était beau, de tout ce qui était grand, de tout ce qui était noble, que Dieu avait mis en lui.

Comme tous ceux qui n'ont pas été initiés aux tristes réalités du métier, il avait d'étranges illusions par rapport à l'art; il le considérait comme la plus sublime expression de l'intelligence; les artistes étaient pour lui des espèces de demi-dieux chargés de mettre le commun des hommes en communication avec les régions célestes.

Lorsqu'il apprit qu'un de ces demi-dieux demeurait à côté de lui, qu'il habitait une mansarde aussi misérable que l'était la sienne, qu'il était plus pauvre, plus dénué que le pauvre orphelin lui-même, celui-ci fut saisi d'un attendrissement douloureux, et le malheureux voisin devint l'objet de ses pensées constantes et de sa profonde sympathie.

Quand il considérait le sculpteur pâle et hâve avec ses yeux injectés de sang, sa barbe et ses cheveux en désordre, ses vêtements sordides, loin de reconnaître à ces stigmates les ravages de la paresse et de la débauche, il accusait, comme c'est le faible des âmes jeunes, bonnes et naïves, l'égoïsme et l'ingratitude de ses contemporains.

En entrant pour la première fois dans la chambre de l'artiste, à la vue de ce désordre plus effroyable encore que la misère que révélait le taudis, deux grosses larmes roulèrent le long des joues de Valentin; il alla silencieusement à Richard, il lui prit la main et la baisa comme eût fait le serviteur d'un roi qui retrouve son maître dans l'indigence et dans l'exil.

Le jeune ouvrier avait mis tant de simplicité et de grandeur dans ce geste si humble, que le sculpteur, qui riait

de tout et ne croyait même plus à lui-même que lorsqu'il avait besoin de poser devant son prochain, se sentit ému et n'osa *blaguer*, comme il eût dit dans son style d'atelier.

Cependant, après quelques jours de relations intimes, Valentin s'aperçut que son idole avait des pieds d'argile; mais déjà l'affection était venue, et son cœur lui fournissait mille raisons pour légitimer une liaison qui répugnait à sa sagesse précoce.

Il se demandait si la Providence ne l'avait pas choisi pour venir en aide à la défaillance de ce génie. La communauté de convictions politiques, le charme, tout nouveau pour lui, que Valentin trouvait dans la conversation de Richard, tout plaidait en faveur de ce dernier. L'ouvrier se voua corps et âme à la tâche de cette rénovation.

Elle n'était pas facile.

Il semble que les chutes morales aient leurs lois comme la gravitation des corps; elles vont croissant de force et de vitesse en raison de l'espace précédemment parcouru. Arrivé à un certain degré d'abaissement, rien n'est plus difficile à opérer qu'un mouvement de retraite ou qu'un temps d'arrêt, si faible qu'il soit.

Le sculpteur touchait à ce degré-là.

Lorsque les confidences que se faisaient réciproquement les deux amis autorisèrent Valentin à s'immiscer dans la vie de Richard, il essaya de lui faire quelques remontrances sur son oisiveté et son inconduite; mais celui-ci, mis à l'aise de son côté par quelques mois de confra-

ternité, osa ce qu'il n'avait pas osé en face de la commisération sympathique de l'ouvrier ; il plaisanta le jeune homme sur le rôle de Mentor que ce dernier prétendait s'arroger.

Valentin essaya alors d'amollir ce cœur endurci, à force de prévenances, de sollicitude et de tendresse.

Ouvrier habile dans sa partie, il gagnait un salaire élevé ; il avait réalisé quelques économies ; un jour que Richard se trouvait dans le plus profond dénûment, il lui offrit de les partager avec lui.

Le sculpteur rougit. Dans le grand naufrage, il avait conservé un reste de sa fierté native. Il empruntait sans vergogne à ses camarades d'estaminet; mais prendre cet argent dont chaque pièce représentait une heure du travail de ce pauvre orphelin, le privait des ressources qu'une maladie, un chômage pouvait, dès le lendemain, lui rendre indispensables, cela répugnait singulièrement à Richard.

Valentin mit son ami à l'aise en lui proposant d'attribuer ce prêt au prix d'une statuette que l'artiste lui ferait plus tard, et il le décida à accepter.

Mais les remords de Richard s'envolèrent avec le dernier écu de l'argent qu'il avait reçu de son pauvre camarade, et, un mois après, il ne pensait pas plus à la statuette que si jamais il n'en eût été question.

Valentin vainquit les répugnances qu'éprouvait sa délicatesse, et lui en reparla le premier; Richard, un peu honteux, allégua l'impossibilité matérielle qu'il y avait pour lui de travailler dans l'étroite mansarde.

C'était là que l'attendait Valentin.

Il lui demanda s'il éprouverait quelque répugnance à quitter son logement, et, sur la réponse négative du sculpteur, quelques jours après il le conduisit rue Saint-Sabin, où, sans lui rien communiquer de ses projets, il avait loué et préparé un petit appartement qu'ils pourraient habiter tous deux.

Cet appartement, situé au rez-de-chaussée, se composait de deux petites chambres à coucher et d'un atelier.

Il était simplement mais proprement meublé.

Avec une délicatesse que n'eût pas désavouée une femme, Valentin n'avait pas voulu contraindre son ami à avoir une seconde fois recours à son obligeance pour se procurer les instruments de travail qui allaient lui devenir nécessaires.

Tous les outils de la sculpture étaient à leur place : les selles attendaient leurs maquettes, les pains de glaise étaient empilés dans un coin de l'atelier.

En entrant dans cette pièce, en recevant cette nouvelle preuve de l'affection de l'ouvrier, malgré le scepticisme que Richard affectait, son cœur se fondit, ses yeux se mouillèrent à leur tour, il tomba dans les bras de Valentin et l'embrassa avec expansion.

Dès le lendemain matin, il était à l'œuvre, et, bien que ses vieilles habitudes, avec lesquelles il était loin d'avoir rompu, eussent trop souvent interrompu son travail, au bout d'un mois, la statuette qu'il destinait à Valentin était achevée, et il se disposait à la donner à fondre.

On était au mois de septembre 1830; les deux jeunes gens avaient chaudement embrassé la cause d'une révolution dont ils partageaient les principes. Encore sous l'impression des combats de juillet, Richard avait modelé un groupe qui représentait deux ouvriers plantant le drapeau tricolore sur une barricade.

Le matin du jour où il devait terminer son œuvre, en s'éveillant, Richard voulut jeter un coup d'œil sur son œuvre, qui se trouvait placée en face de la porte communiquant de sa chambre avec l'atelier.

Il ne l'aperçut pas sur la selle.

Au même instant Valentin entra, portant sous son bras un sac assez volumineux.

Il alla sans mot dire au lit où était couché son ami, dénoua le sac, et fit tomber sur celui-ci la pluie de Danaé en pièces de cinq francs.

Richard lui demanda ce que cela signifiait.

— Cela signifie, répondit Valentin, que je n'ai pas voulu attendre que tu m'eusses donné ton bronze, car alors je n'aurais pas eu le droit de m'en défaire. J'ai le temps d'attendre ma statuette, tu n'as pas une minute à perdre si tu veux enfin te décider à vivre honorablement. Aussi j'ai voulu que ton premier ouvrage fût consacré à te raccommoder avec le commerce, qui seul peut t'empêcher aujourd'hui de finir comme un vaurien au coin d'une borne; j'ai vendu ton groupe cinq cents francs.

— A un bronzier?

— A un bronzier.

— Pour mettre sur une pendule, peut-être?

— Probablement.

Une des mains de Richard serra la main de son ami; l'autre entreprit ce geste dramatique que fait au théâtre un gentilhomme qui voit son blason déshonoré.

Cette mimique n'empêcha pas notre sculpteur de ramasser le vil métal jusqu'à la dernière pièce de cinq francs.

Valentin, en dressant ses batteries, avait bien jugé l'artiste ; celui-ci prit goût, non point au travail, mais à cette rosée argentine; il était devenu incapable de passion, il avait perdu le sentiment de l'art; à peine s'il lui en restait le jargon, à lui qui avait si superbement méprisé les bourgeois pendant la première partie de sa carrière; il en était réduit à chiffrer comme eux; il avait calculé que le total des ennuis du labeur était loin d'atteindre à la somme des dégoûts qu'i avait trouvés dans la misère, et lorsque le besoin l'aiguillonnait, il se décidait à pétrir la glaise.

Ce résultat était loin de ressembler à celui que Valentin s'était proposé. Il avait cru rendre une étoile au ciel, un nom à la gloire, et il avait simplement grossi les étalages des fabricants de quelques motifs un peu moins vulgaires, un peu moins informes que leurs voisins.

C'était tomber de haut.

Mais l'amour-propre jouait un si médiocre rôle dans les sentiments du bijoutier, son cœur était si pur de toute préoccupation personnelle, que son affection pour Richard ne se trouva pas amoindrie par cette désillusion absolue.

Les vérités ne vieillissent pas : l'assimilation de l'homme

au lierre qui ne peut vivre sans un appui date de loin, et elle n'en est que plus parfaite. Sans famille, sans lien d'aucune sorte, isolé au milieu des quinze cent mille êtres humains qui grouillaient autour de lui, Valentin avait fini par faire corps avec l'artiste auquel il s'était attaché. Il avait fini par lui reconnaître certaines qualités que celui-ci n'avait pas ; il trouvait un charme à ses défauts mêmes.

Il avait été pour son ami tendre comme une mère; il fut indulgent comme elle, et, pendant les trois années qui suivirent leur entrée dans la rue Saint-Sabin, la constance de sa sollicitude pour Richard ne se démentit pas; il l'encourageait au travail, il prenait en main ses intérêts avec les fabricants, il le réconfortait dans ses prostrations fréquentes, il gourmandait doucement sa paresse ou ses folies, il excusait ses caprices, il pardonnait à ses fantaisies, et Dieu sait si le nombre en était grand! et jamais, quelle qu'eût été jusqu'alors l'inutilité de ses tentatives, il ne cessa d'essayer d'élever l'âme de son ami vers des buts plus élevés que ceux qu'il poursuivait.

C'est bien plus une réalité qu'une figure : tout ce qui est grand possède un rayonnement qui se reflète sur ce qui l'entoure. Quelle que fût la différence d'âge, d'éducation et de position qui existait entre Richard et Valentin, celui-là subit jusqu'à un certain point l'influence de son camarade; ses habitudes étaient trop profondément enracinées pour qu'il en changeât; il ne devint point meilleur, il fut moins mauvais; il se montra capable d'amitié

et de reconnaissance, il arriva à aimer sincèrement Valentin ; il eût tué sans miséricorde celui qui eût attaqué le jeune ouvrier, il se fût fait hacher en morceaux pour le défendre ; c'était bien quelque chose, mais ce qui était davantage, c'est que, pendant tout le temps de leur liaison, il sut si bien tenir en bride ses instincts gouailleurs, ses velléités insolentes, que jamais il ne parla à Valentin qu'avec une sorte de familiarité respectueuse.

XIV

LA STATUETTE DE LA FRATERNITÉ

Le vœu que nous avons entendu former à M. Batifol semblait devoir se réaliser.

A la suite de la scène que nous avons racontée dans le précédent chapitre, la Varenne était devenue le port de relâche habituel du bateau de Richard Lhuillier, et Valentin, que le sculpteur avait jadis quelque peine à décider à prendre part à ses exploits nautiques, était devenu le passager permanent de *la Mouette*.

Un dimanche matin, un mois environ après le jour où les deux jeunes gens avaient pour la première fois rencontré Huberte, Valentin se promenait, pâle, agité, dans la petite chambre meublée avec une modestie presque monacale qu'il habitait dans l'appartement commun.

Comme tous les gens que ne tourmentent ni les remords, ni l'ambition, ni les passions, Valentin avait une physionomie extraordinairement calme et sereine. La mélancolie qui s'y peignait ce jour-là était d'autant plus apparente qu'elle n'était pas habituelle.

Il demeura longtemps accoudé sur la cheminée, en face de la fameuse statuette de son ami, qui en était le seul ornement ; il considérait cette statuette, qui représentait la Fraternité, avec une émotion attendrie, comme si elle eût eu la puissance de le ramener en arrière, au temps plus heureux où elle avait été modelée.

Enfin il sembla prendre un parti : il poussa un soupir, passa la main sur son front, qui, tout jeune qu'était Valentin, commençait déjà à se dégarnir de cheveux, et il entra dans l'atelier.

Tout au contraire de son ami, le sculpteur était fort joyeux, et ne paraissait point en peine de dissimuler sa joie : il chantait d'une voix beaucoup plus forte qu'harmonieuse la barcarolle de *la Mouette*.

Cette gaieté, comme le choix de la chanson qui servait à la moduler, avait ses prétextes étalés sur trois chaises, sous la forme de trois costumes de matelots napolitains tout flambants neufs.

Les équipiers de *la Mouette*, comme cela arrive fréquemment aujourd'hui encore dans le canotage, étaient de braves ouvriers qui, le dimanche, par passion, devenaient marins en s'associant, pour satisfaire ce goût de sport, à un autre amateur plus favorisé du ciel et auquel

ses ressources avaient permis l'acquisition du principal instrument de leur plaisir.

Ils contribuaient de leurs bras, comme celui-ci de son canot ; ils lui abandonnaient le privilége de s'asseoir au banc du gouvernail ; ils lui concédaient le droit de les appeler *lascars*, *faillis chiens*, *terriens finis*, et autres épithètes en usage dans le vocabulaire de l'eau salée. En revanche, celui qui prenait le titre de capitaine ne pouvait faire moins, dans cette association toute fraternelle, que de se charger des dépenses de luxe et de fantaisie.

Or, le domaine de la fantaisie n'avait point de bornes pour Richard Lhuillier.

Il avait tour à tour affublé ses équipiers de tous les costumes maritimes qu'il avait pu se procurer ; mais, depuis quelque temps, il était tourmenté par l'idée d'une modification nouvelle qui devait, selon lui, produire un effet prodigieux sur le port de Bercy et dans tout le parcours du *tour de Marne*.

On appelle le *tour de Marne* la promenade qui consiste à entrer dans cette rivière par le canal de Saint-Maur et à la descendre jusqu'à son embouchure dans la Seine, en passant devant la Varenne.

Richard avait flotté quelque temps, tiraillé d'un côté par sa paresse et de l'autre par son désir ; mais, quelques jours auparavant, ce désir avait paru recevoir une impulsion nouvelle : il avait travaillé sans désemparer pendant toute une semaine ; les bonshommes de plâtre étaient

entre les mains du fabricant, et le sculpteur, de son côté, était entré en possession de trois superbes costumes de matelots napolitains.

Rien n'y manquait : ni les espadrilles, ni les bonnets d'un rouge éclatant, ni les caleçons à raies longitudinales rouges et blanches qui devaient laisser la jambe à moitié nue, ni les capes à capuchon avec leurs agréments aussi diaprés que l'habit d'arlequin.

Celle que le capitaine s'était destinée avait été ornée, en raison de son grade, d'un léger passe-poil d'or. Il ne pouvait se lasser de l'admirer ; il la plaçait sur ses épaules ; il se balançait pour en faire jouer les manches flottantes avec toutes les grâces dont elles étaient susceptibles ; il essayait la tournure que le capuchon abaissé donnerait à sa physionomie ; il la reposait et la reprenait encore.

A la vue de ces préparatifs, Valentin fronça le sourcil ; il devint plus pâle qu'il ne l'était déjà.

Richard était trop préoccupé de ses beaux vêtements pour prêter la moindre attention à ce qui se passait sur le visage de son ami.

— Ah ! dit-il en l'apercevant, si tu avais consenti à te laisser coucher sur le rôle de l'équipage de *la Mouette*, rien ne manquerait à sa gloire aujourd'hui. Que dis-tu de cette tenue, hein ? allons-nous être assez ficelés ?

— Je dis, répondit Valentin, que ces habits seraient bien plus à leur place à la descente de la Courtille que sur les bancs de ton canot.

— Allons, voilà que tu mécanises mes équipiers !

Voyons, as-tu des regrets? Il me reste soixante francs; dans une heure, tu n'auras rien à nous envier.

— Non, tu sais bien que les mascarades ne sont pas de mon goût. Et pourrait-on savoir pour qui tu fais tous ces frais?

Valentin regarda si fixement Richard en parlant ainsi, que celui-ci éprouva un léger moment d'embarras.

— Pour qui? pour qui? Mille sabords! mais pour vexer les lascars de *la Doris*, qui faisaient tant leurs gabiers avec leurs méchantes vareuses de futaine rouge, pour épater les bourgeois, et puis...

— Non, répondit fermement Valentin; je te connais assez pour ne pas croire que tu te sois résigné à huit jours de travail avec cette seule perspective.

—Eh bien, s'il faut te l'avouer, j'ai encore une autre idée.

— Laquelle?

— Je compte sur les séductions de cet uniforme pour trouver ce qui me manque depuis si longtemps.

— Et que te manque-t-il?

— Un mousse, parbleu! Il n'y a pas de bateau, si mince que soit son gabarit, qui n'ait le sien. L'ordonnance l'exige pour les pêcheurs. Et puis ça a toutes sortes d'avantages; c'est commode dans la vie privée et c'est flatteur quand on navigue; ça va chercher le tabac, ça verse à boire aux gabiers, ça chante pendant que l'on court sa bordée. J'en veux un; seulement, le mien ne sera ni une gourgandine, comme Clara de *la Doris*, ni une maritorne, comme Carabine de *la Sorcière des eaux*.

— Et à qui destines-tu cet emploi?

— Parbleu! je ne sais pas pourquoi je te le cacherais : à la petite de là-bas, dit Richard avec une affectation de légèreté et d'indifférence.

— A la petite-fille du pêcheur de la Varenne? à Huberte?

— Ne trouves-tu pas qu'elle sera charmante? Elle est souple comme un mât de perroquet, elle manie l'aviron comme un vieux loup de mer, elle vous fait une épissure plus proprement que pas un dans la haute Seine; et avec cela gentille, avenante, gaie comme un pinson! Nom d'une carène, je chercherais longtemps avant de trouver aussi bien mon affaire.

— Mais, répliqua Valentin, dont la voix était étouffée, dont la main tremblait sur le dossier de la chaise à laquelle elle était appuyée, mais, avant de lui faire une pareille proposition, il faut que tu te sois assuré qu'elle éprouvait pour toi quelque inclination... qu'elle t'aimait ou t'aimerait.

— Tu me connais assez, répliqua le sculpteur en rougissant, pour savoir que la fatuité n'est pas mon vice; je ne serais pas assez sot pour agir ainsi, si je ne me croyais parfaitement autorisé à le faire..

Valentin demeura muet pendant quelques instants : la respiration lui manquait; on eût dit qu'il allait étouffer, et sa main, qu'il continuait d'appuyer sur le dossier d'une chaise, tremblait, agitée d'un tressaillement nerveux.

— Richard, dit-il enfin, as-tu bien songé à ce que tu vas entreprendre?

— Bon! répliqua le capitaine de *la Mouette*, tu vas com-

mencer un feu croisé de morale par tribord et par bâbord, et la morale, vois-tu, je suis toujours tenté de dire d'elle ce que cet autre disait des épinards. Je suis enchanté de ne pas l'aimer, car, si je l'aimais, j'en mangerais et je ne peux pas la souffrir. Donc, si tu fais de la morale, je prends chasse.

— Tu ne t'en iras pas.

— Eh bien, voyons, serait-elle bien à plaindre pour s'enrôler sur ma frégate? Je l'aime tout plein, cette petite.

— Non, tu ne l'aimes pas; si tu l'aimais, tu ne songerais pas à lui demander, comme première preuve de son amour pour toi, le sacrifice de sa dignité de femme; si tu l'aimais, tu la respecterais, et, à la pensée de l'abaisser au niveau de celles dont tu parlais tout à l'heure, ton cœur se soulèverait d'indignation.

— Enfin, elle me plaît, reprit le sculpteur d'un ton bourru jusqu'à la menace.

— Oui, et, comme elle te plaît, il faut la perdre.

— La perdre! Ne dirait-on pas qu'il s'agit de la reine des îles Marquises?

— Est-ce bien toi qui parles, Richard, toi que tant de fois j'ai entendu réclamer ta place dans le prolétariat comme un titre? Qu'un beau fils séduise une fille du peuple, rien de plus logique; il fait son métier, après tout. Mais nous, nous attaquer à nos sœurs en pauvreté, en abandon? Allons donc, c'est commettre un sacrilége!

— En sorte que voici les équipiers de *la Mouette* condamnés aux duchesses pour ordinaire et à perpétuité! Eh bien, merci, ils sortent d'en prendre.

— Richard ! Richard ne te fais pas plus méchant que tu ne l'es réellement. Par un hasard providentiel, tu as sauvé Huberte du déshonneur, et tu voudrais reprendre et continuer la mauvaise action que tu as empêché un autre de commettre, que je t'ai entendu flétrir, que tu as punie devant mes yeux? Je ne te crois pas, Richard.

— Mais, répliqua le sculpteur, dont la méfiance était éveillée, et qui en parlant regarda fixement son ami comme s'il eût voulu lire dans son âme, je ne t'ai jamais vu t'intéresser aussi vivement à aucune femme.

— Est-ce bien à toi, Richard, répondit Valentin en dominant assez son agitation pour paraître calme, est-ce bien à toi de t'étonner si je m'intéresse à ceux qui souffrent?

— Non, reprit le sculpteur comme s'il se parlait à lui-même, non, ce n'est pas toi qui voudrais faire *poser* un ami. D'ailleurs, je te connais, tu es blindé ; ta carapace est à l'épreuve du petit drôle au carquois. Jamais je ne t'ai connu de maîtresse.

— Et tu ne m'en connaîtras jamais.

— Jure-le, ajouta le maître de *la Mouette*, comme s'il eût eu besoin de ce serment pour dissiper un dernier soupçon qui lui était venu.

— Je te le jure, répondit Valentin avec une certaine solennité, comme s'il eût lu dans l'âme de son ami.

Richard paraissait en proie à une vive agitation.

La vivacité, la joyeuse humeur, les grâces naïves autant que la beauté de Huberte avait séduit le sculpteur. Depuis

un mois, il caressait l'idée d'en faire à la fois la souveraine de son cœur et le mousse de son embarcation, et, quelle que fût l'influence de Valentin sur lui, il ne pouvait se décider à renoncer à de si riantes perspectives.

— Mille millions de sabords ! s'écria-t-il en multipliant plus que jamais ses emprunts au vocabulaire de la marine, quelle folie à moi de t'avoir découvert mes pavois avant que le mousse fût amariné ! Faut-il que j'aie été assez idiot pour te parler de mes projets !

— Ce sont des remords que je t'épargne, Richard, répliqua Valentin ; voyons, je ne t'ai jamais rien demandé ; eh bien, je t'en prie, fais ce sacrifice à notre amitié.

— On tâchera ! dit brutalement le maître de *la Mouette*. Oui, c'est aujourd'hui la fête d'Argenteuil, il y a des courses pour les canots ; ma goëlette ira promener sa quille de ce côté-là, au lieu de faire son tour de Marne. Je boirai, je ferai du train, je m'affalerai sous les tables, et gare à ceux qui me montreront le travers ! Ah ! que je bisque ! que je bisque !

En parlant ainsi, le sculpteur avait rassemblé les trois défroques de matelots napolitains, et, lorsqu'il eut achevé sa phrase, il mit le ballot sous son bras et partit sans dire adieu à son ami, et avec la physionomie boudeuse et maussade d'un écolier qui vient de subir une remontrance.

Lorsque le bruit des pas de Richard se fut éteint sous la voûte de la porte cochère, Valentin ne chercha plus à dompter la douleur qui étreignait son âme ; il se laissa

tomber sur une chaise, en s'écriant avec un sanglot :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! elle aime Richard !

Il demeura longtemps dans la même position, son front reposant sur sa main, tandis que ses larmes, qui glissaient le long de ses joues, traçaient de capricieux dessins sur le plancher.

Enfin il releva la tête, et, souriant d'un sourire mélancolique :

— Au moins, dit-il, à présent je puis la revoir sans danger et pour elle et pour moi... J'ai fait serment.

XV

COMMENT LE CAPITAINE DE *LA MOUETTE* RÉSOLUT DE TENTER UN ABORDAGE.

Nous avons vu Richard sortir de chez lui de fort méchante humeur.

Il suivait les bords du canal pour gagner la Seine, et plus il avançait, plus il sentait grandir sa colère.

Il n'avait jamais supporté ce qui contrariait ses fantaisies ; mais celle-là lui tenait probablement au cœur plus que toutes les autres, car son dépit touchait à la frénésie.

En marchant, il se livrait à un monologue accentué de pantomime ; il accusait Valentin de sotte pruderie, il lui donnait les épithètes les moins parlementaires ; il ne s'é-

pargnait pas lui-même, du reste, lorsqu'il se reprochait la faiblesse avec laquelle il subissait la supériorité morale de son ami, et il corroborait ses interjections par de nombreux coups de poing adressés au paquet qu'il portait sous son bras.

Il arriva enfin au pont Marie, où stationnait sa chère goëlette.

Le sculpteur était si dépité d'avoir tacitement accédé à la prière de Valentin, qu'à la grande surprise du blanchisseur qui avait la garde de l'embarcation, il ne se livra point à la minutieuse inspection de la coque, de la mâture et des agrès de son bateau, comme il avait l'habitude de le faire avec une sollicitude paternelle, chaque fois qu'il le revoyait.

Il demanda d'un air maussade si Courte-Botte et son camarade étaient arrivés, et, sur la réponse négative du blanchisseur, loin d'engager une conversation avec cet homme, il lui tourna le dos et s'assit sur un des bancs du canot.

Il est des jours marqués d'une croix noire dans lesquels rien ne vous réussit. Tout se réunissait pour augmenter la colère du sculpteur; les équipiers, ordinairement si exacts, ne venaient pas.

Les maîtres absolus, qu'ils soient rois ou capitaines, même capitaines de *la Mouette*, se ressemblent tous: ils détestent attendre. Richard, mis à une trop cruelle épreuve, ne méditait pas moins, pour s'épargner à l'avenir cet inconvénient, que d'introduire l'usage des coups

de garcette dans la marine séquanaise. Enfin il aperçut ses deux flâneurs; ils descendaient l'escalier du quai en bayant aux corneilles, comme des gens que rien ne presse.

— Cré mille noms d'un chien, arriverez-vous, clampins? hurla le sculpteur.

Les deux jeunes gens tournèrent la tête et aperçurent leur chef; ils accélérèrent le pas.

— Mille sabords, est-ce que vous vous moquez de moi, vous aussi? dit Richard lorsque ses deux subordonnés furent près de lui, la main droite à la hauteur de leurs chapeaux.

— Capitaine, vrai, ce n'est pas notre faute, interrompit Courte-Botte.

— Tâche de tenir la soute aux *blagues* fermée, toi; je vois d'ici les belles fichues raisons que tu vas me dévider, et j'en ai des nausées avant de les entendre : le service avant tout!

— Capitaine, reprit l'entêté Courte-Botte, c'est que Challamel que voici m'avait communiqué une idée que j'avais trouvée pleine de sens et de probabilités.

— Challamel est un imbécile.

— Je ne prétends pas le contraire, capitaine. Cependant, ayant aperçu Valentin dans le coucou qui va à la Varenne, il a pu croire que vous l'accompagniez et que vous étiez décidé à brûler pour un jour la politesse à *la Mouette*... de sorte que...

— Tu as vu Valentin dans la voiture de la Varenne? s'écria Richard en saisissant Challamel à la cravate et en

le secouant comme un jeune mai dont on veut faire tomber les hannetons.

— Sans doute, capitaine; mais.... mais vous m'étranglez!

— Et quand l'as-tu vu?

— Tout à l'heure, en traversant la place de la Bastille.

— Ce n'est pas vrai.

— Mais je vous jure que si, capitaine; à preuve que le berlingot était attelé d'un cheval blanc et d'un pie, et que lui, Valentin, avait la tête à la lucarne. Dame! je me suis dit : le canot fait toutes les semaines la même route; je comprends que cela ennuie le capitaine.

Richard avait lâché Challamel et s'était laissé tomber sur un banc comme accablé par ce qu'il venait d'entendre.

—Se jouer de moi de la sorte! murmura-t-il; oh! le lâche! abuser de mon amitié pour lui, spéculer sur ma loyauté! Ah! j'aurais dû me méfier de toutes ses simagrées de sensiblerie et de beaux sentiments... Comment ai-je été assez sot pour ne pas m'apercevoir qu'il en était amoureux, pour donner dans le piége qu'il me tendait afin d'avoir ses coudées franches auprès d'elle?

— Capitaine, il faut vous venger, dit Courte-Botte.

— Qui est-ce qui te parle, à toi? répliqua durement le sculpteur.

— Vos yeux, vos gestes, votre physionomie; il n'y a pas besoin de compas d'épaisseur pour voir qu'il retourne de la bisque dans votre coque, et pour en deviner la cause. Vous et Valentin, vous faisiez une *pige* à qui aimerait la

petite pêcheuse; nous en avions assez jasé, Challamel et moi; cette sainte-nitouche de Valentin a voulu vous faire au même, puisque de savoir qu'il est à la Varenne, ça vous fait l'effet d'un vrai branle-bas. Eh bien, il ne faut pas qu'un terrien comme lui enfonce le plus flambard des flambards de la haute Seine. L'honneur de toute la marine y est intéressé; vous devez lui souffler la petite mère aux goujons, et, si vous avez besoin d'un coup de main pour l'amariner, nous sommes là, capitaine. — Pas vrai, Challamel?

— Aux avirons, enfants, aux avirons! s'écria Richard comme s'il eût pris un parti.

Les deux équipiers avaient à prouver la bonne volonté qu'ils venaient d'engager à leur chef; en moins de deux minutes, le canot fut paré et les deux jeunes gens étaient assis à leurs bancs, prêts à border leurs rames.

— Mouille, nage! commanda le sculpteur.

Les avirons tombèrent dans l'eau avec un seul bruit, et *la Mouette*, légère et rapide comme l'oiseau dont elle portait le nom, commença à remonter le courant.

Ils allèrent jusqu'à Champigny, nageant avec cette vigueur et cette précipitation que les canotiers réservent ordinairement pour les courses, ne s'arrêtant que lorsque Richard, pour accélérer encore la marche du bateau autant que pour le soulager, remplaçait un de ses camarades aux avirons.

Au moment où ils dépassaient le mur du parc de Saint-Maur, Richard avait cédé le gouvernail à Courte-Botte; il

[illegible] si [illegible] de [illegible], qu'elle pliait comme un roseau sous la puissante impulsion qu'elle [illegible].

— [illegible] pas [illegible] Bonne-Botte; ce [illegible] je suis forcé de mettre [illegible] l'allure de *la* [illegible] Voyez, le [illegible] sans y [illegible] une [illegible]. *La Mouette* [illegible] pas [illegible] l'autre. Songez, songez! [illegible].

[illegible] simultanément; [illegible] secondé par les [illegible] encore, il [illegible].

— [illegible] s'agenouillant sans [illegible] données ne remplis- [illegible] inutile. [illegible] nous allons à la [illegible].

[illegible]

[illegible] que Chalamel [illegible] jour nous [illegible] il y a que [illegible] les [illegible].

[illegible] se mit [illegible] sur [illegible] de la [illegible].

[illegible] bras, le [illegible]

père la Ruine, qui remontait péniblement et lourdement la rivière; Valentin le conduisait et Huberte était assise à l'arrière.

Les deux jeunes gens étaient seuls; le vieillard ne les avait pas accompagnés.

En recevant ce témoignage non équivoque de ce qu'il appelait la trahison de son ami, Richard devint livide; il serra le poing et le tendit avec un geste menaçant dans la direction des deux jeunes gens.

— Merci, Challamel; merci, Courte-Botte, dit-il d'une voix saccadée par la colère; je vais descendre à terre; remontez *la Mouette* à Champigny, et allez vous rafraîchir chez le père Fristeau; vous en avez besoin, garçons. Avant une heure, je vous aurai rejoints.

— Capitaine, répondit Courte-Botte, nous ne sommes pas hommes à faire danser le petit bleu quand un camarade peut avoir besoin de nous; nous allons garer l'embarcation et nous reviendrons vous rejoindre.

— Non pas, j'ai besoin d'être seul, mes enfants; lorsque vous pourrez m'être utiles, soyez tranquilles, je n'oublierai pas que vous êtes des amis, vous, et des vrais!

Le bateau s'éloigna, et Richard renouvela la manœuvre qui avait eu un dénoûment si désastreux pour M. Batifol; il se cacha derrière les saules et il épia les deux jeunes gens.

Ceux-ci s'occupaient à relever les outils de François Guichard. Ils visitaient les nasses, les verveux; ils filaient les lignes de fond. Tous les deux semblaient fort gais, et

— Oh ! vous allez me faire une déclaration d'amour pas comme M. Richard. Ah ! je vous en prie, monsieur Va lentin, tâchez d'être aussi drôle que lui... Voyons, com mencez... « Foi de flambard, petite, je t'adore !... » o bien : « Par mon poignard de Tolède, mademoiselle, vo jolis yeux m'ont fait tourner la cervelle ; fixez-la si vou ne voulez pas que je me perce le cœur à vos pieds ! »

En prononçant ces phrases, Huberte avait imité l'accen théâtral, les gestes et jusqu'aux regards dont se servait l capitaine de *la Mouette* pour prononcer les deux tendre périodes qu'il empruntait à la phraséologie maritime et à l'argot moyen âge, en ce moment aussi fort à la mode. L contraste de cette physionomie enfantine et de la fantas magorie dramatique qu'elle évoquait était si bouffon, qu Valentin ne put retenir un sourire.

— Ah ! si vous saviez combien je regrette qu pas venu avec vous, M. Richard !

— Vous le regrettez, Huberte?

— Certainement ; ma vie est bien changée, allez, que je vous ai si heureusement rencontrés. Le grand-p qui ne pouvait souffrir les nouvelles connaissan s mis tout de suite à vous aimer parce que vo rendu un grand service, et puis... parce que vous d'accord avec lui pour haïr les Parisiens. Alors, et c naturellement il avait confiance en vous deux, il reçus dans notre maison, et les dimanches, q tristes autrefois, sont devenus des jours de f comme cela entre nous trois. Aussi, si vous

quelle impatience je les attends! comme la semaine me semble longue! comme, en descendant le coteau, après la messe, je regarde au loin sur la rivière pour voir si je n'apercevrai pas votre bateau! Je connais si bien son pavillon noir à étoiles rouges! Vous le gronderez bien fort de ma part, votre ami; vous lui direz que c'est fort mal de nous avoir gâté notre journée, à vous et à moi, le tout pour la fête d'Argenteuil : une belle affaire!

Pendant que Huberte parlait ainsi, Valentin pâlissait visiblement et ses yeux devenaient humides.

— Que faites-vous donc? continua Huberte. C'est ainsi que vous démêlez une ligne! Mais il va me falloir plus d'une heure pour débrouiller le peloton que vous venez de tisser là. Ah! M. Richard est bien plus adroit que vous.

Valentin jeta la ligne avec impatience.

— Qu'est-ce qui vous prend donc? Oh! comme vous êtes violent!

— Vous l'aimez donc bien? dit le bijoutier avec une certaine amertume.

— Qui? M. Richard? Oh! tout plein. Ah çà! mais qu'est-ce qui grouille donc sous le bateau?

— Un rat d'eau... Qu'importe? repartit Valentin sans prendre la peine de regarder. Huberte, continua-t-il d'une voix émue, mon enfant, avez-vous quelquefois réfléchi qu'une honnête fille ne disposait de son amour que lorsqu'elle était certaine que son amant ne voulait pas séparer cet amour du don de sa main?

— Bon ! vous allez me faire une déclaration d'amour ! juste comme M. Richard. Ah ! je vous en prie, monsieur Valentin, tâchez d'être aussi drôle que lui... Voyons, commencez... « Foi de flambard, petite, je t'adore !... » ou bien : « Par mon poignard de Tolède, mademoiselle, vos jolis yeux m'ont fait tourner la cervelle ; fixez-la si vous ne voulez pas que je me perce le cœur à vos pieds ! »

En prononçant ces phrases, Huberte avait imité l'accent théâtral, les gestes et jusqu'aux regards dont se servait le capitaine de *la Mouette* pour prononcer les deux tendres périodes qu'il empruntait à la phraséologie maritime et à l'argot moyen âge, en ce moment aussi fort à la mode. Le contraste de cette physionomie enfantine et de la fantasmagorie dramatique qu'elle évoquait était si bouffon, que Valentin ne put retenir un sourire.

— Ah ! si vous saviez combien je regrette qu'il ne soit pas venu avec vous, M. Richard !

— Vous le regrettez, Huberte?

— Certainement ; ma vie est bien changée, allez, depuis que je vous ai si heureusement rencontrés. Le grand-père, qui ne pouvait souffrir les nouvelles connaissances, s'est mis tout de suite à vous aimer parce que vous m'aviez rendu un grand service, et puis... parce que vous étiez d'accord avec lui pour haïr les Parisiens. Alors, et comme naturellement il avait confiance en vous deux, il vous a reçus dans notre maison, et les dimanches, qui étaient si tristes autrefois, sont devenus des jours de fête passés comme cela entre nous trois. Aussi, si vous saviez avec

quelle impatience je les attends! comme la semaine me semble longue! comme, en descendant le coteau, après la messe, je regarde au loin sur la rivière pour voir si je n'apercevrai pas votre bateau! Je connais si bien son pavillon noir à étoiles rouges! Vous le gronderez bien fort de ma part, votre ami; vous lui direz que c'est fort mal de nous avoir gâté notre journée, à vous et à moi, le tout pour la fête d'Argenteuil : une belle affaire!

Pendant que Huberte parlait ainsi, Valentin pâlissait visiblement et ses yeux devenaient humides.

— Que faites-vous donc? continua Huberte. C'est ainsi que vous démêlez une ligne! Mais il va me falloir plus d'une heure pour débrouiller le peloton que vous venez de tisser là. Ah! M. Richard est bien plus adroit que vous.

Valentin jeta la ligne avec impatience.

— Qu'est-ce qui vous prend donc? Oh! comme vous êtes violent!

— Vous l'aimez donc bien? dit le bijoutier avec une certaine amertume.

— Qui? M. Richard? Oh! tout plein. Ah çà! mais qu'est-ce qui grouille donc sous le bateau?

— Un rat d'eau... Qu'importe? repartit Valentin sans prendre la peine de regarder. Huberte, continua-t-il d'une voix émue, mon enfant, avez-vous quelquefois réfléchi qu'une honnête fille ne disposait de son amour que lorsqu'elle était certaine que son amant ne voulait pas séparer cet amour du don de sa main?

— Mon amour? ma main? Ah çà! mais que voulez-vous donc dire, monsieur Valentin?

— Pensez à mes paroles, Huberte; ce sont les seules que la délicatesse me permette de vous adresser, et cependant je donnerais mon sang pour vous.

— Ah! mon amour! j'y suis, s'écria la Blonde : vous croyez que je partage *la flamme* que tous les dimanches M. Richard me demande la permission de me peindre; en deux mots, que je suis amoureuse de votre ami?

— Mais ne venez-vous pas de me dire...?

— Ah! c'est trop drôle, en vérité!

Huberte ne continua pas; elle paraissait devoir suffoquer dans un accès de gaieté.

Rien n'avait plus bougé sous l'avant du bateau.

— Mais, reprit Huberte, pourvu que M. Richard, qui a l'air pas mal avantageux, n'aille pas se figurer, comme vous l'avez pensé, vous, que je suis folle de sa personne. J'ai pour lui une grosse dose d'amitié, parce qu'il m'a rendu un service que je n'oubliera jamais, parce qu'il est bon, pas fier, et surtout parce que, qu'il le veuille ou qu'il ne le veuille pas, il me fait toujours rire; mais pour m'avoir rendue amoureuse de lui, oh! non, je n'y ai jamais songé; et il me semble que ce sera plus difficile que cela.

— Ce que vous dites est bien vrai, Huberte?

— Sont-ils habitués au mensonge, ces gens de Paris! il leur faut plus que la parole d'une brave fille... Ah çà! mais, à propos, qu'est-ce que cela vous fait? Vou-

driez-vous décidément aller sur les brisées de votre ami?

La question de Huberte avait produit sur Valentin l'effet d'une secousse électrique; elle calma soudain les transports de joie que faisait naître dans son âme l'assurance que le cœur de la jeune fille était encore libre; elle le fit rentrer en lui-même; il eut honte d'y avoir cédé; il comprenait combien son rôle serait odieux s'il se rendait coupable de ce qu'il avait condamné dans Richard; combien celui-ci pourrait justement l'accuser de déloyauté s'il cherchait à se substituer à lui dans le cœur de la jeune fille.

— Non, dit-il, non, Huberte, j'ai pour vous une affection toute fraternelle, mais point d'amour.

— Ce que vous me dites-là n'est peut-être pas très-galant, mais j'aime mieux cela; c'est si bon d'être une paire d'amis! de pouvoir causer, rire, chanter, se promener sans songer à mal, sans se méfier l'un de l'autre, faisant la nique aux propos de par la pureté de sa conscience! Et danser donc! c'est-il amusant la danse! Un soir, je m'étais échappée, j'ai été rejoindre les autres, que deux violons faisaient sauter devant le bac. En commençant, j'imitais ce que je voyais faire, sans y prendre grand plaisir; mais, après cinq minutes, c'était bien différent. La musique, qui m'avait paru si aigre, si discordante, était devenue entraînante. Elle me faisait bondir à son gré, et en même temps tout tourbillonnait autour de moi, les arbres, les maisons, les nuages eux-mêmes; il me semblait qu'ils formaient une immense chaîne dont j'étais un anneau et que mes pieds avaient la puissance de quitter la terre pour

les suivre ; je croyais que j'allais devenir folle, et cette folie était si douce, que je souhaitais de mourir dans un de ses accès. Oh ! vous me ferez danser à la fête de la Varenne, n'est-ce pas, monsieur Valentin ?

— C'est que je ne sais pas danser, Huberte.

— Vous ne savez pas danser ?

— Non, mon enfant.

— Mais comment ferez-vous pour faire la cour à celle que vous aimerez, et dont vous voudrez faire votre compagne, alors ?

— Je lui offrirai un bras sur lequel elle pourra s'appuyer avec confiance, un cœur qui n'aura jamais battu que pour elle, et dans lequel, lors des épreuves qu'elle rencontrera dans la vie, elle pourra se réfugier sans souci du passé, sans inquiétude pour l'avenir.

— Ah ! c'est ainsi que vous espérez la séduire ?

— Oui, car ce sera, je l'espère, une âme noble et droite, qui saura apprécier le charme des amours pures de deux cœurs honnêtes. Je la séduirai en lui présentant le tableau du bonheur tel que je le comprends : d'abord de celui de deux jeunes gens qui sans arrière-pensée se sont donnés l'un à l'autre, et ne font plus qu'un ; dont l'un est attentif, prévoyant, empressé ; dont l'autre est douce et fidèle ; dont le premier initie la seconde à ce qu'il connaît des grandeurs de la nature ou des merveilles de l'esprit humain, pour faire partager à sa compagne les douces émotions qu'elles procurent, tandis que celle-ci lui communique cette mystérieuse tendresse que Dieu a mise dans le cœur

de la femme, et l'associe à toutes ses pensées, à tous ses actes de charité et d'amour. Je la séduirai en lui montrant la plus sévère, mais non moins attrayante perspective qui l'attend lorsqu'elle sera mère de famille, entourée de beaux enfants dans lesquels le père et la mère se verront mutuellement revivre, qui recevront d'elle l'exemple du dévouement, de la patience et de la probité, qui apprendront de lui comment on sert à la fois Dieu, la justice et la patrie par le travail. Je la séduirai enfin par l'espoir que la mort du juste sera la sienne, qu'elle s'endormira doucement entre les bras du seul homme qu'elle aura aimé sur cette terre, avec la certitude de le retrouver bientôt dans l'éternité. Pensez-vous, Huberte, que tout cela ne vaille pas bien le bal et la danse ?

Valentin s'était animé en parlant de la sorte, et son accent, son geste, autant que ses paroles, semblaient impressionner la jeune fille ; elle le regardait avec une attention qui révélait une pensée secrète.

— Sans doute, monsieur Valentin, dit-elle lorsque le jeune homme eut fini, et pour répondre quelque chose, car il était évident que ses paroles n'exprimaient pas ce qui se passait dans son âme ; sans doute, mais cela n'empêche pas que le bal ne soit un plaisir bien vif.

Puis, comme si elle se fût aperçue seulement depuis quelques instants qu'elle était seule avec l'ouvrier au milieu de ces solitudes de la rivière, comme si elle comprenait enfin le danger de ce tête-à-tête, elle reprit avec une vivacité singulière :

— Mais il se fait tard, le grand-père sera inquiet ; rentrons, monsieur Valentin, je vous en conjure.

Valentin détacha le bachot, que le courant entraîna rapidement; puis le bijoutier prit les rames et dirigea l'embarcation dans la direction du village.

Huberte s'était assise à l'arrière; elle ne babillait plus comme c'était son habitude ; elle demeurait muette et pensive, le menton reposant sur la paume de sa main et le bras appuyé sur son genou ; de temps en temps, elle levait ses grands yeux bleus sur le jeune homme et le considérait avec une curiosité inquiète.

Au moment où ils s'éloignaient, une tête sortit d'une touffe de sagittaires.

C'était celle du maître de *la Mouette*, qui s'était dissimulé sous cet abri, au moment où le mouvement du bateau lui enlevait son premier asile.

— C'est égal, dit Richard, tu auras beau lui chanter les plus belles antiennes de vertu, grâce à toi je sais par où la prendre. Nous sommes manche à manche, ami Valentin, et c'est le cas ou jamais de le dire : Maintenant, à qui la belle ?

Le sculpteur se lança dans la rivière, qu'il traversa en déployant les grâces de sa plus belle coupe marinière ; il rajusta ses habits, put rejoindre ses équipiers, et se montra fort joyeux pendant toute la soirée, que le patron et ses deux subordonnés prolongèrent jusqu'au grand jour en dignes enfants de Neptune qu'ils étaient.

XVI

LA FÊTE DE LA VARENNE

En rentrant dans le logement de la rue Saint-Sabin, en retrouvant Valentin, Richard ne demanda à son ami aucune explication; il évita à l'avenir de laisser la conversation s'engager sur le vieux Guichard et sa petite-fille; il affecta à cet égard une insouciance dont le bijoutier fut complétement la dupe.

Le dimanche qui suivit, Valentin demanda au sculpteur s'il ne voulait pas l'accompagner à la Varenne; et, quand il se retrouva en même temps que son ami auprès de la Blonde, celui-ci put remarquer que les façons du maître de *la Mouette* s'étaient considérablement modifiées à l'égard de la jeune fille; il avait toujours avec elle les manières cavalières qu'il affectait vis-à-vis de toutes les femmes, mais au moins s'abstenait-il des familiarités irrévérencieuses qu'il se permettait lors des premiers jours de sa rencontre avec la petite pêcheuse.

Valentin croyait son ami radicalement guéri de sa fantaisie, il s'applaudissait d'avoir eu assez d'influence sur le sculpteur pour le faire renoncer à ses projets; en même temps, il éprouvait une joie secrète dont il ne se rendait pas un compte exact, et qui se manifestait par

une expansion de reconnaissance amicale dont Richard devinait bien la cause. La passion du jeune bijoutier, débarrassée du frein qu'il avait cru de son devoir de lui imposer lui-même, faisait de rapides progrès dans son âme. Il était facile d'en juger aux regards dont il enveloppait Huberte lorsqu'il se trouvait auprès d'elle, à l'enivrement avec lequel il recueillait chacune de ses paroles, à son air rêveur, à la mélancolie peinte sur sa physionomie lorsqu'il était rentré dans Paris. Cependant il ne lui semblait pas qu'assez de temps se fût écoulé depuis le sacrifice qu'il avait demandé à son camarade pour réclamer, même avec des intentions bien différentes de ce qu'avaient été celles de Richard, la place que volontairement il laissait vacante. Valentin se taisait sur ce qui se passait dans son cœur, et jamais il ne fut, entre lui et Huberte, autant question d'amour et d'union que le jour où le maître de *la Mouette* avait surpris leur causerie sur la rivière.

Huberte traitait les deux jeunes gens à peu près de même sorte ; elle avait pour tous les deux la même amitié naïve, la même cordialité franche, la même tendresse enfantine ; cependant, s'il eût fallu établir une différence, il était évident qu'elle devenait plus réservée et plus froide envers Valentin à mesure que celui-ci se montrait plus enthousiaste et plus empressé, qu'elle se montrait plus aimable avec Richard depuis que celui-ci bornait ses prétentions à celles qu'autorise une bonne camaraderie. Lorsqu'elle se trouvait seule avec le premier, elle paraissait gênée, embarrassée, rêveuse, presque triste ; elle parlait

peu, elle souriait à peine; il semblait qu'elle désirât la fin de ce tête-à-tête. Le second arrivait-il, elle se livrait sans contrainte aux inspirations de sa gaieté naturelle, elle redevenait elle-même.

Peut-être, ombrageux comme tous les cœurs sincèrement épris, Valentin avait-il observé cette nuance dans les sympathies de la jeune fille; peut-être un doute sur la franchise de Huberte se joignait-il aux raisons que nous avons spécifiées tout à l'heure pour l'empêcher de déclarer son amour à la petite-fille de François Guichard.

On arriva ainsi aux premiers jours de septembre, c'est-à-dire à l'époque où avait été fixée la fête patronale de la Varenne.

Cette fête était depuis deux mois la préoccupation constante de M. Batifol, celle qui l'empêchait de ressentir toute l'amertune des souvenirs qu'avait dû lui laisser sa triste aventure.

Les murs du nouveau village étaient à peine sortis de terre, que déjà ceux qui les avaient construits concevaient sur son importance les perspectives les plus fallacieuses, et jetaient un regard plein d'envie sur les autres villages leurs voisins.

A les entendre, le gouvernement eût dû faire trêve aux préoccupations que lui donnait l'attitude peu sympathique de l'Europe à son endroit, pour penser à doter la Varenne d'une église, d'une école, d'une pompe à feu, de tous les établissements enfin, y compris le garde champêtre, qu'il accordait sans conteste à des cités plus populeuses sans

doute, mais moins remarquables aussi que ne l'était ce nouveau centre par la distinction exceptionnelle de chacun de ses habitants.

Bientôt ils en arrivèrent à contester à Saint-Maur le droit de posséder la maison commune et à revendiquer pour eux tous les honneurs municipaux.

Comme on devait s'y attendre, ces velléités ambitieuses et le concert de récriminations qui leur servaient de cortége n'eurent aucune espèce de succès; repoussées en masse, les prétentions des la Varennois cherchèrent à se rattraper dans le détail.

Saint-Maur avait une fête; les maisons de la presqu'île voulurent avoir leur fête à leur tour.

M. Batifol avait suggéré et fomenté ce désir; il connaissait le prix et la valeur de la publicité; il y eut recours volontiers pour stimuler le débit de ce qui lui restait de terrains; les dépenses considérables qu'elle entraînait l'avaient seules arrêté; il trouvait le moyen d'en faire aux dépens de ses concitoyens; il n'hésita plus et se mit à la tête de l'entreprise.

Huit jours après avoir reçu l'autorisation nécessaire, de grandes affiches jaunes annonçaient aux populations de Paris et de la banlieue qu'on offrait aux amateurs de la villégiature une superbe maison de campagne pour rien.

C'était une combinaison de M. Batifol; il se débarrassait ainsi pour un bon prix de quelques mètres de son terrain, en en faisant l'objet d'une loterie dont chaque personne — ;nte à la fête recevrait un billet.

De maison de campagne, il n'en existait pas sur le sable de M. Batifol; mais il est vrai d'ajouter que celui que la chance favoriserait serait parfaitement le maître d'en bâtir une.

L'affiche eut un succès prodigieux; tous les faubourgs de l'est descendirent dans la presqu'île de la Marne; la loterie ne devait faire qu'un heureux; mais chacun espérait être celui-là, et ceux auxquels le sort refuserait ce privilége avaient pour se consoler les joutes, les courses de bateau, de citrouilles et de canards, les jeux de l'anguille et du baquet, le bal et les autres divertissements dont M. Batifol, très au courant des prédilections de ceux auxquels il s'adressait, n'avait point dédaigné d'ajouter l'attrait au morceau capital de son programme.

Dès l'aurore, la berge présentait un aspect inaccoutumé.

Quelques curieux acharnés dissertaient en groupe sur les plaisirs qu'ils allaient prendre; les marchands forains donnaient le dernier coup de marteau à leurs constructions éphémères; les chiens. surpris de ce mouvement inaccoutumé, aboyaient; les enfants promenaient autour des boutiques improvisées leurs petites mines ébahies et envieuses; de leur côté, les marchands de vin ne restaient pas inactifs. Si du dehors on ne pouvait juger de l'étendue de leurs préparatifs, il était cependant facile de les apprécier à l'affreuse odeur de graisse brûlée qui infectait, à cinq cents pas à la ronde, l'atmosphère ordinairement si pure de la vallée.

M. Batifol, vêtu de noir, cravaté de blanc, allait et venait

avec toute l'importance d'un général d'armée ; il donnait ses ordres d'une voix rogue et impérieuse, faisait placer les bouées pour la course, dresser les oriflammes, suspendre les guirlandes de feuillage ; mais il ne dédaignait pas de mettre, comme il le disait, la main à la pâte, en aidant les manœuvres chargés de dresser le mât de cocagne.

Seul, le père la Ruine faisait tache sur cette activité et sur cette allégresse générale.

Quoi qu'eût pu lui dire Huberte pour l'y décider, le bonhomme, qui faisait si aisément les honneurs de ce qu'il appelait son beau chapeau au renouveau, s'était obstinément refusé à revêtir ses habits des dimanches. Comme ces légitimistes qui, longtemps après l'intronisation du mois d'août 1830, continuaient d'appeler le roi Louis-Philippe *M. le duc d'Orléans*, François Guichard ne voulait pas reconnaître le nouveau la Varenne, et, comme faisaient les douairières du noble faubourg lors des réjouissances nationales, il était décidé à se renfermer dans sa demeure pendant la fête de la Varenne.

— Et de quoi me réjouirais-je ? di[illegible] -il [illegible] ; est-ce de ce que tout est si bien bouleve[illegible] ce que je ne puis reconnaître les endroits que, [illegible] de cinquante ans, j'ai fréquentés ? est-ce de ce que cha[illegible] jour je vois abattre des arbres qui servaient de [illegible]ons à souvenirs, et pousser, à la place vide qu'ils lai[illegible], un Parisien qui t'insultera demain, mon enfant, s'il t'a pas insultée hier ? De quoi me réjouirais-je enco[illegible] ce que ces bourgeois ont pris la place que les nobles a[illegible]

laissée vide? de ce que, si nous n'avons plus les mêmes privilégiés, il nous reste les mêmes priviléges? de ce que l'insolence, la fierté, l'égoïsme qu'une épée donnait le droit de montrer vis-à-vis des pauvres gens, une pièce de cent sous permet de l'afficher aujourd'hui? Allons donc! Libre à toi de t'amuser, la Blonde, puisque tu as mis tes affiquets du dimanche; mais, quant à moi, le cœur ne m'en dit pas assez pour cela.

— Et moi, je vous répète, grand-père, qu'il faut vous habiller, il le faut; j'ai de grandes raisons pour insister.

— Eh bien, dis-les moi, tes raisons.

— Dame! grand-père, répondit Huberte, dont le visage se couvrit d'une légère rougeur, M. Valentin et M. Richard vont venir, et...

— Et tu veux que ton grand-père se fasse beau pour les recevoir? Il me semblait que, pourvu que tu fusses belle, c'est tout ce que M. Valentin pouvait désirer, et il me semble que rien n'y doit manquer, car tu as passé à t'attifer plus de temps qu'il ne m'en faudrait pour ajuster une demi-douzaine de verveux.

— Pourquoi nommez-vous M. Valentin plutôt que M. Richard? dit Huberte en tordant un coin de son tablier.

— Eh! eh! j'ai mes raisons, la Blonde, et je suis sûr qu'au fond, tu les trouves bonnes sans les connaître.

— Et pourrait-on les savoir, vos raisons, grand-père? dit la jeune fille en souriant.

— C'est que M. Valentin, bien qu'il soit d'une partie qui ne ressemble guère à la nôtre, qu'il ait un peu trop les

allures d'un monsieur, m'inspire tant de confiance, que je m'en irais tranquille là-haut si, avant de partir, j'avais mis ta main dans la sienne. J'ai été franc, la Blonde; vas-tu l'être, toi? Voyons, t'agrée-t-il comme il m'agrée?

— Grand-père, M. Valentin ne me déplaît pas.

— C'est déjà quelque chose.

— Mais, reprit vivement Huberte, s'il faut vous dire la vérité, eh bien...

— Eh bien?

— Quelquefois je m'interroge moi-même; souvent je me suis demandé si je serais heureuse d'avoir M. Valentin pour mari, et cette idée me fait frissonner, je ne sais pourquoi, grand-père.

— Cette idée te fait frissonner?

— Oui, tenez, j'ai bien de l'amitié pour lui; lorsque je le vois et surtout que je l'entends causer, je me sens toute joyeuse. Eh bien, malgré cela, auprès de lui j'éprouve une tristesse dont je ne saurais me rendre compte; il est si sérieux, si sévère!

— Dis qu'il est si honnête.

— D'ailleurs, grand-père... oh! mais ceci je puis vous le jurer, jamais M. Valentin ne m'a dit qu'il m'aimait, et nous perdons du temps en suppositions bien vaines.

— Oui, oui, tu as raison, il ne faut pas s'arrêter aux beaux rêves; mais sois tranquille, la Blonde, M. Valentin ne rougira pas de serrer ma main quand même elle sortirait de la manche d'un bourgeron de travail. Quant à l'autre, je ne crois pas qu'il ait le droit de faire le difficile,

lui qui met des beurrées de goudron sur ses vareuses toutes neuves pour leur donner l'air d'avoir été sur la mer. Ainsi, tiens-toi tranquille, la Blonde, et laisse-moi reposer.

Voici ce que François Guichard, tant que le soleil était sur l'horizon, appelait reposer :

Il restait assis, soit au coin de l'âtre, soit devant sa porte, les yeux fermés, dans une immobilité parfaite, ne dormant pas, mais ne percevant plus les bruits qui se faisaient autour de lui, tant il était absorbé dans ses pensées, recueilli dans ses souvenirs.

Huberte savait par expérience que, lorsque le vieillard s'était réfugié ainsi au milieu des images de son passé, il devenait difficile de l'en arracher ; elle n'insista pas, et s'en alla sur le rivage guetter l'arrivée des embarcations.

Elle était rêveuse, la pauvre jeune fille ; les quelques paroles prononcées par son père avaient éclairé la situation comme un souffle de vent disperse les nuages du ciel. Maintenant ce ciel, pour être pur, était-il serein ? Huberte s'était interrogée plus d'une fois, et elle ne savait pas plus se répondre à elle-même qu'elle n'avait su répondre à son père. Souvent elle s'était demandé lequel elle eût préféré pour son mari, de Valentin ou de Richard. Le poids de la raison la faisait pencher pour Valentin, le goût du plaisir l'entraînait vers Richard.

Elle s'assit donc muette et mélancolique près de la rive, où elle demeura une demi-heure à peu près ; mais tout à coup sa physionomie s'éclaira, et elle s'élança vers la maison en s'écriant :

— Les voilà ! les voilà !

Le père la Ruine sortit de son engourdissement et s'achemina doucement vers la berge.

En effet, *la Mouette*, escortée de sept ou huit canots qui venaient pour la course, se dessinait à l'angle que fait la rivière au-dessous de l'île des Gardes.

Le sculpteur avait déployé un grand luxe de pavois pour cette circonstance, et ses équipiers avaient revêtu leurs beaux costumes napolitains; les couleurs éclatantes des pavillons ondulaient au soleil.

A la grande surprise de Huberte, au lieu de débarquer auprès du bac, comme c'était l'usage, *la Mouette* se détacha de la petite flottille, vira et atterrit en face de l'endroit où se trouvaient le vieillard et sa petite-fille.

Le patron de *la Mouette* débarqua aussitôt; il paraissait rayonnant de joie ou d'orgueil sous la cape doublée de rouge qu'il portait sur son épaule; si rayonnant que, malgré son goût avéré pour les innocents triomphes de la tenue, il était raisonnable de supposer une autre cause à une satisfaction si expansive.

Au contraire, à mesure que la goëlette s'était approchée, le visage de Huberte s'était considérablement rembruni. Elle avait vainement cherché, au milieu de cette bigarrure, la couleur sombre et sévère des vêtements que portait ordinairement Valentin. Lorsque le canot avait fait devant elle son mouvement circulaire, elle avait reconnu que le jeune ouvrier n'était point avec ses amis.

ıard, dont les yeux n'avaient pas quitté Huberte

depuis le moment où il avait pu la distinguer, avait déjà remarqué le désappointement empreint sur la physionomie de la jeune fille. Il se pencha vers ses équipiers et leur dit à voix basse :

— Attention ! que l'on soit sage comme des demoiselles ! le branle-bas est pour ce soir.

Challamel et Courte-Botte répondirent par un signe d'acquiescement.

Quelque profonde et sincère que fût la tristesse qui était entrée dans le cœur de la Blonde lorsqu'elle s'était aperçue de l'absence de Valentin, cette tristesse ne put tenir devant le spectacle que lui donna Richard lorsqu'il monta les degrés taillés dans le gazon de la berge ; elle éclata de rire au nez du jeune homme, et le père la Ruine, de son côté, trouva le soi-disant capitaine si plaisant sous son bonnet rouge et avec ses jambes nues, que, malgré sa gravité habituelle, il accompagna en contre-basse sa petite-fille.

Cette hilarité eût déconcerté tout autre que le superbe canotier ; elle n'affecta pas sensiblement Richard. Il s'avança vers Huberte, lui serra la main et lui étreignit la taille avec une expression de galanterie badine ; puis, s'adressant à François Guichard :

— Père la Ruine, lui dit-il, vous voyez en moi le député des flambards de la Seine.

— J'aurais cru plutôt que vous étiez le député des marchands de cerises ; vous avez l'air d'un mannequin à effrayer les pierrots.

— Père la Ruine, reprit le capitaine de *la Mouette* en élevant la voix pour dominer celle de son interlocuteur, père la Ruine, vous êtes le doyen des hommes de rivière, vous êtes le Nestor de la population aquatique, avec laquelle nous nous faisons gloire de marcher : au nom des canotiers réunis à la Varenne, j'ai l'honneur de vous engager à présider le banquet fraternel dans lequel nous nous réunissons après les courses.

— C'est, en effet, bien de l'honneur pour moi, monsieur Richard, répondit François Guichard, mais je ne saurais accepter. Vous avez sauvé mon enfant, nous sommes presque camarades, mais il ne s'ensuit pas que je sois l'ami de vos amis. Nous sommes du même élément, c'est vrai; mais nous ne l'exploitons pas de la même façon, eux et moi. Ils effarouchent le poisson, je nage en douceur pour lui inspirer confiance. Ma mine grave et soucieuse serrerait le cœur de vos jeunes gens; eux, de leur côté, seraient capables de faire fondre ma tristesse comme le soleil au printemps fond la neige de nos plaines, et je tiens autant à cette tristesse qu'ils peuvent tenir à leur gaieté.

— Il est impossible que vous refusiez. Je vous ai proposé pour président, et vous avez été acclamé à l'unanimité. Et puis on doit porter un toast à la liberté des mers, à l'affranchissement du poisson, à l'humiliation de l'Angleterre, et il convient que vous soyez là pour y répondre.

François Guichard résistait toujours, et le patron de *la Mouette* fut forcé de lâcher toutes les écluses de son éloquence. De persuasif et d'insinuant, il devint pathétique ;

il parla du service rendu à Huberte, il l'invoqua comme un titre à ce que le bonhomme ne lui refusât pas la seule demande qu'il lui eût jamais adressée; il déploya une si singulière insistance, que le père la Ruine finit par se rendre aux désirs du sculpteur.

Lorsqu'il eut été convenu que Huberte et lui assisteraient au banquet :

— M. Valentin y sera sans doute, dit le père Guichard. Comment se fait-il que je ne le voie pas ici?

— Il viendra peut-être, je ne sais, répliqua le capitaine de *la Mouette* en affectant beaucoup plus d'embarras qu'il n'en éprouvait réellement.

— Serait-il malade? interrompit la Blonde avec une vivacité qui fit passer un éclair de colère dans les yeux du jeune homme.

— Ou lui est-il arrivé quelque chose? fit le père la Ruine obéissant, de son côté, à la sympathie profonde qu'il éprouvait pour le bijoutier.

Richard répondit par un clignement de l'œil et un claquement de la langue qui eût signifié quelque chose pour tout autre que le vieux pêcheur; puis, le prenant à part, il lui dit en baissant la voix, mais pas assez cependant pour que ses paroles n'arrivassent point à Huberte, qu'il voyait attentive :

— Dame! vous comprenez qu'après avoir donné tant de dimanches à l'amitié, c'est bien le moins que l'ami Valentin en accorde enfin un à l'amour.

— Je ne vous comprends pas.

— En bon français, Valentin est allé promener sa maîtresse à Saint-Cloud. Comprenez-vous maintenant, papa Trompe-goujon, homme vertueux et phénoménal, qui m'avez pourtant l'air d'avoir été un farceur dans votre temps?

Le père la Ruine haussa les épaules, comme il faisait lorsque son jeune ami se livrait à quelqu'une de ses excentricités; mais Huberte devint aussi blanche que la batiste de son bonnet.

Richard vit cette pâleur; sous prétexte de prendre quelque chose dans son embarcation, il se rapprocha de Courte-Botte.

— Range un grand branle-bas, lui dit-il; bien m'en a pris de mettre la chose à ce soir; dans huit jours peut-être, il n'eût plus été temps. Qu'à neuf heures la goëlette soit toute parée aux Falonnières, je puis en avoir besoin; ne te décharge pas de ce soin sur Challamel, entends-tu, Courte-Botte? C'est un bon enfant; mais, s'il fauberge une seule bouteille, on ne peut pas plus compter sur son exactitude que sur sa discrétion; veille sur lui; moi, je vais préparer la petite à lever l'ancre.

Richard voulut rejoindre Huberte; elle avait disparu, elle était entrée dans la maison de son grand-père.

Il l'y suivit, et, lorsqu'il entra, il lui sembla que la jeune fille essuyait précipitamment ses yeux avec son mouchoir. En effet, il s'aperçut qu'elle avait les yeux rougis par les larmes.

Le patron de *la Mouette* avait mille excellentes raisons

pour ne point vouloir paraître remarquer le chagrin que l'absence de Valentin causait à la jeune fille ; il chercha à la distraire par les singeries qui étaient dans ses habitudes, par ses charges d'atelier les plus plaisantes, et, lorsqu'il eut vu le sourire reparaître sur les lèvres de la Blonde, il reprit peu à peu le rôle passionné qu'il avait abandonné; seulement, il changea de tactique : tout en entretenant la petite pêcheuse de son amour, il resta aussi respectueux que Valentin lui-même eût pu l'être vis-à-vis d'elle.

Huberte demeura longtemps inquiète et rêveuse ; puis tout à coup, comme animée d'une résolution subite, comme si elle se fût décidée à rompre avec des idées importunes, à étouffer des regrets qui, malgré sa volonté, continuaient à se faire jour dans son cœur, peu à peu elle répondit, comme elle avait l'habitude de le faire, par des rires, par des moqueries, par des plaisanteries de toute sorte, aux périodes embrasées du canotier, si bien qu'elle finit par paraître avoir oublié Valentin et par se montrer si heureuse de la présence du sculpteur, par lui témoigner tant d'amicale sympathie, que celui-ci fut presque courroucé lorsque Courte-Botte vint l'arracher aux douceurs de ce tête-à-tête.

Les courses allaient commencer.

Malheureusement pour Richard, *la Mouette* gagna deux prix, et la joie de triompher devant celle qu'il courtisait, de la voir s'associer aux acclamations qui saluaient sa victoire, l'enivra tellement, qu'il oublia le rôle qu'il s'était imposé.

Il avait aperçu M. Batifol, et il ne résista pas à la tentation de lui faire ce qu'il appelait une bonne plaisanterie.

S'il avait tort de ne pas reprendre immédiatement une partie si bien entamée, n'était-ce pas encore marcher à son but que de persécuter un peu l'objet de toutes les antipathies du grand-père de celle qu'il voulait séduire?

Ce fut là le raisonnement que se fit le maître de *la Mouette*.

M. Batifol avait cru, en raison de la solennité de la circonstance, devoir payer de sa personne; il s'était fait inscrire pour une course de bachots qui devait clôturer les plaisirs nautiques de cette journée.

Il s'était mis en tenue de combat, tenue moins gracieuse peut-être, mais à coup sûr aussi originale que celle des équipiers de *la Mouette*; il portait, avec addition du maillot réclamé par les mœurs modernes, le costume du lutteur antique.

Son torse grêle, son dos voûté, ses jambes osseuses, ses genoux cagneux, faisaient le plus singulier effet sous le coton de ce maillot, qui se tordait en mille plis autour de sa personne. Cependant la journée avait été si belle pour M. Batifol, qu'il ne pensait pas même à s'attribuer les rires moqueurs qu'il soulevait autour de lui, et songeait à faire frotter d'huile, à la façon des athlètes, ses bras qui étaient nus.

Enfin le signal du départ fut donné.

M. Batifol, suant, soufflant, se tordait sur ses avirons, se démenait comme un forçat sur les bancs de la chiourme;

il avait la tête sur ses rivaux, et tant d'efforts semblaient devoir recevoir leur récompense.

Il vit tout à coup apparaître à ses côtés la figure sardonique du sculpteur, qui, monté sur un bateau très-léger, suivait bord à bord la lourde embarcation de l'infortuné façonnier et l'accablait des encouragements les plus ironiques.

— Monsieur, cria M. Batifol, ce que vous faites là est contraire aux règlements.

Mais le sculpteur ne semblait pas l'entendre ; il glapissait de cette voix de fausset particulière aux gamins de Paris :

— Vas-y, bonhomme! tu vas gagner le lapin! Tu le tiens, mon vieux!

Et autres plaisanteries qui n'étaient pas de meilleur goût, mais qui eurent d'autant plus le pouvoir d'exaspérer M. Batifol, que les canotiers qui étaient sur la berge encourageaient leur camarade par leurs applaudissements et leurs cris frénétiques.

Pendant une minute, le fabricant éprouva une envie démesurée de décharger un grand coup d'aviron sur la frêle nacelle qui conduisait son ennemi ; il ne fallut pas moins, pour le retenir, que le souvenir de la force musculaire de Richard, force musculaire dont M. Batifol avait fait une si rude expérience. Le découragement s'empara de lui ; il tira son bachot de la cohue des autres bateaux, et regagna la terre en se demandant si le ciel ne lui donnerait pas enfin le moyen de se venger de ce misérable sculpteur.

Il sembla que son invocation eût été entendue.

M. Batifol s'était réfugié sous une des tentes que les marchands de vin avaient dressées sur la berge pour abriter leurs consommateurs; en ce moment, la foule les avait abandonnées pour voir les courses; les tentes étaient à peu près désertes.

Cependant, à une table voisine de celle devant laquelle était placé le fabricant, deux canotiers vidaient une bouteille en causant.

L'un des deux canotiers, qui faisait face à M. Batifol, était inconnu à celui-ci; l'autre, qui tournait le dos au façonnier, portait le costume très-remarquable des équipiers de *la Mouette*.

Absorbé par ses pensées, M. Batifol ne prêta pas tout d'abord une grande attention à leur conversation; mais, au nom de Richard prononcé à diverses reprises, il dressa l'oreille comme un cheval de chasse au son du cor.

Voici ce qu'il entendit:

—Comment, disait le premier des canotiers en essayant vainement de redresser, pour l'emplir, le verre que le second tenait renversé, comment! Challamel, c'est toi, toi que nous avions surnommé *J'ai-soif*, qui boude devant le piqueton?

— Oui, répondit celui-ci, dont la langue épaissie et la prononciation balbutiante témoignaient d'une sobriété un peu tardive; demain, tant que tu voudras, la cambuse aux liquides sera ouverte; mais, aujourd'hui, respect à un équipier esclave de son devoir!

— De son devoir?

— Oui, de son devoir. Le patron de *la Mouette* m'honore de sa confiance, je veux rester digne de la confiance du patron.

— Encore un verre, et tu n'en auras que plus de cœur pour tirer sur les avirons et la main plus souple pour *plumer*[1] l'eau de la Marne.

— Si je plume aujourd'hui quelque chose, mon vieux, ce sera ce dindon que l'on nomme Valentin, et je n'en serai pas fâché, car je le hais, cette poule mouillée-là, qui met de l'eau dans son vin comme si les marchands ne nous en épargnaient pas la peine.

— Valentin, l'ami intime de Richard?

— Ah ben, oui, l'ami intime!

Et Challamel fit un geste significatif et fort populaire.

— Que s'est-il donc passé?

— Chut! dit Challamel en grimaçant l'expression de la discrétion, chut! mais je puis te dire cela, à toi qui es un ami, qui ne mets pas d'eau dans ton vin comme ce pousse-caillou de Valentin; tous les canotiers sont des frères; nous manigançons un coup, vois-tu, qui fera proclamer Richard le roi des flambards et crever l'ami intime de colère et de dépit.

— Conte-moi donc ça.

— Faut te dire donc que le terrien et notre patron don-

[1] On appelle *plumer*, en style de canotage, effleurer la surface de l'eau avec le plat de l'aviron lorsqu'on le sort de l'eau poer prendre du champ et de façon à raser cette surface.

naient la chasse au même bâtiment, une corvette fine et crânement taillée, douce comme un suif et avec des écubiers en velours bleu, tiens, grands commé ça! la fille du père la Ruine, tu la connais. Valentin a voulu monter le coup au canotier, et, ce soir, le canotier jette son grappin sur la corvette.

— Bah!

— Oui; mais le cocasse de la chose, c'est la façon dont le patron s'y est pris pour écarter aujourd'hui son rival de la Varenne.

— Voyons cela.

— Figure-toi que, ce matin, Valentin s'était embarqué dans *la Mouette* avec nous pour venir ici. Entre le moulin Rouge et les moulins de Gravelle, voilà ce gueux fini de Courte-Botte, selon que cela avait été convenu entre le capitaine et lui, qui fait une maîtresse embardée; le bateau penche; nous nous jetons tous du même côté, et naturellement nous voilà tous les quatre dans le bouillon. Tu comprends que, nageant comme nous nageons, y compris le Valentin, nous ne nous embarrassions pas plus les uns des autres qu'un barbillon d'une tanche. Nous nous occupions donc à relever *la Mouette*, à repêcher les avirons, quand tout à coup voilà Courte-Botte qui s'écrie: « Mais où donc est le capitaine? » Valentin cherche des yeux; nous faisons semblant de chercher: pas plus de capitaine que sur la main. Il était resté dans la tasse. Valentin se jette à l'eau; nous y rentrons. Il plonge, il plonge; nous avons l'air de plonger, c'est-à-dire que, quand nous le voyons remonter

à la surface, nous piquons une petite tête, voilà tout. Enfin, après une demi-heure de manœuvres, il faut bien renoncer à sauver notre infortuné capitaine. Nous crions au secours pour la forme, car nous savions que la berge est si bien déserte en cet endroit, que personne ne viendrait. Nous nous consultons. Enfin, il est convenu que Valentin, qui s'arrachait les cheveux avec un désespoir qui vingt fois m'aurait fait pouffer de rire à son nez si la chose n'avait pas été sérieuse, irait à Bercy faire sa déclaration et chercher des mariniers pour retrouver le pauvre corps de son ami, et que, nous qui nous plaignions du froid, nous remonterions l'embarcation à son garage. Il file en se lamentant toujours; mais il n'a pas plus tôt tourné les talons, que le capitaine reparaît; ce satané Richard avait plongé, passé sous un train de bois, remonté de l'autre côté, et tenu sa tête cachée entre les falourdes pendant toute la scène. Nous embarquons, nous pagayons rudement, nous changeons nos habits contre ceux-ci que nous avions confiés aux équipiers de *la Doris*, et voilà comment, après avoir dragué et ravagé pendant toute la journée le fond de la Seine, cette guenille de Valentin trempera ce soir son eau sucrée de ses larmes, rue Saint-Sabin, tandis que nous prendrons le large avec la demoiselle à la Varenne.

Ce long récit avait altéré Challamel, qui amenda quelque peu ses résolutions premières : il tendit son verre à son camarade.

M. Batifol se leva et quitta la tente : il n'en demandait pas davantage; l'idée lui était venue d'opposer l'un à

l'autre ceux qu'il considérait comme ses ennemis, et il allait immédiatement la mettre à exécution.

Il emprunta le cabriolet de Berlingard, et, fouettant vigoureusement le cheval, il le mit sur la route de Paris.

XVII

LES SUITES D'UN BAL CHAMPÊTRE

Le bal de la Varenne ne se sentait que fort peu du goût bourgeois qui avait présidé à la plupart des divertissements de la journée.

Fort dédaigneux de cette partie de son programme, le grand ordonnateur de la fête, M. Batifol, semblait en avoir remis tout le soin à la nature, et la nature s'en était acquittée de façon à satisfaire, non peut-être M. Batifol et ses pairs, mais en revanche tous les amateurs du pittoresque.

On avait installé ce bal dans un bois d'ormes et de hêtres que l'on nomme le bois des Moines, au milieu d'un carrefour ombragé par une double rangée d'arbres séculaires.

M. Batifol avait dépensé tant de calicot multicolore pour les décorations de son spectacle nautique, qu'il lui avait été impossible d'en trouver pour garnir le bois grossier de la tribune des musiciens des drapeaux de rigueur; le luminaire avait été également réparti avec une parcimonieuse discrétion; quelques quinquets fumeux, appendus

aux troncs des hêtres, un lustre garni de lampions vacillants, descendant des grosses branches qui se tordaient au-dessus de la tête des danseurs comme les bras de quelque noir géant, traçaient péniblement un léger cercle de lumière au milieu du rond-point; leur éclat ne faisait pas pâlir les rayons de la lune, qui argentait le dôme de verdure de ses clartés molles et tremblantes, et dont les douces lueurs, tamisées à travers le feuillage, couraient sur l'écorce noueuse de tous les arbres d'alentour.

Le retentissement éclatant des instruments de cuivre qui se mêlait au bruissement, déjà triste comme une menace de l'hiver, que font les feuilles lorsque le vent d'automne les agite; l'aspect de ces ombres qui, passant et repassant dans le clair-obscur, devenaient visibles lorsqu'elles entraient dans la zone de lumière, puis disparaissaient encore pour reparaître un instant après; l'étrangeté des costumes de la plupart des assistants, leurs chants, leurs cris, leurs rires dans cette mystérieuse obscurité, donnaient à ce bal un caractère étrange et sauvage qui devait profondément agiter les âmes impressionnables.

Les canotiers, au lieu de se retirer à la nuit, comme cela est l'habitude pour profiter de l'ouverture des barrages qui ferment la Marne, étaient demeurés en masse.

L'indiscrétion de Challamel une fois en branle n'avait pas pu s'arrêter; le bruit des projets du patron de *la Mouette* s'était répandu parmi tous ces jeunes gens, qui, par esprit de corps autant que par curiosité, étaient avides de connaître le dénoûment qu'aurait cette aventure.

Ceux d'entre eux qui ne dansaient pas se tenaient debout et se haussaient sur la pointe du pied pour apercevoir la jeune fille, souriant d'un sourire malicieux chaque fois qu'elle rougissait et baissait les yeux en rencontrant le regard enflammé de Richard. D'autres, les amis particuliers du sculpteur, s'étaient chargés de distraire le père la Ruine, qui avait accompagné la Blonde, et de débarrasser leur camarade d'une sollicitude qui pouvait entraver ses desseins.

Il n'en était, du reste, pas besoin. François Guichard avait assisté au banquet; sa sobriété l'avait bien préservé de l'ivresse à laquelle ses voisins avaient espéré le voir succomber; mais on avait tant caressé son thème paradoxal, tant maudit les hommes qui s'arrogent un droit de propriété sur l'eau, sur ce que la nature, en le créant dans un état d'instabilité perpétuelle, semble avoir réservé, disait-on, pour la jouissance commune de l'espèce humaine tout entière; on avait tant hurlé cette phrase absurde, que le vieux pêcheur trouvait belle comme l'Évangile : « Si ces poissons sont à eux, qu'ils montrent donc le signe dont Dieu les a marqués pour justifier leur possession! » On avait tant honni et vilipendé les bourgeois en général et M. Batifol en particulier, que le pauvre vieillard s'était grisé de paroles et de bruit au lieu de vin, et que, dans son enthousiasme, il étendait à tous ces braves jeunes gens la confiance que Valentin et Richard avaient déjà su lui inspirer.

Huberte avait commencé par pleurer sur l'absence de

Valentin; elle avait fini par oublier tout à fait son ami.

Le plaisir est absolu; tant qu'il règne, il ne souffre pas de rival dans le cœur qu'il embrasse.

A peine si de loin en loin un soupir, une pensée soulevait le sein ou alourdissait les paupières de la jeune fille et protestait contre cette gaieté au nom de l'absent; elle s'abandonnait sans réserve à l'enivrement de s'entendre répéter qu'elle était belle, aux entraînements de ces joies bruyantes contre lesquelles ses penchants naturels la rendaient, d'ailleurs, bien faible.

Le bal complétait la fascination. Nous connaissons déjà par Huberte le trouble et l'émotion qu'il portait dans son âme; encore la fade contredanse qu'elle avait essayée en plein jour, avec l'appréhension d'être surprise par son grand-père, n'avait-elle rien du charme et de la puissance de cette fête; ces demi-ténèbres, ces bruits d'orchestre, ce concert de chants et de rires, les phrases incandescentes par lesquelles, depuis le matin, Richard n'avait cessé de lui peindre son amour, tout contribuait à porter jusqu'au désordre le trouble de son cœur. Ce désordre était tel, que, par moments, sous l'empire d'une effrayante surexcitation nerveuse, sa joie dégénérait en souffrance; il lui semblait que sa tête allait se fendre, que sa cervelle allait en jaillir, et cependant il lui était impossible de trouver en elle la force de s'arracher à ces funestes émotions.

Elle valsait; elle était pâle, ses yeux se voilaient par instants, puis se rouvraient en lançant des éclairs dans les tourbillons de la valse; une partie de sa belle chevelure

s'était dénouée et flottait autour de sa tête comme une auréole transparente.

— Huberte, Huberte, disait celui-ci, auquel rien de ce qui se passait dans l'âme de la jeune fille n'avait échappé, Huberte, est-il sur la terre un bonheur plus grand que le nôtre? Il semble que le ciel tournoie sur nos têtes, que la terre bondit sous nos pieds comme un ballon! On dirait que la tempête nous emporte et nous berce! Ah! si ta douce voix en un semblable moment murmurait: « Je t'aime! » il n'y aurait pas sous le ciel de bonheur semblable au mien.

Huberte ne répondait pas; mais Richard sentait s'accélérer le battement du cœur de la Blonde, et le pied de celle-ci, comme s'il eût été impatient de dévorer l'espace, accélérait la mesure.

— Huberte, on dirait que nos cœurs sont soudés l'un à l'autre, tant ils sont confondus dans un même battement; nos cœurs ne font plus qu'un, Huberte; dis-moi que tu ne les désuniras jamais, et, viennent toutes les misères du monde, vienne la mort, je les braverai!

— Valsons, valsons! disait la jeune fille.

Richard répondait en faisant tourbillonner sa danseuse avec une rapidité vertigineuse telle que l'œil eût eu peine à les suivre, et il se penchait à son oreille et il lui disait:

— Oui, l'existence est courte; il faut se hâter si l'on veut en jouir; Dieu n'a pas laissé entre la coupe et les lèvres l'espace nécessaire à une réflexion.

— Mais ces musiciens s'endorment sur leurs bancs!

— Plus vite, donc, ménétriers de village ! cria le maître de *la Mouette*. Ah ! mille sabords ! ils penchent leurs têtes sur leurs pupitres comme des novices sur leurs avirons, et la nuit commence à peine. Allons l'achever à Paris, Huberte; je te conduirai dans un bal où la musique devancera ton impétuosité.

— Non, non ! murmura Huberte avec effroi.

— Viens, viens, répéta Richard ; tes yeux, Huberte, vont être éblouis par l'éclat des toilettes et des lumières ; tes oreilles seront charmées par les doux accords de l'orchestre, et, jusqu'au jour, nous bondirons à ses accents en confondant les palpitations de nos cœurs.

— Oh ! je vous en conjure, ne parlez pas ainsi, monsieur Richard !

— Que peux-tu craindre? Ne serai-je pas avec toi? Qu'est la sollicitude d'un père ou d'un frère pour sa fille ou pour sa sœur auprès de la tendresse d'un amant pour celle qu'il aime? Qui donc oserait toucher un de tes cheveux quand je serai là pour le défendre, ce trésor plus précieux à mes yeux que tous les trésors de la terre ?

— Oh! monsieur Richard, Valentin ne parlerait pas ainsi.

— Valentin, reprit le sculpteur avec une parfaite assurance, et que fait-il donc à cette heure? Comme nous, il se livre au plaisir ; n'est-ce pas la loi qui régit toute la terre? Viens, viens ! je vais être si heureux de ton bonheur, si fier de surprendre les premières émotions que le magique spectacle que je vais évoquer à tes yeux fera naître dans ton âme ! n'hésite plus, Huberte, viens !

— Je ne saurais... Mon pauvre père...

— Nous serons revenus avant qu'il se soit aperçu de ton absence; d'ailleurs, s'il la découvrait, eh bien... je lui dirais... je lui dirais que je t'aime, que tu m'aimes... et il ne lui resterait plus qu'à nous bénir.

Le sculpteur avait donné à cette dernière phrase une intention ironique qui tranchait singulièrement avec l'accent convaincu qu'avaient eu ses paroles lorsqu'il s'était cru obligé de faire agir les grandes ressources de la passion. Huberte était trop franche et trop naïve pour le remarquer.

— Vraiment, monsieur Richard, dit-elle, vraiment vous feriez cela ?

— Si je le ferais, mille sabords !

— Vous m'aimez assez pour ne pas rougir d'ép... ?

— Si je t'aime ! si je t'aime ! Tiens, le ciel et l'enfer seraient là présents, que je répondrais à ta question comme j'y réponds en ce moment.

En disant ces mots, le sculpteur se pencha sur la tête de la jeune fille et imprima un baiser sur son front.

Celle-ci tressaillit, comme si elle eût succombé à son émotion.

— Place, camarades, s'il vous plaît ! dit Richard à demi-voix.

Les rangs tumultueux des danseurs s'ouvrirent devant lui comme par enchantement; ils se refermèrent si vite, la valse reprit avec tant d'acharnement, tandis que le maître de *la Mouette* entraînait la Blonde, que les spec-

tateurs n'eurent pas le temps de s'apercevoir de ce mouvement.

En ce moment, un homme à la physionomie défaite, à la figure pâle, aux vêtements souillés de boue, entrait dans le bal.

C'était Valentin.

A dix pas derrière lui marchait M. Batifol, qui se frottait joyeusement les mains et sur les lèvres duquel se dessinait un méchant sourire.

Valentin promena anxieusement son regard dans la cohue, cherchant à en sonder les profondeurs; il fit le tour du bal, et, n'apercevant ni son ami, ni Huberte, sa poitrine se dilata; il passa la main sur son front baigné de sueur et respira bruyamment.

Il se trouvait alors à côté de l'estrade où étaient placés les musiciens; en la contournant, il se trouva tout à coup en face du père la Ruine, assis au pied d'un arbre et entouré de ses nouvelles connaissances, auxquelles il racontait quelques exploits de pêche, avec cette prolixité complaisante particulière aux vieillards que Homère a si bien dépeinte et que l'on retrouve chez les pêcheurs comme chez les rois.

Valentin courut à François Guichard, et, écartant brusquement ceux qui le séparaient du bonhomme :

— Où est Huberte? s'écria-t-il.

— Huberte? répondit le vieillard étourdi par cette apparition subite.

— Qu'avez-vous fait de votre enfant? Répondez! répéta le jeune homme.

— Je pourrais vous répondre que cela ne vous regarde pas, monsieur Valentin; j'aime mieux vous dire que je crois qu'il en est de vos yeux comme des outils de nos bourgeois : c'est franc d'osier, proprement maillé, mais ça ne sert pas à grand'chose. Vous n'y voyez donc pas clair, que vous n'avez pas aperçu Huberte s'amusant là dedans avec vos amis et les jeunesses de son âge?

— Ah! Guichard, Guichard, vous êtes fou!

— Ah! monsieur Valentin, c'est mal à vous de me dire de gros mots, car c'est en considération de vous et de M. Richard que j'ai permis qu'elle prît un divertissement qui n'est pas, vous le savez, dans mes goûts ni selon mes principes.

— Mais elle n'est plus là, elle n'est plus là! s'écria Valentin à moitié fou lui-même de désespoir.

— Plus là? murmura le père la Ruine comme s'il eût fermé les yeux devant l'abîme qu'il entrevoyait et dont l'aspect le remplissait de terreur; elle n'est plus là? Mais non, c'est impossible, elle ne saurait être loin... Huberte! Huberte! continua-t-il en appelant à haute voix et en courant tout effaré autour du cercle qui s'était formé devant eux.

Sa voix resta sans écho; le vieillard demeura un instant comme écrasé par l'horreur de la réalité, et, se retournant vers Valentin :

— Mais où est-elle? où est-elle? s'écria-t-il avec une indicible expression d'angoisse.

Valentin courba la tête sans répondre; quels qu'eussent

été les torts de Richard envers lui, il lui répugnait de livrer le nom de celui qui avait été son ami à la vengeance d'un père.

— Non, non! je ne le puis croire, reprit le père la Ruine luttant une dernière fois contre la vérité qui se faisait jour dans son âme. Huberte, mon enfant, mon unique enfant! non, cela n'est pas, vous voulez vous moquer de moi, messieurs, rire de l'inquiétude d'un pauvre vieux. Ce n'est peut-être pas bien de se rire de la tendresse d'un père et de prendre des cheveux blancs pour hochets; mais, c'est égal, je vous pardonne; rendez-la moi, ne prolongez pas ce jeu cruel, je vous prie, messieurs. Je l'aime tant! cela n'est pas étonnant, allez; toute petite, j'ai pleuré sa mère et sa grand'mère, ma fille et ma femme; je l'ai bercée, je l'ai élevée, elle a grandi dans mes bras, j'ai pour elle le cœur d'un père et celui d'une mère à la fois... Et puis je n'ai qu'elle; les autres hommes ont leurs plaisirs, leurs ambitions, de l'or, des titres, un tas de choses qui les distraient; moi, je n'ai qu'elle. C'est le rayon de soleil qui rend ma demeure un peu moins sombre, c'est son sourire qui doit m'aider à mourir. Rendez-la-moi, messieurs, je vous en conjure!

Puis, voyant que tous ceux qui l'entouraient gardaient le silence :

— Ah! mille tonnerres! reprit-il, si c'était vrai! si on me l'avait enlevée!... si on avait ensorcelé mon enfant!... si quelqu'un de ces méchants drôles avait pris mon Huberte à ses gluaux... Oh! malheur à lui!

— Calmez-vous, père Guichard, calmez-vous, lui dit Valentin.

Le père la Ruine ne parut pas l'avoir entendu; mais, en ce moment, il aperçut M. Batifol auprès de lui : il lui sauta à la gorge, et, serrant sa cravate de façon à l'étrangler :

— C'est toi, misérable, c'est toi, lâche coquin, qui m'as pris mon enfant... Je connais toutes tes menées; il n'y a que toi capable de cet abominable rapt... Qu'en as-tu fait? Réponds, ou, dût-il m'en coûter la tête, je t'écrase comme une vermine que tu es !...

— Monsieur Guichard, je vous jure... Lâchez-moi... La justice... Au secours! Monsieur Valentin, à mon secours!

Valentin et les assistants eurent les plus grandes peines à arracher le façonnier des mains du vieux pêcheur.

— Venez, venez, dit le bijoutier à ce dernier; rentrez chez vous, père Guichard, rentrez chez vous, je vous accompagnerai.

— Rentrer chez moi! chez moi, où je ne trouverai plus ma pauvre Blonde, quand j'ignore où elle est! rentrer chez moi, ô mon Dieu! continuait le malheureux vieillard en s'arrachant les cheveux.

La plupart des canotiers s'étaient éloignés; cette scène avait produit sur eux une impression bien différente de celle qu'ils attendaient; M. Batifol, qui avait rajusté le désordre que les voies de fait du père la Ruine avaient apporté dans ses vêtements, se rapprocha du bonhomme.

Comme les canotiers, quoique à un point de vue tout opposé, M. Batifol avait compté sur un dénoûment bien

différent; la douleur de ce père ne suffisait pas à la rancune du fabricant contre les différents personnages de cette histoire.

— Vous m'accusiez tout à l'heure, dit-il. Eh bien, moi, je vais vous faire retrouver votre enfant.

— Vous?

— Oui, moi; mais ne perdons pas une seconde; je sais qu'il y a dix minutes à peine qu'ils sont partis; ils descendent la Marne; ils trouveront le barrage fermé; il leur faudra mettre le canot à terre et le haler au delà de l'écluse. En coupant à travers la plaine, nous serons au barrage avant eux.

— Partons! dit le vieillard en s'élançant à travers le fourré.

Valentin voulut le retenir; mais le bonhomme était déjà loin; il n'avait plus qu'un parti à prendre, c'était de le suivre.

M. Batifol en fit autant; il était convaincu que Richard n'abandonnerait pas aisément sa conquête.

Tous les trois, ils traversèrent la plaine, marchant dans les guérets, dans les terres labourées, sautant les fossés, traversant les haies, piquant droit sur les peupliers de Créteil, qui se dessinaient en noir à l'horizon.

Valentin et Batifol étaient haletants; on n'entendait pas la respiration du père la Ruine, et cependant il ne cessa pas une minute de devancer ses deux compagnons.

Enfin, ils arrivèrent au barrage.

Le père la Ruine, qui y fut le premier, promena ses

mains sur les joncs pour voir si le passage d'un corps lourd ne les avait pas courbés sur la terre humide, et pour y chercher le sillon que creuse la quille d'un canot, lorsqu'on le tire sur le sol.

— Peut-être sont-ils passés ! dit M. Batifol.

— Non, répondit François Guichard.

— Silence! fit impérieusement Valentin, les voici.

Effectivement, on entendait à quelques centain de pas, en amont, le clapotage régulier des avirons, même temps une voix forte et vibrante, la voix de Ricl , s'éleva au milieu du silence de la nuit et chanta :

Que d'autres de la promenade
Goûtent les innocents loisirs ;
Nous, de l'existence nomade
Nous aimons les bruyants plaisirs.
Souvent nous déployons la voile
Quand des cieux descend le sommeil ;
Nous disons bonjour à l'étoile,
Nous disons bonsoir au soleil.

Bourgeois, qui devez nous connaître,
Appelez valets et portiers ;
Faites fermer grille et fenêtre,
Voici venir les canotiers!

Puis un chœur de voix masculines répéta le refrain.

— Elle n'y est pas. Valentin, elle n'est pas avec eux. Ah ! mon Dieu ! nous n'avons pas été voir à la maison, dit le père la Ruine, qui se laissait de nouveau aller à l'espérance ; peut-être est-elle rentrée à la maison.

— Taisez-vous, dit à son tour M. Batifol.

La voix reprit :

Le canot sur le fleuve passe
En déployant son pavillon,
Et, comme un patin sur la glace,
A peine s'il laisse un sillon.
J'ai soumis la vague perfide,
Et la force, fier matelot,
A lécher de sa langue humide
Les flancs polis de mon canot.

Bourgeois, qui devez nous connaître,
Appelez valets et portiers ;
Faites fermer grille et fenêtre,
Voici venir les canotiers!

Mais cette fois, lorsque le chœur répéta ces dernières oles, le père la Ruine laissa échapper un sourd gé-ii nent; il s'assit sur la berge, cachant son visage ıtre ses mains.

Il avait reconnu la voix de Huberte qui se mêlait aux ıtres voix.

Richard continua le troisième couplet :

Là-bas, voyez-vous sur la plage
La nappe blanche qui m'attend?
Allons, mon joyeux équipage,
Abordons la rive en chantant ;
Et, depuis l'heure matinale
Jusqu'au retour de Lucifer,
Que notre folle bacchanale
Soit un avant-goût de l'enfer !

Bourgeois, qui devez nous connaître,
Appelez valets et portiers ;
Faites fermer grille et fenêtre,
Voici venir les canotiers !

Qui me revient? Il y a un sentier pour descendre, mais il n'y en a pas pour remonter. Non, non, je n'ai plus d'enfant; qu'on ne me parle plus de celle que j'ai aimée; son souvenir n'est pas comme le souvenir de ceux qui sont morts : loin de consoler, il accable.

— Père, père, dit Huberte, qui avait sauté du canot sur la berge, je vous en conjure, pardonnez-moi.

— Que voulez-vous? répliqua le vieux pêcheur en repoussant le bras de la jeune fille, qui cherchait à embrasser les jambes de son grand-père, devant lequel elle s'était agenouillée; que voulez-vous? Je ne vous connais pas.

— Vous ne me connaissez pas, moi, Huberte?

— Il n'y pas ici de Huberte, il n'y a ici qu'une prostituée qui sert de jouet à des mauvais sujets, qui les suit dans leurs débauches, qui chante avec eux des chansons infâmes; Huberte était une enfant sage et pure, il n'y a plus de Huberte. Vous, ma fille! Oseriez-vous entrer dans cette chambre où votre mère et votre grand'mère sont mortes toutes deux, pures et saintes comme les anges du bon Dieu? Allons donc! si vous l'osiez, le plafond s'écroulerait sur votre tête.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! dit la pauvre Blonde en se tordant les bras avec désespoir.

— Père Guichard, dit Valentin, vous êtes trop dur pour cette enfant; je ne crois pas Richard un malhonnête homme, et, si grand que soit le scandale, il peut se réparer.

— Oh! Richard, Richard, rappelez-vous ce que vous ois ; parlez au grand-père, parlez-lui, je vous

en conjure, dit Huberte en joignant les mains devant le sculpteur.

Et, comme Richard tardait à répondre :

— Ce faux ouvrier t'a séduite, reprit le père la Ruine; eh bien, comme tous les séducteurs, ce sera lui qui vengera le père que tu as outragé. Adieu!

Le vieux pêcheur fit un mouvement pour se retirer, Huberte se cramponna à ses mains avec toute l'énergie du désespoir.

— Père, père, disait-elle, laissez-moi vous suivre, laissez-moi m'en aller avec vous ; je suis innocente, je suis encore digne du souvenir de celles que vous pleurez!

— A qui le persuaderas-tu ? Non, la jeune fille n'existe plus, la femme seule rentrera dans ma demeure ; que cet homme qui vous a déshonorée aux yeux de tous répare sa faute et la vôtre, alors ma maison vous sera ouverte, alors je pardonnerai, si je n'oublie pas ; d'ici là, n'essayez pas de vous présenter à ma porte ; car je serais le premier à crier honte et malheur sur vous, et remerciez Dieu si j'attends quelques jours avant de vous maudire.

En achevant ces paroles, le vieillard se débarrassa de l'étreinte de sa petite-fille, et, s'élançant sur le talus, il s'éloigna rapidement.

Huberte était évanouie.

La douleur morale qu'éprouvait Valentin, jointe à la profonde impression qu'avait faite sur lui cette scène, semblait avoir paralysé toutes ses facultés ; il n'avait pas fait un geste pour retenir le père la Ruine, il n'essaya pas de

l'accompagner; mais, quand il vit le corps de Huberte s'allonger sur la terre, lorsqu'il entendit le bruit mat et sourd que fit la tête de la jeune fille en retombant sur le gazon, il s'élança vers elle.

Déjà le maître de *la Mouette* et ses équipiers l'avaient prévenu ; ils essayaient de relever la Blonde.

— Que voulez-vous? dit brutalement Richard, quand il vit son ancien ami s'approcher de la jeune fille.

— Pouvez-vous le demander?

— Je vous défends de porter la main sur ma maîtresse.

— Votre maîtresse? Non, non, ce n'est pas votre maîtresse! Si corrompu que je vous suppose, vous ne l'eussiez pas laissée se courber sous la malédiction paternelle, si elle eût été votre maîtresse.

Richard répondit par un éclat de rire auquel le rire des deux équipiers fit écho, et que M. Batifol à son tour crut pouvoir tripler.

— Non, elle n'est pas votre maîtresse, et le fût-elle, que vous seriez un lâche de vous en vanter.

— Parce que vous êtes maladroit avec les femmes, ce n'est pas une raison pour être grossier avec les hommes, fit le sculpteur avec un calme affecté.

— Richard, au nom de tout ce qui reste de saint et de sacré pour toi sur la terre, réponds-moi : Cette femme est-elle ta maîtresse?

— Quand une jeune fille abandonne son père pour suivre un jeune homme, il existe bien quelques présomptions pour que cette jeune fille et ce jeune homme soient

unis par quelque lien secret. Après cela, si tu tiens à conserver cette illusion pour tes consolations de l'avenir, Valentin, je ne demande pas mieux que de te la laisser.

— La foi a sauvé bien des maris, dit Challamel.

—Et monsieur a tout ce qu'il faut pour le devenir, ajouta Courte-Botte.

Valentin dédaigna de répondre à ces sarcasmes; il éprouvait une douleur immense; son cœur était brisé, sa dernière espérance détruite; mais, comme toutes les âmes solidement trempées, il retrouva son sang-froid dans l'excès même de son mal.

— Richard, dit-il d'une voix recueillie quoique encore vibrante d'émotion, Richard, tu as abusé de la jeunesse et de la crédulité de cette enfant, soit; mais, comme tu es au fond un honnête garçon, tu ne la réduiras pas à toutes les conséquences de son déshonneur.

— Je suivrai tes conseils, Valentin; tu en donnes de si bons quand ils doivent te profiter!

— Tu épouseras cette jeune fille, dit Valentin sans paraître l'avoir entendu.

— Cela t'arrangerait, de la voir la femme de ton ami.

— Tu l'épouseras parce que c'est juste; tu me le promets, n'est-pas?

— Nous avons bien le temps d'y songer d'ici à ce qu'elle et moi ayons les cheveux gris.

— Tu l'épouseras sans retard.

— Bah! tu ne me laisseras pas le temps de me faire la barbe? Et qui me forcera à l'épouser?

— Moi.

— Et si je refuse?

—Je te tuerai, Richard, répliqua Valentin d'une voix basse, mais qui sifflait comme la lame d'un épée lorsqu'on l'agite dans l'air.

— Ah! ah! dit Richard, qui s'animait à mesure que son ancien ami se montrait plus froid et plus calme, il paraît que tu as l'amour rageur. C'est une provocation que tu m'adresses, et, comme je ne veux pas que tu supposes un seul instant que les forfanteries d'un gamin de ta sorte m'intimident, je l'accepte.

— A demain.

— Oui, à demain.

Et Richard souleva Huberte pour la transporter dans son canot.

Valentin arracha des mains de Challamel la chaîne par laquelle celui-ci retenait l'embarcation, et d'un coup de pied vigoureux la repoussa au large.

La Mouette tournoya plusieurs fois sur elle-même, céda au courant, lui obéit lentement, accéléra son mouvement, fila comme une flèche, parut pendant une seconde au milieu de la large nappe que formait l'eau en descendant dans l'écluse, puis s'abîma avec elle dans le gouffre, et quelques esparres que le flot ballottait çà et là furent tout ce qui resta de la charmante goëlette.

Richard fit entendre un juron formidable.

— Valentin, s'écria-t-il, c'est à mon tour de te jurer que demain je te tuerai!

— Soit, répondit Valentin, demain sera bientôt venu; mais, d'ici à demain, je resterai comme toi auprès de Huberte, et je saurai si tu m'as dit vrai.

— C'est ce que nous allons voir, répliqua le sculpteur en ricanant; en même temps, et malgré le fardeau dont il était chargé, il s'élança à travers champs et s'enfuit avec une telle rapidité que Valentin, qui le suivait, ne tarda point à le perdre de vue dans la brume.

XVIII

LA CHAMBRE DE VALENTIN

Pendant la nuit, Valentin parcourut la presqu'île dans toute son étendue; il heurta à la porte de tous les cabarets des villages d'alentour; nulle part il ne trouva Richard, personne ne put le renseigner sur le chemin qu'avait pris son ancien ami.

Chacune des fatigues qu'il supportait depuis près de vingt-quatre heures, tant à la suite de la supercherie du patron de la défunte *Mouette*, qu'après l'enlèvement de Huberte, avait laissé son empreinte sur les vêtements de l'ouvrier; ils étaient souillés de boue, trempés d'eau, déchirés par les ronces. La douleur qui brisait son âme se reflétait sur sa physionomie; mais l'énergie morale communiquait une telle puissance à ce corps qui semblait dé-

bile, que, lorsqu'il eut réfléchi que sans doute le sculpteur avait profité de l'embarcation d'un de ses camarades pour regagner la ville, il résolut de ne point attendre le départ des voitures e‘ se mit vaillamment en route pour rentrer dans Paris.

La jour commençait à poindre ; de larges bandes d'un rouge soufré s'élevaient à l'horizon au-dessus des collines qui encadrent la grande ville, lorsque le jeune homme se trouva dans l'immense avenue qui commence à Vincennes et finit à la barrière du Trône.

Il accéléra son pas déjà rapide ; il tenait à honneur d'être rentré chez lui avant que Richard ou ses témoins s'y présentassent ; la provocation par laquelle le sculpteur avait répondu à sa provocation résonnait à ses oreilles comme un glas consolateur; elle était devenue l'objet de toutes ses pensées, le but de toutes ses espérances ; il avait droit de compter que son ancien ami y donnerait suite ; il le savait brave pour l'avoir vu à l'œuvre à ses côtés dans les combats de juillet.

Il n'alla donc pas à son atelier, et, pendant toute la journée, il attendit rue Saint-Sabin, ne pouvant tenir en place, en proie à une impatience fébrile, marchant à pas précipités dans sa chambre, ouvrant et fermant la fenêtre à chaque instant, tressaillant à chaque coup de sonnette.

Ce n'était cependant pas que le cœur de Valentin fût livré aux appétits désordonnés de la vengeance : les natures nobles et élevées ne sont jamais plus généreuses que lorsqu'elles souffrent. Comme les métaux précieux, c'est

au milieu des flammes qu'elles resplendissent dans toute leur pureté.

Quelques tortures qu'il endurât, Valentin ne songeait point à lui-même : il n'avait de pensée que pour ceux qu'il aimait. Son imagination n'admettait pas que les chances de ce combat pussent lui être favorables ; il ne le souhaitait même pas. Sa mort à lui n'importait à personne ; elle ne devait pas faire couler une seule larme, tandis que, désormais, tuer Richard, ce serait frapper Huberte. Il était donc tout résigné à un suprême sacrifice, et, dans l'état d'affaissement que produisaient sur lui les déceptions de son amour, il l'envisageait comme le repos, comme le port après l'orage, et il roulait dans son cerveau les moyens de rendre sa mort utile encore à la jeune fille. Il ne doutait pas que la dernière prière d'un ami mourant, et mourant de la main de son ami, ne produisît une profonde, une salutaire impression sur l'esprit, sinon sur le cœur du sculpteur. Cette dernière prière, Valentin la formulait d'avance dans sa pensée; elle devait avoir pour objet le bonheur et l'avenir de l'enfant de François Guichard.

Toute la journée se passa en face de cette expectative. Les ombres descendirent le long des maisons ; la nuit arrivait, et Valentin attendait toujours : personne n'était venu, personne ne venait.

Un doute traversa son esprit.

Peut-être était-il arrivé malheur à Huberte.

Il ne put soutenir cette supposition; il sortit précipitamment, il courut chez tous les amis de Richard, dans tous

les lieux que celui-ci hantait d'habitude, comme, pendant la nuit précédente, il avait couru dans la presqu'île; ses recherches n'eurent pas plus de succès à Paris qu'elles n'en avaient eu à la Varenne.

Le lundi est un jour que les canotiers utilisent assez ordinairement pour leurs plaisirs; Valentin se dirigea du côté de Bercy, et se mit à rôder sur les quais.

Il aperçut effectivement l'escadrille qui sillonnait la Seine dans toutes les directions; il n'osa s'adresser à ceux qui la montaient; il redoutait leurs sarcasmes, non pas pour lui, mais parce que nécessairement ils devaient rejaillir sur Huberte.

Quelquefois le découragement s'emparait de Valentin; il se disait :

— A quoi bon ces investigations? à quoi servira mon intervention maintenant? n'est-il pas évident qu'il ne m'a pas menti et qu'elle est sa maîtresse? pourquoi chercher une certitude qui ne peut qu'achever de m'accabler?

Alors il essayait de s'éloigner; il se jetait dans une des rues qui ramènent à l'intérieur de la ville; mais, au bout de quelques pas, une volonté invincible bouleversait son i'inéraire, et il se retrouvait au bord de l'eau.

Il arriva ainsi jusqu'à un restaurant dont la façade était illuminée.

A ce restaurant attenait une terrasse ombragée par d'énormes marronniers; derrière cette terrasse, il y avait un jardin dans lequel on entendait retentir des bruits d'orchestre.

C'était le bal des canotiers.

Valentin en franchit rapidement le seuil ; mais, lorsqu'il approcha de la salle où l'on dansait, lorsqu'il aperçut la cohue bigarrée et frémissante, il eut peur.

Était-elle déjà au milieu de cette tourbe? Tant de naïveté, tant d'innocence, tant de charmes avaient-ils sitôt abouti à ce pandémonium de toutes les flétrissures et de tous les vices féminins?

Il frissonnait à cette idée; il tremblait d'apercevoir Huberte.

Il se réfugia sous l'allée de tilleuls, qui lui parut déserte.

A l'extrémité opposée à celle par laquelle il entrait, il aperçut un homme et une femme assis devant une des tables qui se trouvaient le long du mur de la terrasse.

Il regarda longtemps; ses yeux ne le trompaient pas: cet homme, c'était bien Richard, et cette femme, c'étai bien Huberte.

Valentin allait marcher droit à eux ; il cédait sans s'en apercevoir à un de ces mouvements de rage auxquels les meilleurs ne sauraient échapper, lorsque, en s'approchant, il reconnut l'altération profonde que vingt-quatre heures avaient suffi pour produire sur les traits de la jeune fille.

On eût dit qu'elle avait perdu en un jour la fraîcheur et le sourire qui donnaient tant de charme à sa figure; son visage était pâle, ses paupières rougies par les larmes; de temps en temps, comme si la fièvre eût donné à son sang l'impulsion qui lui manquait, ses joues se marbraient çà et là de teintes violacées ; elle se tenait la tête appuyée sur

sa main, le coude reposant sur la table, en face d'une assiette pleine de mets auxquels elle n'avait pas touché, et dans une attitude si morne, si désolée, que Valentin sentit se fondre la colère qui l'avait mordu au cœur, et qui, dans le premier moment, avait à la fois englobé la jeune fille et le sculpteur dans un même désir de vengeance. Une folle lueur d'espoir passa dans son esprit; ce qu'il avait devant les yeux, ce n'était ni l'amour, ni les étourdissements du vice; ce pouvait être le remords, mais ce pouvait être aussi le désespoir que causait à cette âme honnête la situation vers laquelle elle se trouvait entraînée.

Richard parlait avec une véhémence extraordinaire, mais parlait assez bas pour que Valentin ne pût entendre ses paroles. De temps en temps, il portait la main à sa poitrine comme pour appeler son cœur à témoigner de ce qu'il disait; enfin, il éleva le bras en l'air comme un acteur qui répète un serment. A ce geste, la physionomie de Huberte, qui avait paru jusqu'alors l'écouter avec assez d'indifférence, s'éclaira; des larmes parurent dans ses yeux, son regard s'adoucit; elle saisit la main du sculpteur et la porta à ses lèvres avec une expression de reconnaissance.

— Tenez vos serments, Richard, dit-elle, et non-seulement j'oublierai le chagrin que vous m'avez causé, mais encore, je vous le jure à mon tour, jamais homme n'aura trouvé de femme plus dévouée et plus soumise que ne le sera la vôtre.

Valentin n'en écouta pas davantage; il s'enfuit sans regarder derrière lui.

Il n'avait pas tourné l'angle de la rue, qu'il entendit un bruit précipité de pas qui avançaient sur ses traces et son nom qu'on prononçait à voix haute.

Il lui sembla reconnaître la voix de Richard.

Il eût donné dix ans de sa vie pour l'éviter en ce moment; il sentait qu'il haïssait cet homme autant qu'il l'avait aimé jadis; mais le sculpteur gagnait du terrain sur son ancien ami.

— Arrête donc! s'écria-t-il, arrête donc, Valentin! on dirait que je te fais peur.

Valentin fit subitement volte-face et marcha à la rencontre du canotier, qui ne tarda pas à l'aborder.

Richard paraissait si confus, si embarrassé, que Valentin eut trop de grandeur d'âme pour augmenter cet embarras en lui rappelant qu'il l'avait attendu toute la journée.

— Que me voulez-vous? demanda-t-il.

Le sculpteur haussa les épaules.

— Ça tient donc toujours, ce brouillard entre deux vieux amis? répondit-il; tu veux donc décidément que nous nous désossions l'un ou l'autre pour une femme?

— Non, dit Valentin avec effort.

— Tant mieux, mille sabords! car, moi, je ne le veux pas.

— Je suis enchanté que vous soyez revenu à de meilleurs sentiments, Richard.

— Ce n'est pas moi qu'il faut en remercier, c'est elle... Elle m'a fait jurer que je renoncerais à notre duel.

— C'est assez naturel, dit Valentin avec amertume.

— Oui, il lui a fallu toute une escadre de serments; mais c'est à celui-là surtout qu'elle tenait, continua Richard en riant du gros rire qui lui était familier.

Valentin étouffait.

— Du reste, tu comprends bien que, ne l'eût-elle pas exigé, ce duel n'aurait pas eu lieu; ce n'est pas moi qui aurais pu oublier toutes les obligations que j'ai contractées envers toi.

— Je vous tiens quitte; adieu !

— Allons, voyons, dit Richard avec cette condescendance majestueuse des gens heureux, je ne veux pas te voir plus longtemps cette figure qui sent la Morgue d'une lieue; je me souviens, moi, que nous nous sommes fait vis-à-vis à la grande contredanse de la rafale, qu'il y a quelque part dans la bonne ville de Paris des pavés sur lesquels mon sang s'est mêlé à ton sang... Mille sabords! si j'avais su que tu y tinsses tant!

— Et il croit l'aimer! pensa Valentin, dont la réflexion se traduisait par un profond soupir.

— Voyons, je te répéterai ce que tant de fois tu m'as dit : « Sois homme, que diable! » Il n'y a que trente-deux livres de fonte en pleine poitrine qui soient un mal sans remède; pour ce qui t'allonge si fort la face, pour ce qui tire de tes poumons de ces soupirs qui feraient filer dix nœuds à la pauvre *Mouette* si elle existait encore, j'en sais, des remèdes; j'en connais de crânes; viens avec moi faire un tour dans le bal, et je vais t'en montrer d'un fameux ga

—Non, Richard ; non, laisse-moi.

— Viens donc, je ne te donne pas une demi-heure pour que l'accalmie succède au gros temps. Viens, quand elle nous verra ensemble, Huberte sera bien certaine que je ne te tuerai pas, ce dont elle avait si grand'peur. Peut-être cela la décidera-t-il à entrer dans le bal, où elle ne veut pas mettre le pied. Allons, suis-moi, et tu verras bien si je ne me mets pas en dix-huit pour réparer le mal que j'ai causé à un ami.

— Je ne te demande qu'une chose, Richard, dit Valentin d'une voix grave et ferme.

— Parle, c'est accordé d'avance, foi d'homme! j'allais dire foi de matelot, oubliant que je n'ai pas plus de goëlette à présent que le dernier des pousse-cailloux.

— Richard, je t'adresserai les paroles que Huberte t'adressait elle-même à l'instant : tiens les serments que tu lui as faits, et peut-être, si tu attaches quelque prix à mon amitié, la retrouveras-tu un jour.

Le sculpteur fut quelques instants sans répondre ; cette phrase de Valentin semblait avoir soufflé à la fois sur ses regrets et sur les dispositions amicales qu'il témoignait à son ancien camarade, et les avoir dissipés.

— Oui, répondit-il en cherchant à masquer sa mauvaise humeur sous les apparences de la fierté offensée; oui, mais à la condition que personne ne se mêlera de mes affaires.

— Soit, répliqua Valentin, qu'elle soit heureuse, et peu m'importera de n'avoir été pour rien dans son bonheur ; adieu !

Le sculpteur répondit assez froidement à cet adieu; mais, lorsque son ami eut fait quelques pas pour s'éloigner, il le rappela.

— A propos, dit-il, demain j'enverrai rue Saint-Sabin chercher mes nippes et mes frusques.

— Ne vous donnez pas cette peine, repartit Valentin; j'ai accepté une place que l'on m'offrait à Londres, et après-demain je pourrai vous laisser l'appartement.

— Vrai?... Ah bien, tant mieux! fit le sculpteur sans prendre la peine de cacher sa satisfaction, parce que la cambuse de Courte-Botte a beau être près du ciel, pour une lune de miel elle n'aurait rien d'olympien. . . .

. . . .

Deux jours après, Richard se présenta seul rue Saint-Sabin.

Le concierge lui remit la clef du logement, et lui annonça que son ancien camarade était parti la veille au soir.

Le sculpteur s'en alla sur-le-champ chercher Huberte; l'appartement des deux amis avait été tenu par Valentin avec une propreté qui le rendait presque coquet, et Richard éprouvait un contentement orgueilleux à le montrer à la jeune fille.

Il la promena dans son atelier, lui fit passer la revue de tous ses plâtres, de toutes ses maquettes, de tous ses meubles, que celle-ci considérait avec une curiosité enfantine.

— Où va-t-on par là? demanda Huberte en s'arrêtant devant la porte qui faisait face à la chambre de Richard.

— C'est la chambre de Valentin, répondit le sculpteur,

qui, s'il eût regardé sa maîtresse, se fût aperçu qu'elle changeait de couleur; veux-tu la voir?

— Non, répliqua Huberte.

— Il a laissé la clef, ôtons-la, n'abusons pas de la confiance de l'amitié.

Richard la cacha dans le creux d'une tête de plâtre.

Mais, aussitôt que le sculpteur fut sorti, Huberte alla chercher cette clef à l'endroit où elle avait remarqué que Richard l'avait déposée; elle la glissa dans la serrure de la chambre de Valentin, hésita une seconde, puis, obéissant à une pensée impérieuse, elle la fit jouer et ouvrit la porte.

La chambre de l'ouvrier avait été laissée dans le plus grand désordre.

Les tiroirs de la commode étaient béants; dans la précipitation du départ, il n'avait pas pris le temps de les refermer.

Le lit n'avait pas été défait, mais il était affaissé comme si quelqu'un se fût roulé sur les matelas, et le couvre-pieds portait de nombreuses souillures de boue.

Devant la cheminée, le groupe de la Fraternité gisait, brisé en mille morceaux.

Sans savoir ce qu'ils avaient représenté, Huberte ramassa pieusement ces débris, puis elle revint les étaler sur le lit.

L'oreiller avait conservé l'empreinte de la tête de Valentin, Huberte y porta la main, elle sentit dans la toile une humidité singulière; il lui sembla qu'on avait pleuré à cette place.

Alors elle tomba à genoux, et pria longtemps.

XIX

QUI SE TERMINE COMME SE TERMINE LA LUNE DE MIEL DE BIEN DES AMOURS.

Richard avait tout ce qu'il avait souhaité, et cependant son bonheur fut beaucoup moins fécond en délices qu'il ne l'avait espéré.

La secousse qui avait bouleversé l'existence de Huberte avait laissé chez elle une impression qui ne semblait pas devoir s'effacer facilement. De rieuse, de communicative qu'elle était auprès de son grand-père, elle se montrait, rue Saint-Sabin, grave, mélancolique et silencieuse; sa douceur primitive n'avait point été altérée, mais cette douceur ressemblait beaucoup à de la résignation. Elle qui jamais n'avait perdu son temps à songer, elle demeurait morne, elle restait pensive des heures entières, voyageant en esprit dans les domaines de la rêverie.

Le sculpteur reprit en pure perte tout son répertoire de drôleries; en vain s'évertuait-il à imiter le coq, le chien, le bruit d'une scie, le bourdonnement d'une mouche sur un carreau, exercices qui avaient jadis le privilége de désopiler la rate de la pauvre Blonde; il ne parvint pas à effacer de son front le léger sillon que déjà la mélancolie

y avait creusé; à peine s'il réussissait à faire passer un sourire de complaisance sur les lèvres de la jeune fille, et encore l'expression de ce sourire était telle, qu'il ne semblait qu'une nouvelle manifestation de tristesse.

Si peu qu'il se fût attendu à se voir en cette circonstance métamorphosé en Pygmalion, Richard ne renonça pas tout de suite à l'espoir d'animer de nouveau cette chair si subitement devenue marbre; il essaya de stimuler la coquetterie de la Blonde; il lui apporta une robe, quelques bijoux, il s'adressa au penchant qu'il lui connaissait pour les plaisirs; elle demeura froide à ses cadeaux, indifférente à ses propositions; la soie resta en pièce dans le carton qui la contenait. Huberte ne consentit jamais à l'accompagner au bal, au spectacle, ainsi que le sculpteur l'eût désiré; et comme, de guerre lasse, et voulant la tirer à tout prix de cette torpeur, Richard la priait de prendre son bras et d'aller faire avec lui une promenade sentimentale sur les bords du canal :

— Plus tard, dit-elle, lorsque je serai votre femme, je ferai tout ce que vous souhaiterez; mais maintenant il me semble que je mourrais de honte si je rencontrais quelqu'un de connaissance.

Le sculpteur fronça le sourcil et n'insista plus.

Il se trouvait dans la situation d'un homme curieux de concerts intimes, qui, voulant les accaparer à son profit, prend au trébuchet la fauvette de son jardin, et, l'ayant mise en cage, se prive à jamais des gracieux gazouillements qui égayaient tout le voisinage.

Force fut à l'artiste de se résigner à cette vie passée entre quatre murailles, qui n'était point dans ses habitudes; mais la nouveauté avait pour lui de tels attraits, que, cette fois encore, il céda aux charmes de l'inconnu. Il prit à peu près son parti de ce qu'il considérait chez sa maîtresse comme une incompréhensible maladie, et il se mit à jouer au petit ménage avec ce sérieux que nous l'avons vu déployer lorsqu'il commandait la manœuvre aux équipiers de *la Mouette*.

Pour être juste envers Richard, nous devons admettre que peut-être ne cédait-il pas simplement à l'influence que la fantaisie exerçait sur son âme. Il était incapable de réfléchir assez longtemps pour se rendre un compte bien exact de la situation qu'il avait créée pour Huberte; mais peut-être comprenait-il vaguement que sa conduite vis-à-vis de la fille du pêcheur lui imposait des devoirs sérieux, et cédait-il à l'influence de cette pensée en accomplissant ceux de ces devoirs qui répugnaient le moins à ses instincts.

Toujours est-il que, pendant huit jours, il eût rendu des points au plus exemplaire des maris du quartier du Marais, quartier renommé cependant pour la supériorité des types conjugaux qu'il offre au monde.

C'était lui qui, le matin, allait chercher le lait dans la boîte de fer-blanc; il disputait à sa compagne l'honneur d'allumer le feu dans le grand poêle de fonte qui chauffait l'atelier et auquel, depuis l'entrée de Huberte dans l'appartement, on avait décerné des attributions culinaires.

Il n'avait nulle honte de quitter sa maquette pour aller inspecter le pot-au-feu; il paraissait tout heureux et tout fier lorsque, ayant dressé la soupe dans une grande terrine qui avait primitivement servi à mouiller le linge dont il entourait ses glaises, il s'asseyait aux côtés de la jeune fille devant une table qui brillait beaucoup moins par le luxe de son couvert que par l'esprit ingénieux qui y avait suppléé, avec l'aide des bibelots que contenait l'atelier, à l'absence de tous les ustensiles gastronomiques que l'on rencontre dans les plus pauvres ménages, mais dont un intérieur comme celui de notre artiste croit toujours pouvoir se passer.

Si agréables que soient ces distractions, on s'en fatigue à la longue. Richard s'en lassa d'autant plus vite qu'il fut surpris par Courte-Botte dans des occupations qui n'étaient pas précisément celles d'un capitaine, fût-il capitaine de la marine séquanaise : il épluchait philosophiquement des pommes de terre, tout en surveillant un haricot de mouton qui crépitait dans un poêlon de fonte. Courte-Botte ne put masquer un sourire goguenard. L'ex-patron de *la Mouette* jeta avec humeur ses tubercules et l'ébauchoir qui lui servait pour retourner sa viande, et depuis lors il rendit à sa compagne les attributions qui étaient celles de son sexe; Huberte les reprit avec la passivité qu'elle avait déjà montrée lorsque Richard s'en était emparé; mais, si misérables que fussent ces ressources contre l'ennui qui commençait à le ronger, elles ne laissèrent pas que de faire faute au sculpteur.

Il dormit, il bâilla, il essaya de nouveau de dérider le front de sa maîtresse; puis, lorsque rien ne lui eût réussi, il pensa au travail comme suprême ressource.

Avec une nature aussi primesautière que l'était celle de Richard, il était naturel qu'une première idée, en venant au monde, en enfantât immédiatement une seconde.

Il allait donc travailler; il ferait une *Velléda*, et, avec cette *Velléda*, il rentrerait triomphalement à l'exposition.

Tout en escomptant ses succès futurs dans son imagination, Richard considérait Huberte avec attention.

Le chagrin qui minait la jeune fille lui avait déjà enlevé cette richesse de contours qui eût protesté contre toute assimilation entre elle et la druidesse.

Telle qu'elle se trouvait en ce moment, ce pouvait être une *Velléda* accomplie.

Richard lui communiqua immédiatement son projet.

Huberte était trop ignorante pour rien comprendre aux termes techniques dont se servit l'artiste pour lui signaler les beautés dont il entendait tirer parti; mais, dès qu'elle entrevit les nécessités de costume qu'exigeait le rôle de Velléda, sa modestie se révolta; elle repoussa cette proposition avec fermeté d'abord, puis avec indignation.

Pour cet esprit droit et honnête, que n'avaient pas encore gâté les subtilités artistiques, cette reproduction publique de ses formes était une monstruosité.

Alors l'orage qui depuis longtemps couvait dans le cœur de Richard éclata dans toute sa furie.

Il avait fait une mauvaise action, il avait fait une sottise;

bien qu'il ne se la fût pas encore avouée, la conscience qu'il avait de cette vérité le mettait de mauvaise humeur contre lui-même, et ce fut Huberte qui porta le poids de cette mauvaise humeur.

Avec cette superbe naïveté des égoïstes, il l'accabla de reproches; il avait profité d'un moment d'enivrement pour l'entraîner hors de la maison paternelle : il ne craignait pas de lui renvoyer la responsabilité d'une liaison qui, disait-il, allait paralyser sa vie, glacer son génie, tarir dans ses mains la source du travail.

Pendant qu'il parlait, Huberte le regardait avec des yeux hagards; elle restait muette, immobile, et de temps en temps elle passait la main sur son front comme pour s'assurer qu'elle existait encore, qu'elle n'était pas le jouet de quelque songe.

Richard n'attendit pas, du reste, qu'elle lui répondît : il sortit en fermant avec violence la porte de l'atelier derrière lui.

Il n'avait pas fait dix pas dans la rue, que sa physionomie se rassérénait. Respirer le grand air, jouir du bruit, du mouvement, se sentir vivre, fuir une tristesse qu'un instant il avait cru devoir devenir contagieuse, c'était au fond tout ce qu'il souhaitait.

A dater de ce jour, il redevint le Richard des beaux jours de *la Mouette*.

Il retrouva tous ses anciens amis et reprit toutes ses vieilles habitudes : il se levait tard, sortait, et rentrait fort avant dans la nuit.

Les premiers soirs, il ouvrit la porte de son appartement avec une certaine appréhension; il s'attendait à trouver Huberte tout en larmes, à essuyer ses bouderies et ses reproches. A sa grande surprise, elle ne lui dit pas un mot de ses absences si prolongées. Cette indifférence piquait bien un peu son amour-propre; mais, d'un autre côté, elle s'accommodait si bien avec ses goûts indépendants, que, si, dans le fond de l'âme, il en conserva quelque rancune contre la jeune fille, au moins fit-il semblant de ne pas l'avoir remarquée.

Il est nécessaire que nous expliquions comment Huberte était arrivée à cette résignation si singulière dans sa situation.

Un capitaine qui avait le droit de se connaître en bravoure disait: « Un tel fut brave tel jour. » Ce qui s'applique au courage des hommes est également vrai pour la vertu des femmes.

La nature n'a rien fait d'absolu; si sincère que soit cette vertu, elle peut céder un moment aux infirmités humaines qui lui servent de langes, sans néanmoins cesser d'être. Un instant de faiblesse ne saurait prévaloir contre elle; la raison la plus solide, l'amour du bien le plus profond l'ont tous connue, cette heure pendant laquelle ils étaient courbés vers la terre comme un arbre gémissant au souffle de la tempête.

Si ces sentiments ont été assez heureux pour que la tentation ne se présentât pas à cette heure précise, ils ont résisté; ils peuvent remercier Dieu, mais ils ne doivent

pas tirer vanité de leur triomphe, car, tandis que la cime de l'arbre se tordait dans l'ouragan, une main ennemie l'avait sapé dans ses racines; au lieu de se redresser, il était couché sur le sol.

Huberte n'avait pas été si heureuse : pauvre arbre tordu par l'orage, elle avait plié jusqu'à rompre, et Richard avait pu la dominer lorsqu'elle ne s'appartenait plus à elle-même, lorsqu'elle était tout entière au désespoir.

Son premier mouvement, lorsqu'elle envisagea plus froidement ce qui s'était passé, fut de détester son malheur, et sa première pensée de chercher dans la mort l'expiation de sa faute. Deux motifs bien différents lui donnèrent la force de supporter sa position. Elle voulait à tout prix que son infortune ne coûtât pas la vie à Valentin, auquel, depuis qu'elle appartenait à un autre, elle songeait avec une émotion qui la surprenait elle-même. Les promesses que Richard ne lui ménageait pas lui faisaient espérer que le jour de la réparation pouvait luire pour elle, et cette réparation, c'était un dernier bonheur qu'elle devait bien à son malheureux grand-père; elle surmonta ses répugnances, elle consentit à rester auprès de Richard, elle ne refusa plus cette cohabitation qui devait précéder une union qu'il réaliserait, disait-il, aussitôt qu'il aurait accompli les formalités indispensables.

Ce ne fut que lorsqu'elle arriva à la réalisation de ce qui était déjà un sacrifice qu'elle s'aperçut qu'elle avait trop présumé de ses forces, et que la mélancolie que nous avons signalée s'empara d'elle.

Elle ne haïssait pas Richard, elle eût voulu l'aimer; elle fut étonnée, puis indignée de sentir son cœur rebelle à sa volonté; elle lutta; mais, quoi qu'elle fît, elle ne parvint pas à le dompter. Chaque jour, les qualités qu'elle avait trouvées aimables chez le sculpteur s'effaçaient une à une comme s'effacent les étoiles lorsque le soleil se montre à l'horizon, et l'astre qui le faisait pâlir, c'était une figure qui se dressait comme un spectre devant la jeune fille, en la remplissant à la fois de douleur et d'angoisse: de douleur, parce qu'elle n'espérait plus le revoir en ce monde; d'angoisse, parce que son amant lui avait tant de fois répété qu'elle était sa femme devant Dieu, qu'il ne manquait à leur union que la consécration inventée par les hommes, qu'elle regardait cette pensée comme un crime.

Elle espérait que, lorsqu'elle serait mariée, lorsqu'elle aurait le droit de se donner des distractions qu'elle croyait devoir se refuser dans une situation fausse, elle trouverait l'énergie qui lui était nécessaire pour vaincre ses répugnances et oublier une sympathie rétrospective qu'elle n'osait pas s'avouer à elle-même.

Mais le temps avait marché; le caprice de Richard s'était attiédi; il ne parlait plus de légitimer les nœuds qui l'unissaient à celle qu'il avait séduite, et, lorsque la jeune fille osa timidement lui rappeler ce qui était devenu pour elle une ancre de salut, il répondit :

— Nous avons bien le temps!

Cette réponse acheva d'accabler Huberte; son âme, en proie aux regrets du passé, aux déceptions du présent, à

la terreur de l'avenir, passa par toutes les tortures qui pouvaient l'éprouver.

Elle était à la fois trop douce et trop fière pour se plaindre, elle pleura; elle s'abîma dans sa douleur, que rien ne venait distraire; car, comme nous l'avons vu, Richard la laissait seule pendant la plus grande partie du jour et de la nuit.

Mais cette solitude, si elle a des douceurs pour les cœurs affligés, est aussi pleine de dangers.

Abandonnée à ses rêveries, Huberte revit l'image dont l'apparition l'avait fait frissonner; elle s'abandonna aux seules consolations qu'elle pût recevoir en ce monde, celle de la contemplation de cette image; peu à peu elle osa l'appeler par son nom, l'ombre se fit corps; elle rouvrit la chambre de Valentin, dans laquelle elle n'était point rentrée depuis le jour de son installation dans la rue Saint-Sabin; il lui sembla qu'en pénétrant dans cet étroit appartement, elle respirait plus à l'aise que dans l'immense atelier; ses regrets lui semblaient moins amers entre les murs où Valentin avait vécu; elle éprouvait une sensation étrangement douce en touchant les objets qu'il avait touchés; lorsqu'elle pleurait sur l'oreiller qui avait bu les pleurs du jeune homme, les larmes coulaient de ses yeux moins âcres et moins brûlantes; elle employa toute une journée à ressouder les morceaux de la statuette qu'il avait brisée, et cette journée s'écoula douce et rapide; elle trouva un immense soulagement dans ce culte des reliques qui tient une si grande place dans la religion des souve-

nirs; mais aussi elle fut amenée insensiblement à établir une comparaison entre celui dont elle n'avait pas soupçonné l'amour et celui dont le caprice lui avait été si fatal, et elle se demanda, en levant les yeux vers le ciel avec une expression de pieux reproche :

— Mon Dieu! pourquoi celui-ci et pas celui-là?

Ce jour-là, Huberte comprit qu'elle serait deux fois perdue si quelque résolution énergique ne venait pas l'arracher à la passion qui se révélait dans son cœur.

Elle sortit de la chambre de Valentin, en ferma la porte, et en jeta la clef dans une petite cour sur laquelle s'ouvraient une porte vitrée qui servait de fenêtre à la chambre du jeune bijoutier et les larges croisées qui donnaient du jour dans l'atelier.

Elle n'avait qu'un moyen de rester honnête, de conserver cette pureté, cette fidélité de l'âme qu'elle croyait devoir à Richard quels que fussent ses torts, c'était de s'étourdir sur son malheur; elle était décidée à y parvenir à tout prix.

Elle attendit Richard, ne se coucha pas avant qu'il fût rentré, et lui annonça que, le lendemain, elle l'accompagnerait au bal, où il avait tant insisté pour la conduire.

Le sculpteur reçut cette nouvelle avec une grande satisfaction; l'enlèvement de la fille du pêcheur de la Varenne, les circonstances qui l'avaient accompagné avaient fait grand bruit dans le monde du canotage. On avait demandé à l'ex-maître de *la Mouette* pourquoi il ne conduisait pas sa nouvelle maîtresse aux réunions des équipiers de la

haute Seine; on l'avait plaisanté sur sa jalousie, reproche injuste, car le sculpteur était bien plutôt homme à aimer à faire parade de sa maîtresse qu'à se complaire dans la contemplation solitaire d'un trésor, ce trésor fût-il une femme jeune et belle.

Le lendemain matin, Huberte était sortie pour aller chercher les provisions de la journée, lorsqu'en tournant la rue du Faubourg-Saint-Antoine pour entrer dans la rue de Charonne, elle se trouva tout à coup en face de Mathieu le passeur.

Huberte tressaillit; la vue de Mathieu lui rappelait plus vivement son grand-père; elle s'élança à sa rencontre.

Mais le bonhomme détourna la tête comme s'il n'eût pas aperçu la jeune fille, et continua son chemin.

Ce mépris, quelque douloureusement qu'elle le ressentît, n'arrêta point Huberte; elle saisit le bras du passeur.

— Je vous en prie, Mathieu, lui dit-elle, donnez-moi des nouvelles de mon père!

— Qu'il aille bien ou qu'il aille mal, il ne t'importe guère, répondit le campagnard en cherchant à se débarrasser des mains qui le retenaient; tu l'as assez prouvé, il me semble.

— Oh! je vous en conjure, Mathieu, reprit Huberte, répondez-moi; vous êtes bon, vous êtes charitable; si pauvre que vous ayez été, jamais plus pauvre que vous n'a vainement tendu la main devant votre porte; ne refusez pas l'aumône d'une parole à celle qui vous la demande avec un cœur humble et repentant!

La désolation empreinte sur le visage de la jeune fille toucha visiblement le bonhomme.

— Huberte! Huberte! reprit-il avec un accent plus doux, toi qui étais la perle de notre presqu'île, comment as-tu pu si promptement en devenir la honte?

Huberte courba la tête sous ce reproche.

— La fille que des parents contrarient dans ses amours, qui cherche à s'unir malgré leur volonté à celui qu'elle aime, cela se conçoit encore; mais comment, Huberte, as-tu pu aimer un débauché?

— Il m'épousera, Mathieu.

Mathieu haussa les épaules.

— Tâche qu'il se dépêche, dit le bonhomme avec une ironie très-marquée; car, s'il tarde, il aura un prétexte tout trouvé pour reculer le mariage de six mois.

— Et lequel?

— Ton deuil, parbleu!

— Mon deuil?... Ah! mon Dieu! mon père, mon pauvre père!

— Dame! les larmes que l'on répand sur les femmes honnêtes qui sont mortes, après tout, ce n'est que de l'eau; mais celles que l'on verse sur une enfant qui a fait ce que tu as fait, c'est du sang, vois-tu, Huberte!

— Ah! mon Dieu! mon Dieu!

— Il va encore, il va plus que jamais il n'a été; mais on voit de reste qu'il ne bat que d'une aile. Il continue de brasser ses outils pour faire enrager nos bourgeois, qui ne parviennent toujours pas à découvrir les bons endroits où il

sait les placer; mais il fait cela si pauvrement, il a tant de peine à remuer des avirons qui semblaient autrefois si légers au bout de ses poignets, que l'on reconnaît tout de suite qu'il a la mort dans les bras. Tiens, quand je l'aperçois sur la rivière, la tête inclinée sur sa poitrine, si pâle, si défait, qu'il a l'air d'un cadavre qui conduit une barque; lorsqu'il passe devant nous en baissant les yeux comme s'il avait à rougir de quelque chose, le pauvre cher homme, faut que mes larmes s'en aillent, vois-tu; sans cela, mon crâne éclaterait comme une barrique trop pleine. Ah! sans M. Valentin...

— M. Valentin, Mathieu! que dites-vous de M. Valentin?

— Je dis que, sans les consolations qu'il trouve auprès de ce brave garçon, il y a longtemps que tu en serais débarrassée... Ah! un riche cœur, celui-là; ce n'est pas un faux ouvrier comme l'autre...

— M. Valentin est à la Varenne?

— Non, sans doute; mais il y vient des trois fois, des quatre fois par semaine, et cela ranime toujours un peu le pauvre vieux. Ils s'enferment ensemble dans la baraque, et ma femme, un jour, en passant devant la porte, les a entendus qui sanglotaient tous les deux... Ah! Huberte! avec un peu de sagesse, je crois bien que tu aurais trouvé un mari sans avoir besoin d'égrener ta fleur d'oranger au vent qui a amené chez nous ces maudits canots que l'enfer confonde!

— Valentin! il m'aimait donc?... Ah! mon Dieu! mon Dieu! que me dites-vous là, Mathieu?

— Qu'il t'aimât ou qu'il ne t'aimât pas, à présent, c'est

tout un, ma fille. Une bonne résolution vaut mieux que de vains regrets ; ne songe qu'à une chose maintenant : c'est que, si tu veux que la main de ton grand-père s'étende sur ta tête à ses derniers moments, il faut te hâter, car bientôt elle sera froide.

— Mathieu, Mathieu, s'écria Huberte, dont le teint s'était animé d'une subite rougeur et dont l'œil étincelait, ou d'ici à demain je pourrai promettre à mon grand-père d'être bientôt digne de son pardon, ou bien je serai morte avant lui.

Et, disant adieu au passeur, la jeune fille se dirigea en courant vers la rue Saint-Sabin.

Selon son habitude, Richard dormait la grasse matinée; il fut réveillé par le bruit que fit Huberte en poussant avec violence la porte de la chambre à coucher, et, en ouvrant les yeux, il aperçut sa maîtresse tremblante, la physionomie égarée et debout devant son lit.

— Qu'est-ce qui t'arrive? demanda-t-il presque épouvanté.

— Richard, il arrive que mon grand-père se meurt.

— Diable ! diable ! pauvre père la Ruine, ce serait dommage ; car, bien que nous nous soyons quittés en échangeant autre chose qu'une poignée de main, la dernière fois que nous nous sommes rencontrés, je lui rends cette justice que c'était un brave homme et solide sur l'eau. Voyons, continua le sculpteur avec une bonhomie qui chez lui équivalait à de l'attendrissement, s'il est malade, il ne doit pas pêcher ; s'il ne pêche pas, les écus ne doivent pas

pleuvoir dans son gousset. Cela sentait bien plus le poisson que l'opulence dans sa cabane. Je vais me dépêcher de confectionner la maquette d'une paire de candélabres qu'on m'a commandée ; tu pourras lui envoyer un peu d'argent sans qu'il se doute qu'il vient de toi.

— Ce n'est pas de l'argent qu'il faudrait, Richard.

— Je le sais bien, mieux vaudrait lui enlever une vingtaine d'années de dessus la tête; mais, dame! tu ne peux pas exiger que je fasse un miracle.

— Fais ton devoir d'honnête homme, Richard, et ce qui est possible arrivera. La mort du vieillard sera peut-être retardée, et, à coup sûr, elle ne nous laissera pas à tous deux le remords de l'avoir causée.

— Allons, bon! s'écria le sculpteur avec cet emportement qui ne fait jamais défaut aux mauvaises consciences, tu vas recommencer toutes tes simagrées à propos de bénédiction nuptiale?

— Richard, tu m'as juré sur ton honneur que je serais ta femme.

— Eh bien, ne l'es-tu pas? que te donneront de plus les quatre mots latins que l'on marmottera sur notre tête?

— Le droit de m'agenouiller au chevet du lit où mourra le seul parent que j'aie au monde.

— C'est un enfantillage auquel je ne suis pas assez simple pour prêter les mains; le mariage, c'est le *De profundis* de l'amour, et je veux toujours t'aimer : ce serment-là, je te l'ai fait et je veux l'accomplir ; j'y tiens parce qu'il faudrait que je fusse un lâche pour t'abandonner.

— Richard, reprit Huberte en s'agenouillant devant son amant et en joignant les mains, j'attache si peu d'importance à ma personne, que, s'il ne s'agissait que de moi, je n'achèterais pas cette consolation au prix d'une importunité; mais il s'agit de mon grand-père, de celui qui a pris soin de mon enfance, d'un pauvre vieillard dont la vie a été bien misérablement torturée. Richard! Richard! je t'en conjure, ne repousse pas la prière que je t'adresse; nomme-moi ta femme devant Dieu et devant les hommes, comme tu as juré de le faire, et, à mon tour, je te jure que ce titre ne sera pas pour toi un bien lourd fardeau.

— Non, cent fois non, je ne céderai pas à ton caprice; enchaîner notre liberté à l'un et à l'autre, ce serait le moyen de nous exécrer tous les deux avant un mois. Moi surtout, qui n'ai jamais pu me sentir au cou une chaîne sans avoir envie de la rompre; non, non, faisons comme les tourterelles, Huberte, roucoulons ensemble tant que dureront nos plumes, mais gardons-nous bien de nous aimer de par la loi. Pour ma part, je n'y consentirai jamais.

— Quand bien même il devrait en coûter, non-seulement la vie du vieillard, mais encore celle de sa petite-fille, n'est-ce pas? dit Huberte en se relevant froide, digne, presque calme.

— Allons, n'es-tu pas malade aussi? faut-il courir chercher le médecin, appeler le curé?

— Plût à Dieu que je fusse malade! reprit tristement Huberte, une maladie m'épargnerait peut-être un dernier remords.

Richard répondit par un éclat de rire.

Il était tout aise que Huberte lui eût fourni un prétexte pour ramener la conversation au ton plaisant qui lui convenait mieux que tout autre, et à l'aide duquel il pouvait escamoter la gravité de la situation. Il l'accabla de ses sarcasmes les plus pointus, il la poursuivit de ses railleries les plus bouffonnes.

La jeune fille ne paraissait plus l'entendre.

Cependant l'expression que Huberte avait mise à prononcer son funèbre souhait avait produit sur l'artiste une certaine impression ; il n'avait que cette méchanceté négative particulière aux égoïstes ; il refusait bien de sacrifier sa liberté au bonheur de sa maîtresse, mais il eût été désolé qu'il lui arrivât malheur; il se contraignit donc, il se montra bon et affable pour elle, et, bien que la jeune fille ne répondît pas aux avances qu'il lui faisait, bien qu'elle eût repoussé la proposition qu'il lui avait adressée relativement à son grand-père, il ne quitta pas son atelier de la journée et travailla assidûment à ses candélabres.

Pendant toute cette journée, Huberte fut sombre et pensive.

Mais Richard, attribuant cette taciturnité à l'inquiétude que lui causait la maladie du père la Ruine, ne s'en épouvanta pas davantage, parce que le soir arrivait, que son assiduité inaccoutumée l'avait fatigué et qu'il éprouvait le besoin de secouer au vent de la rue toutes les tristesses que ce jour avait apportées avec lui.

Lorsqu'il eut enveloppé sa maquette d'un linge humide et rangé ses outils :

— Eh bien, n'allons-nous pas au bal? dit-il à Huberte avec quelque hésitation.

— Non, non, une autre fois, répondit celle-ci; vas-y seul.

— Je n'insiste pas, parce que je sens que quand le pauvre vieux souffre sur son grabat, ce n'est pas trop le moment de sauter, quoique, après tout, il ne s'en porterait ni mieux ni plus mal; mais enfin si tu ne veux pas...

— Je te le répète, pas ce soir; vas-y, toi; adieu, adieu, mon ami, dit Huberte à l'artiste, qui, tout en parlant, faisait ses préparatifs de départ.

— Comme tu le dis drôlement, cet adieu-là! Allons, ne vas-tu pas recommencer tes bêtises de ce matin; voyons, sois sage, et plus tard, quand quelques années de plus auront mis du plomb dans nos cervelles, eh bien, je ne dis pas, nous irons présenter notre boule au goupillon de M. le curé, comme une coque de bateau toute flambante neuve, qui a hâte de se lancer à la mer.

— Oui, mon ami, oui, je serai sage; tu n'auras plus à te plaindre de moi, sois tranquille, je te le promets.

En disant ces mots, Huberte tendit son front aux lèvres de son amant, et celui-ci, qui semblait très-satisfait de l'assurance qu'il venait de recevoir, s'échappa.

Aussitôt qu'il eut dépassé le seuil de la porte de l'atelier, Huberte tomba à genoux devant la chaise sur laquelle elle était assise, et se mit à pleurer à chaudes larmes.

Quand elle se releva, la nuit était tout à fait venue; elle se dirigea vers la chambre de Valentin.

Ce ne fut que lorsqu'elle promena sa main sur la porte pour en chercher la clef qu'elle se rappela que cette clef, elle l'avait jetée dehors.

Mais, en ce moment, il lui sembla qu'elle entendait un bruit de pas furtifs dans cette chambre.

Elle demanda qui était là; on ne lui répondit pas.

Dans la disposition d'esprit où était Huberte, elle devait difficilement s'épouvanter; elle alluma une lumière pour aller chercher la clef de la chambre.

Cette chambre était la seule pièce de l'appartement qui eût une issue sur la petite cour dont nous avons parlé; pour y arriver, elle devait sortir de l'atelier et traverser dans toute sa longueur l'allée qui desservait la maison, ouvrir une porte qui donnait de cette allée dans la cour : tout cela demanda quelques minutes.

En entrant dans la cour avec la lumière qu'elle abritait du vent avec sa main, la première chose qui frappa les yeux de Huberte, ce fut la clef dont elle avait besoin et qui brillait au milieu de l'herbe qui avait poussé entre les pavés.

Huberte s'en saisit, rentra précipitamment chez elle sans s'apercevoir que le concierge et sa femme, qui avaient remarqué son agitation, étaient restés devant la loge, la considérant tous les deux avec des yeux également étonnés.

Enfin elle pouvait pénétrer dans la chambre de Valentin.

Elle poussa la porte; à sa grande surprise, la petite

pièce, qu'il était facile d'embrasser d'un regard, était déserte, tous les meubles étaient à leur place, rien ne paraissait dérangé; les rideaux avait conservé les plis qu'elle leur avait donnés dans les premiers jours de sa sollicitude, lorsque le soin des lieux habités par le jeune ouvrier avait été pour elle une distraction bien chère.

Cependant elle n'eut pas fait un pas en avant, qu' recula de deux en arrière en jetant un cri d'épouv e.

Elle venait d'apercevoir sur le parquet le gro de Fraternité, dont elle avait eu tant de peine à les morceaux, et qu'elle avait placé avec t pré tions sur le marbre; ce groupe était de nou en mille pièces.

En s'approchant, Huberte reconnut sur-le-champ que le hasard ne pouvait être la cause de cet accident; le plâtre avait été littéralement réduit en poussière, comme si on l'eût écrasé sous le talon d'une chaussure, comme si on eût voulu empêcher qu'on ne lui rendît le corps et la forme une seconde fois.

— Ah ! dit-elle, il est ici, il est ici ; c'est bien la vérité; il sait ce qui se passe sans aucun doute; ce matin, il nous entendait peut-être. C'est Dieu qui me dit qu'il faut que celle qui fut coupable se sacrifie pour empêcher que des innocents ne portent la peine de sa faute.

Alors, avec une activité fébrile, elle procéda à d'étranges préparatifs.

Elle calfeutra soigneusement toutes les issues, toutes les i pouvaient laisser l'air s'introduire dans la cham-

bre, boucha la cheminée, verrouilla la porte vitrée de la cour, rassembla une grande quantité de charbon dans un fourneau et l'alluma.

Lorsque la base de la pyramide qu'elle avait formée commença à se nuancer de pourpre, en envoyant de tous les côtés de pétillantes étincelles, Huberte s'enferma du côté de l'atelier comme elle s'était enfermée du côté de la cour, et, quand elle eut établi cette suprême barrière entre elle et la vie, un triste sourire effleura ses lèvres; elle se croyait à présent le droit de donner sa dernière pensée à celui dont elle avait trop tardivement connu l'amour.

Elle rajusta sa pauvre toilette, lissa soigneusement sa splendide chevelure devant la glace de Valentin, puis s'étendit sur le lit du jeune homme.

Enfin, murmurant toute une prière, un adieu d'amour peut-être, elle ferma les yeux et attendit la mort que devaient lui apporter bien promptement les vapeurs délétères qui remplissaient déjà l'étroite pièce.

XX

QUI PROUVE UNE FOIS DE PLUS QUE LA JUSTICE N'EST PAS DE CE MONDE.

Richard fut bien étonné de ne point trouver dehors des distractions sur lesquelles une longue expérience lui avait donné le droit de compter.

Il n'était pas plutôt entré dans le bal, qu'il l'avait déjà déclaré d'une maussaderie parfaite. Il trouvait que les quinquets fumaient, qu'ils éclairaient d'une couleur verdâtre, que le cornet à piston, l'instrument alors dans toute la vogue de la nouveauté, déchirait affreusement les oreilles; il répondait enfin par des grimaces ou des compliments fort peu parlementaires aux agaceries que les habituées de l'endroit croyaient de leur devoir d'adresser à un personnage aussi considérable que l'ancien maître de *la Mouette*.

Il eut assez de bon sens pour s'apercevoir que, si tout lui semblait si désagréable, c'était la méchante humeur qu'il avait apportée dans l'établissement qu'il devait en accuser. Cette mauvaise humeur, il voulut la secouer par un entrechat. Il prit place dans un quadrille; mais il ne réussit pas davantage. Il méditait des figures et des poses qui étaient déjà des prémisses de ce que fut plus tard le cancan; mais sa danse était balbutiante et insipide, ses jambes flageolaient, ses pieds s'embarrassaient l'un dans l'autre, une pensée importune venait le paralyser au milieu d'un pas dont l'exécution était passablement commencée, et il demeurait une jambe en l'air, dans une posture grotesque, tandis que sa physionomie avait pris une expression grave et soucieuse qui jurait singulièrement avec la télégraphie de ses quatre membres.

Il crut qu'il pourrait parvenir à laisser au fond des pots la vague préoccupation qui l'assaillait et que plus tard il nomma un pressentiment; il vida coup sur coup, sans

reprendre haleine et à l'admiration générale, une douzaine de ces énormes verres qui contiennent environ un demi-litre, et que les canotiers appellent des *guidals;* les applaudissements le flattèrent, sans triompher des inquiétudes qu'il éprouvait, et le vin troubla sa cervelle sans colorer de rose les pensées qui en détruisaient l'harmonie ordinairement si calme et si sereine; ces pensées, au contraire, prirent une teinte de plus en plus foncée.

Le choc des verres les uns contre les autres lui paraissait avoir emprunté quelque chose à la voix de Huberte, et répéter les plaintes ainsi que la funèbre invocation par laquelle la jeune fille avait terminé la conversation du matin, et, s'il faut en croire ce qu'il raconta plus tard, les taches violacées que le vin bleu avait laissées sur la nappe prirent à ses yeux la couleur vermeille et éclatante du sang.

Il se leva, et, bien qu'une pareille retraite avant l'heure fût en dehors de toutes ses habitudes, malgré les réclamations que ses camarades formulèrent en chœur, il déclara qu'il allait rentrer chez lui.

Lorsque Richard eut quitté le bal, ces obsessions devinrent plus impérieuses; malgré lui, il hâta le pas.

Arrivé à la maison de la rue Saint-Sabin, il remarqua avec un certain étonnement que ni le concierge, ni sa femme n'étaient dans leur loge; il heurta à la porte de son appartement, on ne lui répondit pas; son cœur se serra, et, d'un mouvement violent, il essaya d'enfoncer la porte. La résistance qu'il éprouva lui inspira une autre idée : il se dirigea vers la petite cour.

A sa grande surprise, il trouva ouverte la porte de cette cour. En y entrant, on apercevait, venant de la chambre de Valentin, une lumière éclatante qui dessinait un cadre rougeâtre sur le mur qui faisait face à l'appartement; dans ce cadre, on voyait passer et repasser la silhouette d'un homme.

Un furieux mouvement de colère et de jalousie refoula les sinistres pressentiments qui avaient jusqu'alors agité le sculpteur; le silence de Huberte, la présence d'un étranger dans la chambre inhabitée, lui parurent des indices d'une trahison; l'idée de la vengeance succéda dans son cœur à la terreur vague qu'il ressentait; il se précipita vers ceux qu'il regardait comme les coupables.

Au bruit de ses pas sur le pavé, l'homme se présenta sur le seuil. Richard reconnut Valentin.

— Vous ne m'attendiez pas! s'écria l'amant de Huberte avec une sorte de frénésie furieuse.

— Si fait, je t'attendais, répondit Valentin, dont la voix vibrante avait pris, malgré le calme qu'il affectait visiblement et que démentait sa physionomie bouleversée, un accent plein de menaces; je t'attendais; viens voir ton œuvre!

En disant ces mots, le jeune ouvrier saisit son ancien ami par le bras, l'entraîna dans la chambre et l'arrêta devant le lit.

Sur le lit gisait Huberte, inanimée, livide, les lèvres blêmies, les yeux fermés et cerclés d'une teinte bleuâtre.

— Grand Dieu! fit Richard, il faut la secourir.

Il chercha à s'élancer vers sa maîtresse; mais la main de Valentin, cette main fine, déliée, faible, comme si elle eût appartenu à une femme, et qui semblait avoir pris des muscles d'acier, empêcha le sculpteur de faire un mouvement.

— Ah! dit-il, avec une profonde amertume, crois-tu donc que j'eusse besoin de tes avis pour faire tout ce qui était humainement possible pour la rappeler à la vie.

— Mais un médecin, au moins! il faut appeler un médecin.

— Il va venir, mais il sera trop tard! Tu l'as bien tuée, Richard, tu l'as bien tuée, va; elle est bien morte, malheureux!

— Ce n'est pas possible! s'écria le sculpteur devenu aussi pâle que la jeune fille; non, ce n'est pas possible! Tiens, sa main est tiède encore.

Il avait étendu le bras, il était parvenu à toucher la main de la jeune fille, qui pendait morte le long du lit.

— Richard, s'écria Valentin, je te défends de toucher à cette femme.

— Tu me défends?

— Te rappelles-tu les bords de la Marne, la nuit où tu l'as enlevée à son père? Tu m'as repoussé lorsque j'ai voulu venir à son aide; tu m'as dit: « C'est ma maîtresse.» Elle était vivante alors; maintenant qu'elle est morte, je te défends de la profaner en la touchant.

— Valentin, Valentin, répliqua le sculpteur en faisant

un violent effort pour dominer sa colère, la raison t'abandonne, reviens à toi, ta tête s'égare.

— En l'affranchissant de toutes les douleurs de la vie, la mort l'a affranchie de la plus grande de toutes, celle de t'appartenir.

— Valentin!

— Ose donc la demander à Dieu, devant lequel tu as rougi de la nommer ta femme.

— Valentin, tu abuses de mon chagrin pour m'outrager; mais prends garde!

— Ah! la vérité te semble un outrage? Tant mieux, cela facilite ma tâche, Richard. Parce que j'avais courbé la tête sous le malheur qui nous avait frappés, elle et moi, tu as cru que j'avais cessé de l'aimer, de penser à elle; tu as cru qu'elle était sans protecteur et sans appui, que tu pouvais avec elle désormais être lâche et infâme à ton gré.

— Valentin, s'écria le sculpteur en rougissant de fureur, ma patience est à bout, prends garde, prends garde!

— La mienne a duré deux mois, la tienne se prolongera bien pendant quelques secondes encore. Oui, depuis deux mois j'étais là,—et son doigt indiquait la maison voisine, dont, à travers la porte, on distinguait les masses sombres; — je ne lui parlais jamais, mais de temps en temps je l'apercevais et je lisais sur son visage le chagrin que tu lui causais. Je partageais les angoisses, les tortures que tu lui infligeais. Chaque jour, je la voyais pâlir et maigrir davantage... chaque jour, je la voyais s'incliner de plus en plus vers la tombe que tu creusais sous ses pieds... Et

cependant j'attendais, je me disais : « Non, un homme se révolte contre les hommes qui l'oppriment. contre les ennemis qui l'accablent, mais on n'assassine pas une pauvre créature qui n'a eu d'autre tort que celui de vous aimer; on ne l'assassine pas, surtout quand on a fait le serment de la rendre heureuse; Richard aura pitié d'elle... » Et voilà comment tu en as eu pitié!

— Et pouvais-je me figurer qu'elle serait assez folle?...

— Pour préférer la mort à une vie de déshonneur? Non, effectivement, Richard, tu ne pouvais penser cela; tu as raison, c'est moi, moi qui avais deviné tout ce qu'il y avait d'honnête dans le cœur de cette pauvre enfant, c'est moi qui eusse dû venir plus tôt lui dire : « Quittez au plus vite le misérable qui vous a trompée; consolez-vous et redressez la tête, voici la main d'un honnête homme pour appuyer votre main. »

En achevant cette phrase, Valentin sembla avoir complétement oublié Richard; il continua en se parlant à lui-même :

— Ah! c'est bien vrai, c'est bien vrai!... si j'avais agi ainsi, elle ne serait pas morte, nous pourrions encore entendre sa voix... Mon Dieu! mon Dieu! que je souffre!...

Et, dans le transport de sa douleur, il se précipita vers le corps de la jeune fille, le prit dans ses bras, couvrit son visage de larmes en faisant entendre des imprécations désespérées.

Si endurci que fût le cœur de Richard, quelque humi-

liant que fût le rôle qu'il jouait dans cette scène, elle produisit sur lui une profonde impression; deux grosses larmes roulèrent le long de ses joues.

Tout à coup, Valentin se leva.

— As-tu compris maintenant, Richard, s'écria-t-il, que je n'aie plus qu'une pensée, celle de la venger?

— Soit, répliqua le sculpteur; demain, je serai à ta disposition.

— Demain?... que parles-tu de demain?... demain, insensé!... Sais-je si je vivrai demain... si demain Dieu prendra la peine d'envoyer, pour éclairer la terre, le soleil qui ne devra plus la voir?... Ce ne sera pas demain... ce sera sur-le-champ.

— Et où veux-tu nous battre, fou que tu es?

— Ici, devant son cadavre.

— Allons donc! jamais je ne consentirai à un pareil combat.

— Tu te battras, parce que je t'y forcerai.

— Comment?

— Je t'y forcerai en te répétant que tu es un lâche

— Un lâche!

— Et si cela ne suffit pas, je te cracherai au visage.

—Mille millions de tonnerres! finiras-tu? s'écria le sculpteur en repoussant si violemment Valentin, qui s'était approché de lui, que celui-ci tomba sur le lit.

— Oui, un lâche! répétait l'ouvrier; tu abuses de ce que nos forces sont inégales et de ce que je suis sans armes; cela ne m'étonne pas; ne t'étais-tu pas déjà fait un rempart

de mon amour et de mon respect pour Huberte? Lâche! lâche! lâche!

Et Valentin fit le geste insultant dont il avait menacé le sculpteur.

Les yeux de celui-ci étincelèrent, ses lèvres se contractèrent.

— Soit, dit-il, battons-nous, et, à mon tour, je te le jure, il sortira deux cadavres de cette chambre; dans cinq minutes, je serai ici avec des armes.

Il se détourna pour sortir.

— Des armes? répliqua Valentin en l'arrêtant. Ah! oui; un monsieur, un artiste comme toi ne peut tuer que selon les règles; et puis tu ne serais pas fâché de profiter de l'avantage qu'a ton expérience sur la mienne. Non, je suis un ouvrier, et je me bats avec ce qui me tombe sous la main; va seulement fermer la porte de la cour.

— Comme tu voudras! s'écria le sculpteur; je me servirai d'un marteau de forge s'il le faut, pourvu que je t'écrase et te fasse payer tes injures.

Pendant que Richard entrait dans la cour, Valentin disparaissait dans l'atelier. Il en revint avec un compas de fer long, aigu, acéré, semblable à ceux dont se servent les charpentiers.

Il essayait vainement de le briser.

— Donne, donne, fit Richard en le lui prenant des mains avec impatience, réserve tes forces pour tout à l'heure.

Et, renversant le compas, il le tordit entre ses doigts, le

sépara à la charnière. Il en résulta deux poignards de six pouces chacun environ.

— Choisis, dit Richard, et dépêchons; maintenant, je suis aussi pressé que toi, Valentin!

Valentin saisit l'arme qu'on lui offrait et jeta un dernier regard sur Huberte.

Pendant ce temps, le sculpteur avait entouré son poignet d'un mouchoir, fixé son arme dans un des plis, et s'était mis dans une posture défensive.

— Et maintenant, viens, dit-il, et que ton sang retombe sur ta tête! c'est toi qui l'auras voulu!

Valentin ne répondit pas; il semblait abîmé dans la contemplation de la morte.

— Tout à l'heure tu seras vengée Huberte, ou je serai près de toi, murmurait-il.

Puis, se retournant, il se mit en garde sans prendre aucune des précautions dont avait usé l'artiste.

Richard était debout, au pied du lit, auquel il tournait le dos; il avait choisi cette place comme il avait soigneusement assujetti son arme dans sa main, par suite d'un calcul; la lumière était placée au chevet de Huberte, Valentin l'aurait dans les yeux, tandis que lui resterait dans l'ombre.

Peut-être aussi n'était-il pas fâché d'éviter la vue du corps de la jeune fille, seul témoin de ce terrible duel.

Quoi qu'il en fût, on sentait que, comme Valentin, il était décidé à rendre mortelle cette rencontre.

Leurs pieds à tous les deux se touchaient, les deux

morceaux de fer dont ils étaient armés se trouvaient à deux pouces l'un de l'autre, et la lutte commençait comme commencent toutes les luttes d'homme à homme, par ce duel des yeux, où le regard cherche à précéder le fer dans la poitrine de l'adversaire.

Comptant sur sa force musculaire, du moment où il en arriverait à un combat corps à corps, Richard voulut s'élancer sur Valentin; mais ce dernier lui porta vivement la pointe de son compas à la face. Richard fit un bond en arrière, mais pas assez prompt pour qu'il n'eût point senti le fer labourer son visage et son sang glisser le long de ses joues.

Il reprit son attitude première, et il essaya de dérouter son ennemi par des attaques brusques et imprévues.

Mais Valentin était leste et agile. Se servant de ses deux bras pour parer, il ne fut pas atteint, et le sculpteur sentit une seconde fois la pointe acérée qui pénétrait dans son épaule.

L'humiliation d'être tenu en échec par celui qu'il avait jusqu'alors cru faible comme un enfant, rendit Richard plus furieux encore; mais cette fureur ne l'aveugla point. Il revint à sa tactique première et chercha un instant favorable pour se jeter à corps perdu sur l'ouvrier.

Valentin pénétra son dessein, et, comme si son ardent désir de venger Huberte l'eût doué d'une seconde vue, avec l'adresse d'un lutteur exercé, non-seulement il échappa aux étreintes mortelles de Richard, mais encore, lui saisissant la jambe, il le renversa en arrière.

Le dossier du lit empêcha seul Richard de tomber sur le carreau.

Valentin profita de cet accident pour saisir Richard à son tour. Il opéra cette manœuvre si vivement, qu'il l'enlaça de ses bras ; de telle sorte que la main armée se trouva prise entre les deux poitrines, et, par suite de cette position, ne put faire aucun mouvement offensif.

L'arme de Valentin était levée au-dessus de la tête de Richard, elle allait s'enfoncer entre ses deux épaules : malgré les efforts désespérés que faisait celui-ci, il était perdu, quand tout à coup le bras de Valentin resta levé, mais immobile.

Son regard avait rencontré le visage de Huberte, et les yeux de la jeune fille s'étaient rouverts et fixés, regardant cette lutte à laquelle elle semblait ne rien comprendre.

Une sueur froide passa sur le visage de Valentin ; ses cheveux se dressèrent sur sa tête, le compas glissa entre ses doigts ; il lui sembla que Huberte faisait un mouvement, et, la bouche ouverte, pâle, les yeux hagards, essayant en vain de parler, il recula comme devant un fantôme.

Il ne retrouva la voix que pour pousser un cri terrible.

Le compas de son adversaire venait de pénétrer tout entier dans sa poitrine.

Un cri faible, inarticulé, douloureux, répondit à ce cri.

Richard se retourna. Il lui sembla que ce second cri, c'était Huberte qui l'avait poussé.

Mais, soit terreur, soit que la vision de Valentin n'eût

été qu'une hallucination, les yeux de Huberte s'étaient refermés, sa bouche était redevenue muette.

Le bruit du corps de Valentin roulant sur le parquet força Richard de se retourner.

Il jeta son compas loin de lui, s'enfonça convulsivement les mains dans les cheveux, arrêta d'abord ses yeux sur la jeune fille, dont le corps avait repris toute la rigidité d'un cadavre, puis les reporta sur Valentin, qui se roulait agonisant à ses pieds.

Alors, avec un rugissement bien autrement terrible que les convulsions de Valentin et l'immobilité de Huberte, il s'élança hors de la chambre en hurlant :

— Je les ai tués! je les ai tués!

Quelque chose d'effrayant se passa dans cette chambre où Richard, en fuyant, laissait ses deux victimes, l'une s'avançant vers la mort, l'autre revenant à la vie.

En effet, Valentin ne s'était pas trompé : Huberte avait bien rouvert les yeux, Huberte avait bien fait un mouvement.

L'asphyxie de Huberte n'avait pas été assez prolongée pour être complète ; l'influence de l'air, qui arrivait à la fois de la cour et de l'atelier, avait produit ce que les soins inexpérimentés du jeune homme n'avaient pu faire; les poumons paralysés avaient repris peu à peu leur jeu, le sang avait recommencé de circuler dans les veines, les artères battaient; seulement, cette résurrection était lente, si lente, qu'elle avait échappé à Richard.

Mais peu à peu les symptômes d'existence se manifes-

tèrent plus visibles, le bourdonnement des oreilles diminua d'intensité, les paupières se rouvrirent, les yeux fixes et atones se ranimèrent; le brouillard qui obscurcissait la vue se dissipait insensiblement, et en même temps les facultés de l'intelligence reprenaient possession du cerveau.

Huberte commençait de distinguer ce qui se passait autour d'elle; elle entendit un soupir, elle se souleva, elle regarda et vit Valentin couché à terre, les bras étendus vers elle, la bouche frangée d'une écume rougeâtre.

— Valentin! murmura-t-elle.

En entendant son nom prononcé par la bouche qu'il avait crue morte, le jeune homme réunit toutes ses forces et se traîna vers Huberte. Enfin sa main crispée toucha celle de la jeune fille, et il parvint, aidé par elle, à s'adosser au lit.

— Ah! murmura celle-ci, Valentin, mon ami, que vous est-il arrivé?

Valentin voulut répondre; mais le sang qui s'épanchait intérieurement étouffait sa voix; il ne put que déchirer sa redingote, son gilet, sa chemise et mettre sa blessure à découvert.

Elle était à peine visible et semblait une piqûre de sangsue.

Elle était à deux pouces au-dessous du cœur, et rendait à peine quelques gouttes de sang.

A cette vue, Huberte comprit tout, car, en même temps qu'elle voyait, le souvenir de ce qu'elle avait vu lui revenait

à l'esprit. Elle se laissa glisser à bas du lit, tomba à genoux, appuya ses lèvres sur la blessure de Valentin.

En ce moment, elle entendit son nom murmuré dans un soupir, et elle sentit la tête de Valentin qui pesait de tout son poids sur la sienne.

Elle fit un mouvement en arrière.

A son tour, Valentin avait les yeux fermés, et de ses lèvres blêmes et sanglantes sortait le râle de l'agonie.

Elle le regarda quelque temps les yeux hagards ; puis tout à coup éclatant d'un rire nerveux, saccadé, effrayant :

— Tu as bien fait de nous réunir, Richard, s'écria-t-elle; tu as compris que c'était Valentin seul que j'aimais, et nous voilà fiancés pour l'éternité.

XXI

OPHÉLIA.

Lorsque Richard rentra dans la chambre de Valentin avec le médecin qu'il avait été chercher, il poussa un cri d'étonnement et recula d'épouvante.

Huberte était vivante, et Valentin semblait mort.

La jeune fille, assise sur le plancher, le dos appuyé au lit, le regard fixe, l'œil fiévreux, avait placé la tête du

blessé sur ses genoux, et le berçait doucement d'une de ces chansons avec lesquelles les mères endorment leurs enfants.

Au cri que poussa Richard, elle releva la tête, et sa main s'étendit vers ceux qui venaient la troubler.

— Chut! dit-elle avec cette voix sèchement articulée des fous ou des gens en délire, ne le réveillez pas; il dort, il est fatigué, et ce n'est pas étonnant, il a fait une longue route pour me rejoindre.

Puis, faisant un mouvement de la main comme si elle cherchait à écarter un nuage qui l'empêchait de reconnaître les nouveaux venus:

— C'est demain notre mariage, dit-elle; merci d'être venus; nous n'attendons plus que mon père pour aller à l'église; mais, soyez tranquilles, s'il tarde, je sais le chemin et j'irai le chercher.

Et elle reprit sa chanson.

Richard avait reculé jusqu'à ce que la muraille l'arrêtât; il était debout contre les lambris, les deux mains enfoncées dans ses cheveux, et voulant retenir les sanglots qui, pour s'échapper, lui brisaient la poitrine.

Le médecin rompit le premier le silence.

— Cette pauvre enfant a perdu la raison, dit-il; il faudrait la transporter ailleurs, ou tout au moins la mettre dans une chambre voisine, afin que je pusse donner mes soins au blessé.

Richard fit un mouvement pour accomplir le désir du docteur, mais il ne se sentit le courage de mettre la main

ni sur Valentin ni sur Huberte, et il se laissa tomber sur une chaise en éclatant en sanglots.

Le médecin alors, aidé du concierge, essaya d'arracher à la jeune fille le corps sanglant qu'elle tenait entre ses bras ; mais elle se cramponna avec tant de force aux vêtements de Valentin, qu'il était à craindre que la violence des secousses imprimées au moribond n'augmentât l'hémorragie.

Alors l'homme de l'art se décida, pour arriver à son but, à entrer dans la folie de la pauvre enfant.

— Laissez votre fiancé s'habiller pour la noce, lui dit-il, et vous-même habillez-vous, car vous ne pouvez aller à l'église comme vous êtes vêtue en ce moment.

Huberte fit de haut en bas un mouvement de tête qui signifiait qu'elle comprenait ce que voulait lui dire le médecin, et elle le suivit sans résistance dans l'atelier ; il revint seul et, pour ne point être dérangé dans son pansement, il ferma la porte par laquelle on communiquait d'une pièce avec l'autre.

Quant à Richard, il restait inerte et muet sur la chaise où il était tombé.

Le docteur examina la blessure; il n'osait la sonder, tant elle lui paraissait grave. Puis il arrive quelquefois que, dans les blessures qui pénètrent profondément, la nature vient en aide à l'art, et qu'il se forme un caillot de sang qui arrête l'hémorragie.

Ce caillot, la sonde peut le détruire, et alors ce n'est plus la blessure qui fait mourir, c'est le médecin qui tue.

Il n'y a dans ces sortes d'accidents qu'un traitement à suivre, saigner largement le malade pour ouvrir au sang une seconde issue.

Au fur et à mesure que le sang s'épanchait de la veine dans la cuvette, la vie semblait reprendre possession de ce corps qu'un instant on avait pu croire n'être plus qu'un cadavre. Enfin la respiration se rétablit, les yeux se rouvrirent, les regards passèrent de l'atonie à l'expression, et errèrent autour de la chambre cherchant visiblement quelqu'un.

Ils s'arrêtèrent sur Richard, qui se souleva sur sa chaise et qui fit un pas en avant en murmurant le nom de Valentin.

Valentin ne pouvait pas encore parler; mais ses lèvres remuèrent et sa physionomie prit une expression d'angoisse à laquelle il n'y avait point à se tromper.

— Elle est là, répondit Richard en indiquant l'atelier; elle est là, elle est sauvée.

Valentin poussa un soupir, et un éclair de joie passa dans ses yeux.

— Elle vit, balbutia-t-il, Dieu soit loué! le reste importe peu.

Le sculpteur fit quelques pas en avant et vint tomber à genoux devant le blessé.

— Valentin, mon pauvre Valentin, murmura-t-il, oh! si tu savais ce que je souffre, si coupable que je sois, tu me pardonnerais, je te le jure.

Le blessé le regarda avec un douloureux sourire, mit

son doigt sur sa bouche pour lui recommander le silence, et, s'adressant au médecin :

— Monsieur, lui dit-il en regardant son bras, d'où s'échappait encore un filet de sang, je crains bien que vous ne vous donniez un mal inutile. Hélas ! je suis frappé à mort, je le sens, et, je le répète, peut-être vaut-il mieux que cela soit ainsi.

— Pourquoi désespérer, monsieur ? dit le médecin. Les blessures dans le genre de la vôtre sont graves, mais ne sont pas toujours mortelles ; seulement, je désirerais savoir de quelle façon l'accident est arrivé.

Richard, qui tenait son visage caché dans ses deux mains, les écarta et regarda son ami avec une expression d'effroi qui n'eût point échappé au médecin si toute son attention n'eût été concentrée sur le blessé.

— Oh ! monsieur, dit Valentin, c'est bien simple. J'aime cette jeune fille qui est dans la chambre voisine. En rentrant, je l'ai trouvée étendue sur son lit avec un fourneau de charbon encore allumé à deux pas d'elle. Elle était immobile, évanouie ; je l'ai crue morte, je n'ai pas voulu lui survivre, et je me suis enfoncé la moitié de ce compas dans la poitrine. Que l'on n'inquiète donc personne à cause de ma mort. Ma mort est un suicide ; si l'on en doutait, vous répéteriez ma déclaration, n'est-ce pas ?

Richard avait enfoncé sa tête dans les draps ; il pleurait et gémissait comme pleurent et gémissent les enfants.

La saignée avait cessé de couler ; le médecin posa un appareil sur la blessure.

Lorsqu'il eut fini :

— Monsieur, lui dit Valentin, vous avez cru tout à l'heure devoir me tranquilliser par un mensonge dont je vous remercie : mais, si vous voulez que ma reconnaissance soit plus grande encore, traitez-moi en homme. Combien de temps me reste-t-il à vivre?

— Je vous répète, monsieur, reprit le médecin, que si nulle émotion ne se présente, que si nul accident n'arrive, il est possible que vous guérissiez.

Valentin l'interrompit avec un triste sourire.

— Mais, dit-il, en supposant ces émotions, en admettant ces accidents, parlez, combien ai-je de temps devant moi?

Le médecin regarda le blessé.

Il y avait tant d'assurance dans son regard, qu'il crut ne lui devoir rien cacher.

— C'est un triste service que vous me demandez de vous rendre, répondit-il; mais, lorsque nous sommes interpellés de cette façon, nous devons la vérité à celui qui nous interpelle. Ainsi, de même que sans émotion, sans accident, vous pouvez vous tirer d'affaire, de même au moindre accident, à la moindre émotion, vous pouvez mourir suffoqué.

— Ah ! monsieur, monsieur! s'écria Richard, répétez-moi qu'il peut vivre, dites-moi qu'il vivra.

— Assez, assez, Richard, interrompit Valentin. Encore une fois, merci, docteur; et maintenant je voudrais bien que l'on me laissât seul avec mon ami.

Richard semblait craindre ce tête-à-tête autant que son

ami paraissait le désirer; mais le docteur se pencha à son oreille.

— Je vais, pendant ce temps, m'occuper de la jeune fille, lui dit-il, elle peut avoir besoin de mon secours.

Richard tressaillit.

— Allez, dit-il.

Le médecin passa dans la chambre voisine, le concierge retourna à sa porte, Valentin et Richard restèrent seuls.

Ce dernier, les mains jointes, continuait de lui demander son pardon.

Mais Valentin, avec son doux et triste sourire :

— Dieu fait bien tout ce qu'il fait, mon pauvre Richard, répondit-il; il paraît que ce malheur était nécessaire, puisqu'en dessillant tes yeux, il devait te faire reconnaître les lois sacrées de la justice et de la probité. C'est ma vie, je le sais bien, que Dieu demande en échange du miracle qu'il opère; mais, du moment que ma vie assure ton bonheur et celui de Huberte, je t'affirme par serment, Richard, que je ne la regrette pas.

— Mais, moi, je ne puis croire que tu vas mourir, et mourir tué par moi! s'écria le sculpteur en s'arrachant les cheveux. Non, non, non! ce n'est pas possible.

— Ne perdons pas un temps précieux, Richard : tout est possible à la mort, elle peut venir, à l'instant même où je te parle, couper en deux la phrase que je prononce, laisser inachevé le mot commencé; mais, moi non plus, je ne veux pas mourir sans t'avoir entendu répéter que ta douleur ne consistera pas seulement en imprécations

vaines, mais qu'elle te ramènera à de meilleurs sentiments, c'est-à-dire à reconnaître tes torts et à donner à Huberte la réparation que tu lui dois.

Richard parut se livrer à lui-même un violent combat, mais il resta muet.

Ce silence effraya Valentin.

— Mon Dieu ! dit-il en faisant un effort pour lever ses mains au ciel, et moi qui croyais que mon martyre n'aurait pas été inutile !

— Eh bien, non, mille tonnerres ! s'écria le sculpteur, il ne le sera pas ! quelques tristesses qui en doivent résulter pour moi, Huberte sera ma femme. Ah ! cette fois, tu peux m'en croire ; je te le jure, Valentin, par tout ce qu'il y a de sacré pour l'homme ici-bas !

— Je te crois, je te crois, dit le blessé en serrant de sa main mourante la main de Richard ; quelle que soit la légèreté de ton esprit, le cœur est bon ; tu ne voudrais pas t'imposer le remords d'avoir menti à un vieux camarade qui va te quitter pour toujours. Mais pourquoi parler de tristesses ? C'est ton bonheur, crois-moi, que tu vas assurer en assurant celui de Huberte. Vous autres libertins, vous parlez du mariage comme les athées parlent du bon Dieu. Mais toutes les plaisanteries des incrédules n'empêchent pas l'union sainte de la femme et de l'homme de rester l'unique repos et l'unique félicité d'ici-bas. Abjure ces idées, Richard ; romps avec tes habitudes de dissipation et de désordre ; le travail est le but le plus noble que puisse avoir l'homme sur la terre ; et dans la position

nouvelle que tu vas adopter, il devient un devoir; tu auras un peu tardé à connaître la valeur de ce mot; mais, aussitôt que tu auras commencé de lui obéir, tu apprécieras toute la douceur que l'on trouve dans son accomplissement. Mes sermons t'ennuient, mon pauvre Richard, bien souvent tu me l'as dit; mais sois patient pour celui-ci, c'est le dernier. Écoute-moi donc, ce ne sont plus des conseils que je te donne, c'est une prière que je t'adresse. Elle est jeune, elle entre dans la vie, elle m'oubliera; d'ailleurs, tu ne pourras pas être jaloux d'un mort.

Les sanglots seuls de Richard répondirent à cette interrogation.

— Eh bien, rappelle-moi quelquefois à sa mémoire lorsque vous serez seuls tous deux au coin de l'âtre; que mon nom passe de tes lèvres sur les siennes!

Richard à son tour serra la main de son ami.

— Et maintenant, je le sens bien, dit le blessé, non, non, tout ne meurt pas avec nous; mon âme, lorsqu'elle aura quitté le corps, ne s'éloignera jamais des lieux où vous serez; mon affection pour vous survivra à la mort même, et il me semble que, quand mon esprit sera là vous voyant, vous écoutant sans pouvoir vous parler, le bonheur d'entendre sa bouche prononcer mon nom, ses yeux donner peut-être une larme à mon souvenir, surpassera tous les bonheurs que l'on nous promet dans l'autre vie.

Richard suffoquait; il parvint enfin à articuler quelques mots.

— Oh! je ne t'oublierai jamais, Valentin, dit-il; et quant à Huberte...

— Richard, dit le blessé interrompant son ami d'une voix suppliante, Richard, est-ce que, avant de mourir, je ne pourrai pas la voir encore une fois?

Richard ne répondit pas.

— Oh! fit Valentin avec l'expression du reproche.

Le sculpteur comprit tout ce qu'il y avait de douleur dans cette simple exclamation.

— Impossible! Valentin, je te jure que c'est impossible.

— Impossible? répéta celui-ci, dont les yeux se dilatèrent affreusement, impossible? Sais-tu bien, Richard, que tu fais naître un étrange soupçon dans mon esprit? M'aurais-tu trompé en me disant qu'elle était vivante? Richard, morte ou vivante, je veux la voir, entends-tu? je le veux!

Et, malgré les efforts que Richard faisait pour le contenir, Valentin se souleva sur un genou.

— Que fais-tu, malheureux? s'écria Richard. On t'a défendu toute émotion, tout mouvement.

— Je vais à elle puisque tu ne veux pas la laisser venir à moi.

En ce moment, on entendit quelques cris inarticulés dans la chambre où était Huberte.

Valentin reconnut sa voix.

— Que se passe-t-il donc? demanda-t-il en faisant un effort pour se dresser sur ses pieds, et pourquoi ces cris?

— Au nom du ciel, Valentin, supplia Richard, au nom

de tout ce qu'il y a de plus saint, pas dans ce moment, plus tard !

— Mais tu n'entends donc pas ? fit Valentin. Elle crie, elle appelle au secours.

Et, tout chancelant, il fit deux pas vers la porte.

— Eh bien, s'écria Richard, mieux vaut encore que tu saches la vérité : Huberte...

Il hésita.

— Eh bien, Huberte...? demanda Valentin.

— Elle est folle.

Valentin jeta un cri qui finit par une espèce de râle, chancela, fit un tour sur lui-même, et, comme un arbre déraciné s'abat sur la terre, il s'abattit sur le plancher.

Au cri poussé par Valentin, auquel répondit un cri non moins terrible de Richard; au bruit de la chute du blessé, la porte de la chambre de Huberte se rouvrit, et le docteur reparut sur le seuil.

Le médecin et Richard se précipitèrent sur le corps de Valentin et le soulevèrent; ses yeux étaient tout grands ouverts, mais fixes et atones; ses lèvres remuaient encore, mais sans pouvoir articuler un son; son corps se tordit dans une convulsion suprême, un soupir douloureux s'échappa de sa bouche.

Son âme s'était exhalée avec ce soupir.

— Il n'y a plus rien à faire, dit le médecin, il est mort.

Le sculpteur, immobile, pâle, agité de mouvements nerveux, demeura quelque temps agenouillé devant le cadavre de son ami, pleurant et priant, car il est des

heures où la prière, les lèvres n'eussent-elles point appris à la dire, s'élève spontanément du fond de l'âme.

Puis il pensa que, si quelque chose de nous survit à nous-mêmes comme l'avait dit Valentin, le plus grand témoignage que sa pauvre âme pût recevoir de ses regrets serait dans sa tendresse pour Huberte.

Il donna un dernier baiser à son ami, lui ferma la bouche et les yeux, et, tout chancelant comme un homme ivre, il se dirigea vers la chambre où il avait laissé la jeune fille.

A sa grande surprise, le médecin était seul dans cette chambre, dont la porte donnant sur la petite cour était ouverte...

— Où est Huberte? lui demanda-t-il d'un ton où la menace se joignait à la supplication.

— Elle voulait aller chercher son père, qui tardait à venir, disait-elle, répondit le médecin; de là les cris que vous avez entendus; je la retenais à grand'peine quand vos cris m'ont fait la lâcher pour courir à vous.

— Oh! s'écria Richard, malheureux, malheureux que je suis!

Et il s'élança hors de la chambre pour interroger le concierge.

Le concierge avait vu sortir Huberte tout échevelée; il avait couru après elle. Malheureusement, à la suite du terrible événement, la porte de la rue était restée ouverte; il avait vu comme une ombre se dirigeant vers le faubourg Saint-Antoine. Il avait appelé la jeune fille par son

nom, mais inutilement; elle avait disparu à l'angle de la rue de Charenton.

Richard s'élança dans la même direction pour tenter de la rejoindre.

La nuit était froide et pluvieuse.

Il restait un espoir à Richard. Cet espoir, il le puisait dans les paroles même de Huberte :

« Mon père tarde à venir, je vais le chercher.»

Sans doute avait-elle pris cette route si connue et qu'elle avait faite tant de fois quand elle apportait à Paris la pêche du père Guichard et qu'elle lui en rapportait le prix.

Il gagna donc la barrière du Trône, s'arrêtant à chaque femme qui suivait la route de Vincennes, mais dans aucune de ces femmes il ne reconnut Huberte.

Au reste, les passants étaient rares; au moment où il traversait la barrière, minuit sonnait.

Sur cette longue et droite ligne que forme la route de la barrière du Trône à Vincennes, il avait quelque espoir de retrouver celle qu'il cherchait; mais il atteignit Vincennes, Joinville, Saint-Maur, sans avoir rien vu.

De temps en temps, il s'arrêtait, regardait autour de lui; il avait bien l'idée d'appeler Huberte, mais, sans savoir d'où lui venait cette hésitation, il n'osait.

Il avait peur de sa propre voix.

A Saint-Maur, il quitta la grande route et coupa à travers les champs, se dirigeant droit sur le groupe de maisons qui formaient alors tout le village de la Varenne, et qui étaient situées au bord de l'eau.

Au milieu de ces maisons, celle de François Guichard se distinguait par sa vétusté.

Il s'en approcha le cœur haletant, les jambes tremblantes.

Elle était la seule à travers les volets de laquelle filtrât un rayon de lumière.

Ce rayon lui donna un moment d'espérance.

Richard s'approcha du contrevent; comme il l'avait prévu, il n'était point fermé en dedans, mais seulement poussé contre la muraille.

Il l'écarta doucement.

Malgré l'heure avancée de la nuit, le père la Ruine n'était point couché, il était assis devant la cheminée; la lueur de la lampe posée sur une avance en bois éclairait son visage.

Ce visage était pâle et flétri comme celui d'un cadavre.

Il était immobile comme une statue, et l'on eût pu le croire mort si de temps en temps une grosse larme, s'amassant au bord de sa paupière, n'eût roulé sur sa joue.

Il était évident que Huberte n'avait point paru.

Richard, le cœur serré par cette douleur muette qu'il comprenait devoir être éternelle, repoussa doucement le volet.

Puis il se dit qu'à Joinville Huberte avait probablement pris le petit sentier qui longe la Marne, et qu'en suivant ce sentier en sens inverse, il la rencontrerait.

Il suivit donc le sentier.

A force de marcher dans les ténèbres, ses yeux s'étaient habitués à l'obscurité.

En face des dernières maisons de Chennevières, il vit un petit batelet qui suivait le fil de l'eau, et qui, par conséquent, descendait du côté de la Varenne.

Il descendit jusqu'au bas de la berge, il héla; mais, comme aucun mouvement ne se fit à bord, comme la lune en ce moment glissa entre deux nuages, laissant filtrer un rayon de lumière sur la Marne, il lui fut démontré que le bateau était vide.

En arrivant à l'île des Gardes, il s'arrêta.

Il lui semblait, parmi les saules et les oseraies de l'île, avoir vu passer comme une forme blanche.

Plusieurs fois cette forme disparut et reparut. Le cœur de Richard battait à lui briser la poitrine; une sueur glacée ruisselait de son front.

Enfin, il fit un effort sur lui-même.

— Huberte! cria-t-il, Huberte!

La forme blanche s'arrêta, parut écouter, mais presque aussitôt elle se baissa de nouveau.

On eût dit qu'elle cueillait des fleurs.

— Huberte! répéta encore une fois Richard.

— Est-ce toi, Valentin? répondit une voix que Richard reconnut pour celle de Huberte.

Le cœur de Richard bondit dans sa poitrine.

— Oui, dit-il.

— Alors, attends-moi, dit l'ombre.

Et comme si, pareille à l'apôtre, elle eût été douée de

la faculté de marcher sur les eaux, elle descendit parmi les branches de saules et les oseraies jusqu'à la rivière.

Tout à coup un cri retentit; Richard chercha vainement l'ombre des yeux.

Elle avait disparu.

Le sculpteur resta un instant immobile d'étonnement et d'effroi, puis il s'élança dans la rivière.

Mais il plongea vainement à plusieurs reprises, et, après un quart d'heure d'efforts et de recherches inutiles, il remonta sur la berge en se demandant s'il n'avait pas été le jouet d'un rêve.

XXII

LE PÈRE LA RUINE.

Les pluies avaient élevé le niveau de la Marne; elle coulait à pleins bords, roulant une eau jaunâtre et limoneuse. C'était un temps merveilleux pour la pêche. Le poisson avait quitté sa retraite et se tenait contre les rives ou sur les terrains envahis par l'inondation.

Tout ce qui sur le littoral avait le droit de tremper un coin de ficelle mouillée dans les eaux de la Marne s'en donnait à cœur-joie à ce moment béni, et restait sur la

rivière du matin au soir et quelquefois du soir jusqu'au matin.

François Guichard se montrait acharné parmi les plus acharnés à cette guerre ; il voulait tromper sa douleur par la distraction et le travail.

Quoiqu'il se fût couché à près de trois heures du matin, il quitta sa maisonnette dès que parut l'aube, et remonta lentement la rivière, car, ainsi que l'avait raconté Mathieu le passeur à Huberte, ses bras étaient devenus bien faibles pour lutter contre le courant.

En outre, il prenait toujours certaines précautions lorsqu'il relevait ses outils.

En effet le père la Ruine ne se trompait pas à la mansuétude de M. Batifol ; si celui-ci le tolérait sur la rivière, c'était surtout dans l'espoir de surprendre certaines places privilégiées dont la connaissance constituait, disait-on, tout le mystère des grands succès que la renommée attribuait au vieux pêcheur.

Lorsque le bonhomme fut à la hauteur de Champigny, il détacha son bachot amarré au bord de la rivière, poussa au large, et commença de tirer de l'eau son premier verveux.

Comme il était seul, il ne pouvait se maintenir contre le courant à l'aide de ses avirons et en même temps se livrer à la pêche ; aussi, lorsqu'il arrivait à quelque endroit où se trouvait un de ses engins, après avoir soigneusement inspecté tous les environs, il enfonçait deux longues perches ferrées dans le lit de la rivière, et assujettissait son

bachot; puis, à l'aide de son croc, il cherchait son outil au fond de l'eau.

Il venait de dépasser l'île des Gardes et en était à son troisième verveux, lorsque tout à coup il s'arrêta tout tremblant : son croc avait rencontré une résistance étrange, mais dont sa longue pratique du métier ne lui permettait pas de méconnaître la cause.

Il comprenait qu'il allait ramener un cadavre à la surface de l'eau.

Il leva son croc, et les plis d'une robe blanche commencèrent à apparaître et à tourbillonner dans le courant.

En voyant un vêtement de femme, une vague terreur s'empara du vieillard, et il resta quelques secondes sans amener à lui le cadavre.

Il détourna la tête et fut près de laisser retomber le cadavre, quel qu'il fût, au fond de la rivière.

Mais tout à coup, sous l'empire d'une résolution soudaine, il se pencha, et, saisissant le corps par la taille, il l'enleva entre ses bras et le laissa retomber dans le fond du bachot.

Seulement, près de ce corps, il tomba à genoux, l'œil hagard, les joues livides, le front ruisselant de sueur.

C'était bien Huberte!

Malgré les longs cheveux blonds qui s'étaient enroulés autour de son visage et lui faisaient un masque, le grand-père l'avait reconnue sur-le-champ; d'ailleurs, du moment où le croc avait touché le cadavre, le coup qu'il avait ressenti au cœur lui avait dit que ce cadavre était celui de sa fille.

Un doux sourire semblait encore animer le visage de Huberte, et elle tenait à la main le bouquet flétri qu'elle était occupée de cueillir, comme Ophélia, lorsque la voix de Richard était parvenue jusqu'à elle.

François Guichard, laissant aller son bateau au fil de la rivière, resta longtemps abîmé dans la contemplation du cadavre, sans s'apercevoir qu'un certain nombre de personnes le suivaient sur la rive en faisant des signes aux travailleurs des champs, qui accouraient à leur tour. Il écartait les cheveux mouillés de son enfant, il essuyait le limon qui souillait son visage, il passait sa main sur ses yeux qu'il essayait de rouvrir, sur sa bouche qu'il tentait de fermer ; on eût dit qu'il voulait reconnaître un à un chacun des traits que sa tendresse avait si profondément gravés dans son âme.

Enfin il arriva aux premières maisons du village avec Huberte couchée sur les planches où s'était passée son enfance, et où pendant dix-huit ans elle s'était assise chaque jour, chantante et rieuse.

Tous les désœuvrés de la Varenne étaient accourus sur la berge.

Il aborda en face de sa maison.

On voulut aider le père Guichard à emporter sa petite-fille, mais il refusa le secours qui lui était offert, et ne voulut permettre à personne de toucher à ces restes sacrés.

Au moment où il poussait du pied la porte de sa maison, il s'arrêta, et, appuyant ses lèvres sur le front du cadavre qu'il tenait entre ses bras :

— A présent, dit-il, tu peux bien reposer sur le lit où elles sont mortes ; tu l'as bien gagné par ton martyre, pauvre enfant !

Puis, en effet, déposant Huberte sur son propre lit, il s'enferma dans sa chaumière.

Le soir, Mathieu le passeur se hasarda à y entrer pour voir si son vieil ami n'avait pas besoin de quelque chose.

Huberte était couchée sur le grand lit drapé de serge, éclairée par la petite lampe fichée dans la muraille au-dessus de sa tête ; en face d'elle était assis le grand-père, qui serrait une de ses mains glacées dans les deux siennes et contemplait ce visage bleui avec une sorte de rage avide.

Il remercia Mathieu.

Et, comme celui-ci insistait pour savoir s'il pouvait lui être bon à quelque chose :

— Oui, lui dit-il, rends-moi le service d'aller à Paris et de raconter à M. Valentin ce qui s'est passé, puis tu le prieras de venir demain à l'enterrement de Huberte, et M. Valentin te remerciera, j'en suis sûr, comme je te remercie.

Mathieu, sans faire une objection sur les neuf lieues qu'il avait à faire pour aller et revenir, partit sur-le-champ. Vers trois heures du matin, il était de retour, et, avec quelque hésitation, il annonça au père la Ruine qu'au moment où il était arrivé à Paris, les ensevelisseurs clouaient Valentin dans sa bière.

Il ajouta que l'enterrement du jeune homme devait avoir lieu le lendemain à onze heures du matin.

Le père la Ruine avait eu l'air de ne pas écouter ce que venait de lui raconter Mathieu. Il avait entendu cependant, car il répondit :

— Juste à la même heure ! pauvres enfants !

En effet, le lendemain, à dix heures et demie du matin, le convoi de la jeune fille partait de la chaumière de François Guichard. Le vieillard avait placé lui-même Huberte dans son cercueil, et il accompagna ce cercueil jusqu'au cimetière de Saint-Maur, où dormaient déjà la mère et la grand'mère de son enfant.

Il n'avait point versé une seule larme depuis sa maison jusqu'à la fosse, et il assista à tous les détails de l'inhumation avec un calme sinistre qui épouvanta les voisins peu nombreux qui l'avaient accompagné.

Ses yeux semblaient avoir épuisé jusqu'à la source de leurs pleurs ; seulement, ses paupières étaient de ce rouge ardent qu'a le fer lorsqu'il sort du feu de la forge.

Lorsque la terre retentit sur la bière avec ce bruit que l'on n'oublie jamais lorsqu'une fois on l'a entendu, Mathieu voulut emmener son vieil ami.

— Pas encore, dit celui-ci.

Et il attendit que la fosse fût comblée.

Alors il s'agenouilla et baisa pieusement le monticule qui indiquait la place où Huberte, couchée, reposait pour l'éternité, et, se retournant vers les assistants :

— C'est bien véritablement à cette heure, dit-il, que l'on peut m'appeler *le père la Ruine.*

Pendant la nuit suivante, les habitants des maisons situées sur la berge furent réveillés par une lueur sinistre qu'on apercevait au milieu de l'eau et qui éclairait tout le cours de la rivière. On y courut, et l'on reconnut que François Guichard avait amoncelé ses filets, ses verveux, ses nasses, tous ses outils enfin dans son bachot, et qu'il y avait mis le feu.

L'incendie avait fait de tels progrès dans cet amas de fils et de bois sec, qu'il n'y avait point à songer à l'éteindre.

On courut à la chaumière du vieillard; la porte en était fermée au loquet seulement, mais la chaumière était déserte.

Nul ne l'avait vu quitter la Varenne, nul ne l'y vit revenir jamais. Que devint-il? où alla-t-il? où mourut-il? On l'ignore.

La disparition du vieux pêcheur laissait le champ libre à l'ambition de M. Batifol. Aussitôt que les eaux furent baissées, il explora le lit de la rivière, recueillit ceux des verveux du vieillard que la terrible trouvaille faite par celui-ci l'avait empêché de relever, et le fabricant connut enfin de la sorte les endroits où il n'y avait qu'à se baisser pour ramasser du poisson.

Depuis cette époque, M. Attila Batifol passe pour le plus malin pêcheur des rives de la Marne, de Charenton à la Queue, et ses concurrents lui reprochent de ne se montrer nullement modeste dans son triomphe.

Quant à M. Padeloup, l'incertitude où l'on demeura sur le sort du père la Ruine fit qu'il ne put avoir ce coin de terre tant ambitionné, dont la convoitise l'avait fait entrer d'une façon si active dans le triumvirat qui persécuta si cruellement le pauvre vieillard.

Richard fut quelque temps sombre et solitaire; mais peu à peu il se consola. L'absinthe venait d'être mise à la mode par notre armée d'Afrique, où elle avait tué tant de braves gens épargnés par les balles et les yatagans des Arabes; et c'est dans l'ingurgitation de cette liqueur que l'avenir lui réservait les plus beaux succès.

FIN

